LES AMOURS
DE PSYCHÉ
ET,
DE CUPIDON,

Par J. DE LA FONTAINE.

ÉDITION ornée de Figures imprimées en couleurs, d'après les Tableaux de M. SCHALL.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

A PARIS,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE, Libraire, rue du Foin Saint-Jacques, n°. 11.

DE L'IMPRIMERIE DE P. FR. DIDOT JEUNE.

1791.

LES AMOURS
DE PSYCHÉ
ET
DE CUPIDON,

LIVRE PREMIER.

QUATRE amis, dont la connoissance avoit commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société, que j'appellerois académie, si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvoient ensemble, et qu'ils avoient bien parlé de leurs divertissemens, si le hasard les faisoit tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitoient de l'occasion: c'étoit toutefois sans s'arrêter trop long-temps à une même matière, voltigeant de propos en autre, comme des abeilles qui rencontreroient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité, ni la cabale, n'avoient de voix parmi eux. Ils adoroient les ouvrages des anciens, ne refusoient pas à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parloient des leurs avec modestie, et se donnoient des avis

sincères, lorsque quelqu'un d'eux tomboit dans la maladie du siècle, et faisoit un livre; ce qui arrivoit rarement. Polyphile y étoit le plus sujet (c'est le nom que je donnerai à l'un de ces quatre amis.) Les aventures de Psyché lui avoient semblé fort propres pour être contées agréablement. Il y travailla long-temps, sans en parler à personne : enfin, il communiqua son dessein à ses trois amis; non pas pour leur demander s'il continueroit, mais comment ils trouvoient à propos qu'il continuât. L'un lui donna un avis, l'autre un autre : de tout cela, il ne prit que ce qu'il lui plut. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour et rendez-vous pour le lire. Acante ne manqua pas, selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu hors de la ville, qui fût éloigné, et où peu de gens entrassent. On ne les viendroit point interrompre; ils écouteroient cette lecture avec moins de bruit et plus de plaisir. Il aimoit extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressembloit en cela; mais on peut dire que celui-ci aimoit toutes choses. Ces passions, qui leur remplissoient le cœur d'une certaine tendresse, se répandoient jusques dans leurs écrits, et en formoient le principal caractère. Ils penchoient tous deux vers le lyrique; avec cette différence, qu'Acante avoit quelque chose de plus touchant, Polyphile de plus fleuri. Des deux autres amis, que j'appellerai Ariste et Gélaste, le premier étoit sérieux sans être incommode; l'autre étoit fort gai. La proposition d'Acante fut approuvée : il commença ainsi son histoire.

Lorsque les villes de la Grèce étoient encore soumises à des rois, il y en eut un qui, régnant avec beaucoup de bonheur, se vit non-seulement aimé de son peuple, mais aussi recherché de tous ses voisins. C'étoit à qui gagneroit son amitié; c'étoit à qui vivroit avec lui dans une parfaite correspondance; et cela, parce qu'il avoit trois filles à marier. Toutes trois étoient plus considérables par leurs attraits, que par les états de leur père. Les deux aînées eussent pu passer pour les plus belles filles du monde, si elles n'eussent point eu de cadette; mais véritablement cette cadette leur nuisoit fort. Elles n'avoient que ce défaut-là; défaut qui étoit grand, à n'en point mentir. Car Psyché (c'est ainsi que leur jeune sœur s'appeloit), Psyché, dis-je, possédoit tous les appas que l'imagination peut se figurer, et ceux où l'imagination même ne peut atteindre. Il ne se faut pas étonner si la reine de Cythère en devint jalouse. Cette déesse appréhendoit, et non sans raison, qu'il ne lui fallût renoncer à l'empire de la beauté, et que Psyché ne la détrônât: car, comme on est toujours amoureux des choses nouvelles, chacun couroit à cette nouvelle Vénus. Cythérée se voyoit réduite aux seules îles de son domaine; encore une bonne partie des Amours, anciens habitans de ces îles bienheureuses, la quittoient-ils, pour se mettre au service de sa rivale. L'herbe croissoit dans ses temples, qu'elle avoit vus naguère si fréquentés: plus d'offrandes, plus de dévots, plus de pélerinages pour l'honorer. Enfin la chose alla si avant, qu'elle en fit ses plaintes à son fils, et lui représenta que le désordre iroit jusqu'à lui.

Mon fils, dit-elle, en lui baisant les yeux,
La fille d'un mortel en veut à ma puissance ;
Elle a juré de me chasser des lieux
Où l'on me rend obéissance :
Et qui sait si son insolence
N'ira pas jusqu'au point de me vouloir ôter
Le rang que dans les cieux je pense mériter ?
Paphos n'est plus pour moi qu'un séjour importun :
Des Grâces et des Ris la troupe m'abandonne ;
Tous les Amours, sans en excepter un,
S'en vont servir cette personne.
Si Psyché veut notre couronne,
Il faut la lui donner ; elle seule aussi bien
Fait en Grèce à présent votre office et le mien.
L'un de ces jours, je lui vois pour époux
Le plus beau, le mieux fait de tout l'humain lignage,
Sans le tenir de vos traits ni de vous,
Sans vous en rendre aucun hommage :
Il naîtra de leur mariage
Un autre Cupidon, qui d'un de ses regards
Fera plus mille fois que vous avec vos dards.
Prenez-y garde ; il vous y faut songer :
Rendez-la malheureuse ; et que cette cadette,
Malgré les siens, épouse un étranger
Qui ne sache où trouver retraite,
Qui soit laid, et qui la maltraite ;
La fasse consumer en regrets superflus,
Tant que ni vous ni moi nous ne la craignions plus.

Ces extrémités où s'emporta la déesse, marquent merveilleusement bien le naturel et l'esprit des femmes : rarement se pardonnent-elles l'avantage de la beauté ; et je dirai, en

passant, que l'offense la plus irrémissible parmi ce sexe, c'est quand l'une d'elles en défait une autre en pleine assemblée; cela se venge ordinairement comme les assassinats et les trahisons. Pour revenir à Vénus, son fils lui promit qu'il la vengeroit. Sur cette assurance, elle s'en alla à Cythère en équipage de triomphante. Au lieu de passer par les airs, et de se servir de son char et de ses pigeons, elle entra dans une conque de nacre, attelée de deux dauphins. La cour de Neptune l'accompagna. Ceci est proprement matière de poésie; il ne siéroit guère bien à la prose de décrire une cavalcade de dieux marins: d'ailleurs, je ne pense pas qu'on pût exprimer, avec le langage ordinaire, ce que la déesse parut alors.

C'est pourquoi nous dirons, en langage rimé,
Que l'empire flottant en demeura charmé.
Cent Tritons la suivant jusqu'au port de Cythère,
Par leurs divers emplois s'efforcent de lui plaire.
L'un nage à l'entour d'elle; et l'autre, au fond des eaux,
Lui cherche du corail et des trésors nouveaux.
L'un lui tient un miroir fait de cristal de roche;
Aux rayons du soleil l'autre en défend l'approche.
Palémon qui la guide, évite les rochers:
Glauque de son cornet fait retentir les mers:
Thétis lui fait ouïr un concert des Sirènes.
Tous les vents attentifs, retiennent leurs haleines:
Le seul Zéphire est libre, et d'un souffle amoureux
Il caresse Vénus, se joue à ses cheveux:
Contre ses vêtemens par fois il se courrouce.
L'onde, pour la toucher, à longs flots s'entre-pousse;

Et d'une égale ardeur chaque flot à son tour
S'en vient baiser les pieds de la mère d'Amour.

Cela devoit être beau, dit Gélaste; mais j'aimerois mieux avoir vu votre déesse au milieu d'un bois, habillée comme elle l'étoit quand elle plaida sa cause devant un berger. Chacun sourit de ce qu'avoit dit Gélaste; puis Polyphile continua en ces termes : A peine Vénus eut fait un mois de séjour à Cythère, qu'elle sut que les sœurs de son ennemie étoient mariées; que leurs maris, qui étoient deux rois leurs voisins, les traitoient avec beaucoup de douceur et de témoignages d'affection; enfin, qu'elles avoient sujet de se croire heureuses. Quant à leur cadette, il ne lui étoit pas resté un seul amant, elle qui en avoit eu une telle foule, que l'on en savoit à peine le nombre : ils s'étoient retirés comme par miracle, soit que ce fût le vouloir des dieux, soit par une vengeance particulière de Cupidon. On avoit encore de la vénération, du respect, de l'admiration pour elle, si vous voulez, mais on n'avoit plus de ce qu'on appelle amour. Cependant, c'est la véritable pierre de touche à quoi l'on juge ordinairement des charmes de ce beau sexe. Cette solitude de soupirans près d'une personne du mérite de Psyché, fut regardée comme un prodige, et fit craindre aux peuples de la Grèce, qu'il ne leur arrivât quelque chose de fort sinistre. En effet, il y avoit de quoi s'étonner. De tout temps l'empire de Cupidon, aussi bien que celui des flots, a été sujet à des changemens; mais jamais il n'en étoit arrivé de semblable : au moins il n'y en avoit point d'exemples dans

ce

ce pays. Si Psyché n'eût été que belle, on ne l'eût pas trouvé si étrange ; mais, comme j'ai dit, outre la beauté qu'elle possédoit à un souverain degré de perfection, il ne lui manquoit aucune des graces nécessaires pour se faire aimer : on lui voyoit un million d'Amours, et pas un amant. Après que chacun eut bien raisonné sur ce miracle, Vénus déclara qu'elle en étoit la cause; qu'elle s'étoit ainsi vengée par le moyen de son fils; que les parens de Psyché n'avoient qu'à se préparer à d'autres malheurs, parce que son indignation dureroit autant que la vie, ou du moins autant que la beauté de leur fille; qu'ils auroient beau s'humilier devant ses autels, et que les sacrifices qu'ils lui feroient seroient inutiles, à moins que de lui sacrifier Psyché même. C'est ce qu'on n'étoit pas résolu de faire : loin de cela, quelques personnes dirent à la belle, que la jalousie de Vénus lui étoit un témoignage bien glorieux, et que ce n'étoit pas être trop malheureuse que de donner de l'envie à une déesse, et à une déesse telle que celle-là. Psyché eût voulu que ces fleurettes lui eussent été dites par un amant. Bien que sa fierté l'empêchât de témoigner aucun déplaisir, elle ne laissoit pas de verser des pleurs en secret. Qu'ai-je fait au fils de Vénus, disoit-elle souvent en soi-même; et que lui ont fait mes sœurs, qui sont si contentes? Elles ont des amans de reste; moi, qui croyois être la plus aimable, je n'en ai plus. De quoi me sert ma beauté? Les dieux, en me la donnant, ne m'ont pas fait un si grand présent que l'on s'imagine; je leur en rends la meilleure part; qu'ils me laissent au moins un amant; il n'y a fille si misérable

qui n'en ait un : la seule Psyché ne sauroit rendre personne heureux; les cœurs que le hasard lui a donnés, son peu de mérite les lui fait perdre. Comment me puis-je montrer, après cet affront? Va, Psyché, va te cacher au fond de quelque désert : les dieux ne t'ont pas faite pour être vue, puisqu'ils ne t'ont pas faite pour être aimée. Tandis qu'elle se plaignoit ainsi, ses parens ne s'affligeoient pas moins de leur part; et ne pouvant se résoudre à la laisser sans mari, ils furent contraints de recourir à l'oracle. Voici la réponse qui leur fut faite, avec la glose que les prêtres y ajoutèrent :

L'époux que les destins gardent à votre fille,
Est un monstre cruel qui déchire les cœurs,
Qui trouble maint état, détruit mainte famille,
Se nourrit de soupirs, se baigne dans les pleurs.

A l'univers entier il déclare la guerre,
Courant de bout en bout, un flambeau dans la main :
On le craint dans les cieux, on le craint sur la terre;
Le Styx n'a pu borner son pouvoir souverain.

C'est un empoisonneur, c'est un incendiaire,
Un tyran qui de fers charge jeunes et vieux.
Qu'on lui livre Psyché; qu'elle tâche à lui plaire :
Tel est l'arrêt du Sort, de l'Amour et des Dieux.

Menez-la sur un roc, au haut d'une montagne,
En des lieux où l'attend le monstre son époux;
Qu'une pompe funèbre en ces lieux l'accompagne,
Car elle doit mourir pour ses sœurs et pour vous.

Je laisse à juger l'étonnement et l'affliction que cette réponse causa. Livrer Psyché aux desirs d'un monstre! y

avoit-il de la justice à cela? Aussi les parens de la belle doutèrent long-temps s'ils obéiroient : d'ailleurs, le lieu où il la falloit conduire, n'avoit point été spécifié par l'oracle. De quel mont les dieux vouloient-ils parler? étoit-il voisin de la Grèce ou de la Scythie? étoit-il situé sous l'Ourse ou dans les climats brûlans de l'Afrique? (car on dit que dans cette terre il y a toutes sortes de monstres.) Le moyen de se résoudre à laisser une beauté délicate sur un rocher, entre des montagnes et des précipices, à la merci de tout ce qu'il y a de plus épouvantable dans la nature? enfin, comment rencontrer cet endroit fatal? C'est ainsi que les bonnes gens cherchoient des raisons pour garder leur fille; mais elle-même leur représenta la nécessité de suivre l'oracle. Je dois mourir, dit-elle à son père, et il n'est pas juste qu'une simple mortelle comme je suis, entre en parallèle avec la mère de Cupidon. Que gagneriez-vous à lui résister? votre désobeissance nous attireroit une peine encore plus grande. Quelle que puisse être mon aventure, j'aurai lieu de me consoler, quand je ne vous serai plus un sujet de larmes. Défaites-vous de cette Psyché, sans qui votre vieillesse seroit heureuse ; souffrez que le ciel punisse une ingrate, pour qui vous n'avez eu que trop de tendresse, et qui vous récompense si mal des inquiétudes et des soins que son enfance vous a donnés. Tandis que Psyché parloit à son père de cette sorte, le vieillard la regardoit en pleurant, et ne lui répondoit que par des soupirs : mais ce n'étoit rien en comparaison du désespoir où étoit la mère. Quelquefois elle couroit par les temples toute

échevelée: d'autres fois elle s'emportoit en blasphêmes contre Vénus; puis, tenant sa fille embrassée, protestoit de mourir plutôt que de souffrir qu'on la lui ôtât, pour l'abandonner à un monstre. Il fallut pourtant obéir. En ce temps-là les oracles étoient maîtres de toutes choses; on couroit au-devant de son malheur propre, de crainte qu'ils ne fussent trouvés menteurs : tant la superstition avoit de pouvoir sur les premiers hommes! La difficulté n'étoit donc plus que de savoir sur quelle montagne il falloit conduire Psyché : l'infortunée fille éclaircit encore ce doute. Qu'on me mette, dit-elle, sur un chariot, sans cocher ni guide, et qu'on laisse aller les chevaux à leur fantaisie : le sort les guidera infailliblement au lieu ordonné. Je ne veux pas dire que cette belle, trouvant à tout des expédiens, fût de l'humeur de beaucoup de filles qui aiment mieux avoir un mauvais mari, que de n'en point avoir du tout : il y a de l'apparence que le désespoir, plutôt qu'autre chose, lui faisoit chercher ces facilités. Quoi qu'il en soit, on se résout à partir : on fait dresser un appareil de pompe funèbre pour satisfaire à chaque point de l'oracle : on part enfin, et Psyché se met en chemin sous la conduite de ses parens. La voilà sur un char d'ébène, une urne auprès d'elle, la tête penchée sur sa mère, son père marchant à côté du char, et faisant autant de soupirs qu'il faisoit de pas : force gens à la suite du deuil, force ministres de funérailles; force sacrificateurs portant de longs vases, et de longs cornets dont ils entonnoient des sons fort lugubres. Les peuples voisins, étonnés de la nouveauté d'un tel appareil, ne savoient

que conjecturer. Ceux chez qui le convoi passoit, l'accompagnoient, par honneur, jusqu'aux limites de leur territoire, chantant des hymnes à la louange de Psyché leur jeune déesse, et jonchant de roses tout le chemin, bien que les maîtres des cérémonies leur criassent que c'étoit offenser Vénus : mais quoi ! les bonnes gens ne pouvoient retenir leur zèle. Après une traite de plusieurs jours, lorsque l'on commençoit à douter de la vérité de l'oracle, on fut étonné qu'en côtoyant une montagne fort élevée, les chevaux, bien qu'ils fussent frais et nouveau repus, s'arrêtèrent court; et quoi qu'on pût faire, ils ne voulurent point passer outre. Ce fut là que se renouvelèrent les cris; car on jugea bien que c'étoit le mont qu'entendoit l'oracle. Psyché descendit du char, et s'étant mise entre l'un et l'autre de ses parens, suivie de la troupe, elle passa par dedans un bois assez agréable, mais qui n'étoit pas de longue étendue. A peine eurent-ils fait quelque mille pas, toujours en montant, qu'ils se trouvèrent entre des rochers habités par des dragons de toute espèce. A ces hôtes près, le lieu se pouvoit bien dire une solitude, et la plus effroyable qu'on pût trouver : pas un seul arbre, pas un brin d'herbe; point d'autre couvert que des rocs, dont quelques-uns avoient des pointes qui avançoient en forme de voûte, et qui ne tenant presque à rien, faisoient appréhender à nos voyageurs qu'elles ne tombassent sur eux. D'autres se trouvoient creusés en beaucoup d'endroits par la chûte des torrens; ceux-ci servoient de retraite aux hydres, animal fort familier en cette contrée. Chacun demeura si surpris d'horreur,

que, sans la nécessité d'obéir au Sort, on s'en fût retourné tout court. Il fallut donc gagner le sommet, malgré qu'on en eût. Plus on alloit en avant, plus le chemin étoit escarpé. Enfin, après beaucoup de détours, on se trouva au pied d'un rocher d'énorme grandeur, lequel étoit au faîte de la montagne, et où l'on jugea qu'il falloit laisser l'infortunée fille. De représenter à quel point l'affliction se trouva montée, c'est ce qui surpasse mes forces.

L'éloquence elle-même, impuissante à le dire,
Confesse que ceci n'est point de son empire.
C'est au silence seul d'exprimer les adieux
Des parens de la belle, au partir de ces lieux.
Je ne décrirai point ni leur douleur amère,
Ni les pleurs de Psyché, ni les cris de sa mère,
Qui, du fond des rochers, renvoyés dans les airs,
Firent de bout en bout retentir ces déserts.
Elle plaint de son sang la cruelle aventure,
Implore le Soleil, les Astres, la Nature;
Croit fléchir par ses cris les auteurs du destin:
Il lui faut arracher sa fille de son sein.
Après mille sanglots enfin l'on les sépare.
Le Soleil, las de voir ce spectacle barbare,
Précipite sa course, et passant sous les eaux,
Va porter la clarté chez des peuples nouveaux.
L'horreur de ces déserts s'accroît par son absence:
La Nuit vient sur un char conduit par le Silence;
Il amène avec lui la crainte en l'univers.

La part qu'en eut Psyché ne fut pas des moindres. Représentez-vous une fille qu'on a laissée seule en des déserts



Schall junx. Madt de Mouchy Sculpt

effroyables, et pendant la nuit. Il n'y a point de conte d'apparitions et d'esprits qui ne lui revienne dans la mémoire: à peine ose-t-elle ouvrir la bouche, afin de se plaindre. En cet état, et mourant presque d'appréhension, elle se sentit enlever dans l'air. D'abord elle se tint pour perdue, et crut qu'un démon l'alloit emporter en des lieux, d'où jamais on ne la verroit revenir: cependant c'étoit le Zéphire, qui incontinent la tira de peine, et lui dit l'ordre qu'il avoit de l'enlever de la sorte, et de la mener à cet époux dont parloit l'oracle, et au service duquel il étoit. Psyché se laissa flatter à ce que lui dit le Zéphire; car c'est un dieu des plus agréables. Ce ministre, aussi fidèle que diligent des volontés de son maître, la porta au haut du rocher. Après qu'il lui eut fait traverser les airs, avec un plaisir qu'elle auroit mieux goûté dans un autre temps, elle se trouva dans la cour d'un palais superbe. Notre héroïne, qui commençoit à s'accoutumer aux aventures extraordinaires, eut bien l'assurance de contempler ce palais à la clarté des flambeaux qui l'environnoient; toutes les fenêtres en étoient bordées. Le firmament, qui est la demeure des dieux, ne parut jamais si bien éclairé. Tandis que Psyché considéroit ces merveilles, une troupe de nymphes la vint recevoir jusques par-delà le perron; et après une inclination très-profonde, la plus apparente lui fit une espèce de compliment, à quoi la belle ne s'étoit nullement attendue. Elle s'en tira pourtant assez bien. La première chose fut de s'enquérir du nom de celui à qui appartenoient des lieux si charmans, et il est à croire qu'elle demanda de le voir. On

ne lui répondit là-dessus que confusément. Puis ces nymphes la conduisirent en un vestibule, d'où l'on pouvoit découvrir, d'un côté les cours, et de l'autre côté les jardins. Psyché le trouva proportionné à la richesse de l'édifice. De ce vestibule, on la fit passer en des salles que la magnificence elle-même avoit pris la peine d'orner, et dont la dernière enchérissoit toujours sur la précédente. Enfin, cette belle entra dans un cabinet où on lui avoit préparé un bain. Aussitôt ces nymphes se mirent en devoir de la déshabiller et de la servir. Elle fit d'abord quelque résistance, et puis leur abandonna toute sa personne. Au sortir du bain, on la revêtit d'habits nuptiaux : je laisse à penser quels ils pouvoient être, et si l'on avoit épargné les diamans et les pierreries : il est vrai que c'étoit ouvrage de Fée, lequel d'ordinaire ne coûte rien. Ce ne fut pas une petite joie pour Psyché de se voir si brave, et de se regarder dans les miroirs dont le cabinet étoit plein. Cependant, on avoit mis le couvert dans la salle la plus prochaine. Il fut servi de l'ambroisie en toutes les sortes : quant au nectar, les Amours en furent les échansons. Psyché mangea peu. Après le repas, une musique de luths et de voix se fit entendre à l'un des coins du plafond, sans qu'on vît ni chantres, ni instrumens; musique aussi douce et aussi charmante, que si Orphée et Amphion en eussent été les conducteurs. Parmi les airs qui furent chantés, il y en eut un qui plut particulièrement à Psyché : je vais vous en dire les paroles, que j'ai mises en notre langue, au mieux que j'ai pu.

Tout

Tout l'univers obéit à l'Amour;
Belle Psyché, soumettez-lui votre âme.
Les autres dieux à ce dieu font la cour,
Et leur pouvoir est moins doux que sa flâme.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Aimez, aimez; tout le reste n'est rien.

Sans cet Amour, tant d'objets ravissans,
Lambris dorés, bois, jardins et fontaines,
N'ont point d'appas qui ne soient languissans,
Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Aimez, aimez; tout le reste n'est rien.

Dès que la musique eut cessé, on dit à Psyché qu'il étoit temps de se reposer. Il lui prit alors une petite inquiétude, accompagnée de crainte, et telle que les filles l'ont d'ordinaire le jour de leurs noces, sans savoir pourquoi. La belle fit toutefois ce que l'on voulut. On la met au lit, et on se retire. Un moment après, celui qui en devoit être le possesseur arriva, et s'approcha d'elle. On n'a jamais su ce qu'ils se dirent, ni même d'autres circonstances bien plus importantes que celle-là : seulement a-t-on remarqué que le lendemain les nymphes rioient entre elles, et que Psyché rougissoit en les voyant rire. La belle ne s'en mit pas fort en peine, et n'en parut pas plus triste qu'à l'ordinaire. Pour revenir à la première nuit de ses noces, la seule chose qui l'embarrassoit, étoit que son mari l'avoit quittée devant qu'il fût jour, et lui avoit dit que, pour beaucoup de raisons, il ne vouloit pas être connu d'elle, et qu'il la prioit de renoncer à la curiosité de le voir.

Ce fut ce qui lui en donna davantage. Quelles peuvent être ces raisons, disoit en soi-même la jeune épouse? et pourquoi se cache-t-il avec tant de soin? Assurément l'oracle nous a dit vrai, quand il nous l'a peint comme quelque chose de fort terrible : si est-ce qu'au toucher et au son de voix il ne m'a semblé nullement que ce fût un monstre. Toutefois les dieux ne sont pas menteurs; il faut que mon mari ait quelque défaut remarquable : si cela étoit, je serois bien malheureuse. Ces réflexions tempérèrent, pour quelques momens, la joie de Psyché. Enfin elle trouva à propos de n'y plus penser, et de ne point corrompre elle-même les douceurs de son mariage. Dès que son époux l'eut quittée, elle tira les rideaux. A peine le jour commençoit à poindre. En l'attendant, notre héroïne se mit à rêver à ses aventures, particulièrement à celles de cette nuit. Ce n'étoient pas véritablement les plus étranges qu'elle eût courues; mais elle en revenoit toujours à ce mari qui ne vouloit point être vu. Psyché s'enfonça si avant en ses rêveries, qu'elle en oublia ses ennuis passés, les frayeurs du jour précédent, les adieux de ses parens et ses parens mêmes, et là-dessus elle s'endormit. Aussitôt le songe lui représente son mari sous la forme d'un jouvenceau de quinze à seize ans, beau comme l'Amour, et qui avoit toute l'apparence d'un dieu. Transportée de joie, la belle l'embrasse; il veut s'échapper : elle crie; mais personne n'accourt au bruit. Qui que vous soyez, dit-elle (et vous ne sauriez être qu'un dieu), je vous tiens, ô charmant époux, et je vous verrai tant qu'il me plaira. L'émotion l'ayant éveillée, il ne lui demeura que

le souvenir d'une illusion agréable; et au lieu d'un jeune mari, la pauvre Psyché ne voyant en cette chambre que des dorures, ce qui n'étoit pas ce qu'elle cherchoit, ses inquiétudes recommencèrent. Le sommeil eut encore une fois pitié d'elle; il la replongea dans les charmes de ses pavots : et la belle acheva ainsi la première nuit de ses noces. Comme il étoit déja tard, les nymphes entrèrent, et la trouvèrent encore toute endormie. Pas une ne lui en demanda la raison, ni comment elle avoit passé la nuit; mais bien si elle se vouloit lever, et de quelle façon il lui plaisoit qu'on l'habillât. En disant cela, on lui montre cent sortes d'habits, la plupart très-riches. Elle choisit le plus simple, se lève, se fait habiller avec précipitation, et témoigne aux nymphes une impatience de voir les raretés de ce beau séjour. On la mène donc en toutes les chambres : il n'y a point de cabinet ni d'arrière-cabinet qu'elle ne visite, et où elle ne trouve un nouveau sujet d'admiration. De là elle passe sur des balcons; et de ces balcons, les nymphes lui font remarquer l'architecture de l'édifice, autant qu'une fille est capable de la concevoir. Elle se souvient qu'elle n'a pas assez regardé de certaines tapisseries. Elle rentre donc comme une jeune personne qui voudroit tout voir à la fois, et qui ne sait à quoi s'attacher. Les nymphes avoient assez de peine à la suivre, l'avidité de ses yeux la faisant courir sans cesse de chambre en chambre, et considérer à la hâte les merveilles de ce palais, où, par un enchantement prophétique, ce qui n'étoit pas encore, et ce qui ne devoit jamais être, se rencontroit.

On fit ses murs d'un marbre aussi blanc que l'albâtre.
Les dedans sont ornés d'un porphyre luisant.
Ces ordres dont les Grecs nous ont fait un présent,
Le dorique sans fard, l'élégant ionique,
Et le corinthien superbe et magnifique,
L'un sur l'autre placés, élèvent jusqu'aux cieux
Ce pompeux édifice, où tout charme les yeux.
Pour servir d'ornement à ses divers étages,
L'architecte y posa les vivantes images
De ces objets divins, Cléopâtres, Phrinés,
Par qui sont les héros en triomphe menés.
Ces fameuses beautés dont la Grèce se vante,
Celles que le Parnasse en ses fables nous chante,
Ou de qui nos romans font de si beaux portraits,
A l'envi sur le marbre étaloient leurs attraits.
L'enchanteresse Armide, héroïne du Tasse,
A côté d'Angélique avoit trouvé sa place.
On y voyoit sur-tout Hélène au cœur léger,
Qui causa tant de maux pour un prince berger.
Psyché dans le milieu voit aussi sa statue,
De ces reines des cœurs pour reine reconnue :
La belle à cet aspect s'applaudit en secret,
Et n'en peut détacher ses beaux yeux qu'à regret.
Mais on lui montre encor d'autres marques de gloire :
Là ses traits sont de marbre, ailleurs ils sont d'ivoire.
Les disciples d'Arachne, à l'envi des pinceaux,
En ont aussi formé de différens tableaux.
Dans l'un, on voit les Ris divertir cette belle ;
Dans l'autre, les Amours dansent à l'entour d'elle ;
Et sur cette autre toile, Euphrosine et ses sœurs,
Ornent ses blonds cheveux de guirlandes de fleurs.
Enfin, soit aux couleurs, ou bien dans la sculpture,

Psyché dans mille endroits rencontre sa figure;
Sans parler des miroirs et du cristal des eaux,
Que ses traits imprimés font paroître plus beaux.

Les endroits où la belle s'arrêta le plus, ce furent les galeries. Là les raretés, les tableaux, les bustes, non de la main des Apelles et des Phidias, mais de la main même des fées, qui ont été les maîtresses de ces grands hommes, composoient un amas d'objets qui éblouissoit la vue, et qui ne laissoit pas de lui plaire, de la charmer, de lui causer des ravissemens, des extases; ensorte que Psyché, passant d'une extrémité en une autre, demeura long-temps immobile, et parut la plus belle statue de ces lieux. Des galeries, elle repasse encore dans les chambres, afin d'en considérer les richesses, les précieux meubles, les tapisseries de toutes les sortes, et d'autres ouvrages conduits par la fille de Jupiter. Si j'entreprenois de décrire seulement la quatrième partie de ces merveilles, je me rendrois sans doute importun; car à la fin on s'ennuie de tout, et des belles choses comme du reste. Je me contenterai donc de parler d'une tapisserie relevée d'or, laquelle on fit remarquer principalement à Psyché, non tant pour l'ouvrage, quoiqu'il fût rare, que pour le sujet. La tenture étoit composée de six pièces.

Dans la première on voyoit un chaos,
Masse confuse, et de qui l'assemblage
Faisoit lutter contre l'orgueil des flots,
Des tourbillons d'une flâme volage.

Non loin de là, dans un même monceau,
L'air gémissoit sous le poids de la terre :

Ainsi le feu, l'air, la terre, avec l'eau,
Entretenoient une cruelle guerre.

Que fait l'Amour? volant de bout en bout,
Ce jeune enfant, sans beaucoup de mystère,
En badinant vous débrouille le tout,
Mille fois mieux qu'un sage n'eût su faire.

Dans la seconde, un Cyclope amoureux,
Pour plaire aux yeux d'une nymphe jolie,
Se démêloit la barbe et les cheveux;
Ce qu'il n'avoit encor fait de sa vie.

En se moquant la nymphe s'enfuyoit :
Amour l'atteint; et l'on voyoit la belle
Qui, dans un bois, le Cyclope prioit
Qu'il l'excusât d'avoir été rebelle.

Dans la troisième, Cupidon paroissoit assis sur un char tiré par des tigres. Derrière ce char un petit Amour menoit en lesse quatre grands dieux, Jupiter, Hercule, Mars et Pluton; tandis que d'autres enfans les chassoient, et les faisoient marcher à leur fantaisie. La quatrième et la cinquième représentoient en d'autres manières la puissance de Cupidon; et dans la sixième, ce dieu, quoiqu'il eût sujet d'être fier des dépouilles de l'univers, s'inclinoit devant une personne de taille parfaitement belle, et qui témoignoit à son air une très-grande jeunesse. C'est tout ce qu'on en pouvoit juger; car on ne lui voyoit point le visage, et elle avoit alors la tête tournée, comme si elle eût voulu se débarrasser d'un nombre infini d'Amours qui l'environnoient. L'ouvrier avoit peint le dieu dans un grand respect, tandis que les Jeux et les Ris,

qu'il avoit amenés à sa suite, se moquoient de lui en cachette, et se faisoient signe du doigt, que leur maître étoit attrapé. Les bordures de cette tapisserie étoient toutes peintes d'enfans qui se jouoient avec des massues, des foudres et des tridens; et l'on voyoit en beaucoup d'endroits pendre pour trophées force brasselets et autres ornemens de femmes. Parmi cette diversité d'objets, rien ne plut tant à la belle que de rencontrer par-tout son portrait, ou bien sa statue, ou quelque autre ouvrage de cette nature. Il sembloit que ce palais fût un temple, et Psyché la déesse à qui il étoit consacré. Mais de peur que le même objet, se présentant si souvent à elle, ne lui devînt ennuyeux, les fées l'avoient diversifié, comme vous savez que leur imagination est féconde. Dans une chambre, elle étoit représentée en amazone; dans une autre, en nymphe, en bergère, en chasseresse, en grecque, en persanne, en mille façons différentes, et si agréables, que cette belle eut la curiosité de les éprouver, un jour l'une, un autre jour l'autre; plus par divertissement et par jeu, que pour en tirer aucun avantage, sa beauté se soutenant assez d'elle-même. Cela se passoit toujours avec beaucoup de satisfaction de sa part, force louanges de la part des nymphes, un plaisir extrême de la part du monstre, c'est-à-dire, de son époux, qui avoit mille moyens de la contempler sans qu'il se montrât. Psyché se fit donc impératrice, simple bergère, ce qu'il lui plut. Ce ne fut pas sans que les nymphes lui dissent qu'elle étoit belle en toutes sortes d'habits, et sans qu'elle-même se le dît aussi. Ah, si mon mari me voyoit parée de la sorte!

s'écrioit-elle souvent étant seule. En ce moment-là son mari la voyoit peut-être de quelque endroit d'où il ne pouvoit être vu; et outre le plaisir de la voir, il avoit celui d'apprendre ses plus secrètes pensées, et de lui entendre faire un souhait où l'amour avoit pour le moins autant de part que la bonne opinion de soi-même. Enfin, il ne se passa presque point de jour, que Psyché ne changeât d'ajustement. Changer d'ajustement tous les jours! s'écria Acante; je ne voudrois point d'autre paradis pour nos dames. On avoua qu'il avoit raison, et il n'y en eut pas un dans la compagnie qui ne souhaitât un pareil bonheur à quelque femme de sa connoissance. Cette réflexion étant faite, Polyphile reprit ainsi : Notre héroïne passa presque tout ce premier jour à voir le logis : sur le soir, elle s'alla promener dans les cours et dans les jardins. Pour vous donner quelque idée de ces lieux,

Assemblez, sans aller si loin,
Vaux, Liencourt et leurs Nayades,
Y joignant, en cas de besoin,
Ruel avecque ses cascades :
Cela fait, de tous les côtés
Placez en ces lieux enchantés
Force jets affrontant la nue,
Des canaux à perte de vue;
Bordez-les d'orangers, de myrtes, de jasmins,
Qui soient aussi géans que les nôtres sont nains;
Entassez-en des pépinières,
Plantez-en des forêts entières,
Des forêts, où chante en tout temps
Philomèle, honneur des bocages,

De

De qui le règne, en nos ombrages,
Naît et meurt avec le printemps;
Mêlez-y les sons éclatans
De tout ce que les bois ont d'agréables chantres.
Chassez de ces forêts les sinistres oiseaux;
Que les fleurs bordent leurs ruisseaux;
Que l'Amour habite leurs antres.
N'y laissez entrer toutefois
Aucune hôtesse de ces bois,
Qu'avec un paisible Zéphire,
Et jamais avec un Satyre.
Point de tels amans dans ces lieux :
Psyché s'en tiendroit offensée :
Ne les offrez point à ses yeux,
Et moins encore à sa pensée.
Qu'en ce canton délicieux
Flore et Pomone, à qui mieux mieux,
Fassent montre de leurs richesses;
Et que ce couple de déesses
Y renouvelle ses présens
Quatre fois au moins tous les ans.
Que tout y naisse sans culture;
Toujours fraîcheur, toujours verdure,
Toujours l'haleine et les soupirs
D'une brigade de Zéphirs.

Psyché ne se promenoit au commencement que dans les jardins, n'osant se fier aux bois; bien qu'on l'assurât qu'elle n'y rencontreroit que des Driades, et pas un seul Faune. Avec le temps, elle devint plus hardie. Un jour que la beauté d'un ruisseau l'avoit attirée, elle se laissa conduire insensiblement aux replis de l'onde. Après bien des tours, elle parvint à sa

source. C'étoit une grotte assez spacieuse, où, dans un bassin taillé par les seules mains de la nature, couloit le long d'un rocher une eau argentée, et qui, par son bruit, invitoit à un doux sommeil. Psyché ne se put tenir d'entrer dans la grotte. Comme elle en visitoit les recoins, la clarté qui alloit toujours en diminuant, lui faillit enfin tout-à-coup. Il y avoit certainement de quoi avoir peur; mais elle n'en eut pas le loisir. Une voix, qui lui étoit familière, l'assura d'abord; c'étoit celle de son époux. Il s'approcha d'elle, la fit asseoir sur un siége couvert de mousse, se mit à ses pieds, et après lui avoir baisé la main, il lui dit en soupirant : Faut-il que je doive à la beauté d'un ruisseau une si agréable rencontre? pourquoi n'est-ce pas à l'amour? Ah! Psyché, je vois bien que cette passion et vos jeunes ans n'ont encore guère de commerce ensemble. Si vous aimiez, vous chercheriez le silence et la solitude avec plus de soin que vous ne les évitez maintenant. Vous chercheriez les antres sauvages, et auriez bientôt appris que de tous les lieux où on sacrifie au dieu des amans, ceux qui lui plaisent le plus, ce sont ceux où on peut lui sacrifier en secret; mais vous n'aimez point. Que voulez-vous que j'aime? répondit Psyché. Un mari, dit-il, que vous vous figurerez à votre mode, et à qui vous donnerez telle sorte de beauté qu'il vous plaira. Oui; mais, repartit la belle, je ne me rencontrerai peut-être pas avec la nature; car il y a bien de la fantaisie en cela. J'ai ouï dire que non-seulement chaque nation avoit son goût, mais chaque personne aussi. Une Amazone se proposeroit un mari dont les graces feroient

trembler, un mari ressemblant à Mars : moi, je m'en proposerai un semblable à l'Amour. Une personne mélancolique ne manqueroit pas de donner à ce mari un air sérieux : moi, qui suis gaie, je lui en donnerai un enjoué. Enfin, je croirai vous faire plaisir en vous attribuant une beauté délicate, et peut-être vous ferai-je tort. Quoi que c'en soit, dit le mari, vous n'avez pas attendu jusqu'à présent à vous forger une image de votre époux : je vous prie de me dire quelle elle est. Vous avez dans mon esprit, poursuivit la belle, une mine aussi douce que trompeuse; tous les traits fins; l'œil riant et fort éveillé; de l'embonpoint et de la jeunesse, on ne sauroit se tromper à ces deux points-là : mais je ne sais si vous êtes Éthiopien ou Grec; et quand je me suis fait une idée de vous, la plus belle qu'il m'est possible, votre qualité de monstre vient tout gâter. C'est pourquoi le plus court et le meilleur, selon mon avis, c'est de permettre que je vous voie. Son mari lui serra la main, et lui dit avec beaucoup de douceur : C'est une chose qui ne se peut, pour des raisons que je ne saurois même vous dire. Je ne saurois donc vous aimer, reprit-elle assez brusquement. Elle en eut regret, d'autant plus qu'elle avoit dit cela contre sa pensée. Mais quoi, la faute étoit faite. En vain elle voulut la réparer par quelques caresses : son mari avoit le cœur si serré, qu'il fut un temps assez long sans pouvoir parler. Il rompit à la fin son silence par un soupir, que Psyché n'eut pas plutôt entendu, qu'elle y répondit, bien qu'avec quelque sorte de défiance. Les paroles de l'oracle lui revenoient en l'esprit. Le moyen de

les accorder avec cette douceur passionnée que son époux lui faisoit paroître? Celui qui empoisonnoit, qui brûloit, qui faisoit ses jeux des tortures, soupirer pour un simple mot! Cela sembloit tout-à-fait étrange à notre héroïne; et, à dire vrai, tant de tendresse en un monstre étoit une chose assez nouvelle. Des soupirs il en vint aux pleurs, des pleurs aux plaintes. Tout cela plut extrêmement à la belle; mais comme il disoit des choses trop pitoyables, elle ne put souffrir qu'il continuât, et lui mit premièrement la main sur la bouche, puis la bouche même; et par un baiser, bien mieux qu'elle n'auroit fait avec toutes les paroles du monde, elle l'assura que tout invisible et tout monstre qu'il vouloit être, elle ne laissoit pas de l'aimer. Ainsi se passa l'aventure de la grotte. Il leur en arriva beaucoup d'autres pareilles. Notre héroïne ne perdit pas la mémoire de ce que lui avoit dit son époux. Ses rêveries la menoient souvent jusqu'aux lieux les plus écartés de ce beau séjour, et faisoient si bien, que la nuit la surprenoit devant qu'elle pût gagner le logis. Aussitôt son mari la venoit trouver sur un char environné de ténèbres; et plaçant à côté de lui notre jeune épouse, ils se promenoient au bruit des fontaines. Je laisse à penser si les protestations, les sermens, les entretiens pleins de passion se renouveloient, et de fois à autres aussi les baisers; non point de mari à femme, il n'y a rien de plus insipide, mais de maîtresse à amant, et, pour ainsi dire, de gens qui n'en seroient encore qu'à l'espérance. Quelque chose manquoit pourtant à la satisfaction de Psyché. Vous voyez bien que j'entends parler de

la fantaisie de son mari, c'est-à-dire, de cette opiniâtreté à demeurer invisible. Toute la postérité s'en est étonnée. Pourquoi une résolution si extravagante? Il se peut trouver des personnes laides, qui affectent de se montrer; la rencontre n'en est pas rare : mais que ceux qui sont beaux se cachent, c'est un prodige dans la nature; et peut-être n'y avoit-il que cela de monstrueux en la personne de notre époux. Après en avoir cherché la raison, voici ce que j'ai trouvé dans un manuscrit qui est venu depuis peu à ma connoissance. Nos amans s'entretenoient à leur ordinaire; et la jeune épouse, qui ne songeoit qu'aux moyens de voir son mari, ne perdoit pas une seule occasion de lui en parler. De discours en autre, ils vinrent aux merveilles de ce séjour. Après que la belle eut fait une longue énumération des plaisirs qu'elle y rencontroit, disoit-elle, de tous côtés, il se trouva qu'à son compte le principal point y manquoit. Son mari ne voyoit que trop où elle avoit dessein d'en venir; mais, comme entre amans les contestations sont quelquefois bonnes à plus d'une chose, il voulut qu'elle s'expliquât, et lui demanda ce que ce pouvoit être que ce point d'une si grande importance, vu qu'il avoit donné ordre aux Fées que rien ne manquât. Je n'ai que faire des Fées pour cela, repartit la belle : voulez-vous me rendre tout-à-fait heureuse? je vous en enseignerai un moyen bien court; il ne faut.... Mais je vous l'ai dit tant de fois inutilement, que je n'oserois plus vous le dire. Non, non, reprit le mari, n'appréhendez pas de m'être importune; je veux bien que vous me traitiez comme ont fait les dieux : ils prennent

plaisir à se faire demander cent fois une même chose; qui vous a dit que je ne suis pas de leur naturel? Notre héroïne encouragée par ces paroles, lui repartit: Puisque vous me le permettez, je vous dirai franchement que tous vos palais, tous vos meubles, tous vos jardins ne sauroient me récompenser d'un moment de votre présence, et vous voulez que j'en sois tout-à-fait privée! car je ne puis appeler présence, un bien où les yeux n'ont aucune part. Quoi, je ne suis pas maintenant de corps auprès de vous, reprit le mari, et vous ne me touchez pas? Je vous touche, repartit-elle, et sens bien que vous avez une bouche, un nez, des yeux, un visage, tout cela proportionné comme il faut, et, selon que je m'imagine, assorti de traits qui n'ont pas leurs pareils au monde; mais jusqu'à ce que j'en sois assurée, cette présence de corps dont vous me parlez, est présence d'esprit pour moi. Présence d'esprit! repartit l'époux. Psyché l'empêcha de continuer, et lui dit en l'interrompant: Apprenez-moi du moins les raisons qui vous rendent si opiniâtre. Je ne vous les dirai pas toutes, reprit l'époux; mais afin de vous contenter en quelque façon, examinez la chose en vous-même: vous serez contrainte de m'avouer qu'il est à propos, pour l'un et pour l'autre, de demeurer dans l'état où nous nous trouvons. Premièrement, tenez-vous certaine que du moment que vous n'aurez plus rien à souhaiter, vous vous ennuierez; et comment ne vous ennuieriez-vous pas? les dieux s'ennuient bien; ils sont contraints de se faire de temps en temps des sujets de desir et d'inquiétude: tant il est vrai que l'entière satisfaction et le

dégoût se tiennent la main. Pour ce qui me touche, je prends un plaisir extrême à vous voir en peine; d'autant plus que votre imagination ne se forge guère de monstres (j'entends d'images de ma personne) qui ne soient très-agréables. Et pour vous dire une raison plus particulière, vous ne doutez pas qu'il n'y ait quelque chose en moi de surnaturel. Nécessairement je suis dieu, ou je suis démon, ou bien enchanteur. Si vous trouvez que je sois démon, vous me haïrez; et si je suis dieu, vous cesserez de m'aimer, ou du moins vous ne m'aimerez plus avec tant d'ardeur; car il s'en faut bien qu'on aime les dieux aussi violemment que les hommes. Quant au troisième, il y a des enchanteurs agréables : je puis être de ceux-là; et possible suis-je tous les trois ensemble. Ainsi, le meilleur pour vous est l'incertitude, et qu'après la possession vous ayiez toujours de quoi desirer : c'est un secret dont on ne s'étoit pas encore avisé; demeurons-en là, si vous m'en croyez : je sais ce que c'est d'amour, et le dois savoir. Psyché se paya de ses raisons; ou, si elle ne s'en paya, elle fit semblant de s'en payer. Cependant elle inventoit mille jeux pour se divertir. Les parterres étoient dépouillés, l'herbe des prairies foulée. Ce n'étoient que danses et combats de nymphes qui se séparoient souvent en deux troupes, et, distinguées par des écharpes de fleurs, comme par des ordres de chevalerie, se jetoient ensuite tout ce que Flore leur présentoit; puis le parti victorieux dressoit un trophée, et dansoit autour, couronné d'œillets et de roses. D'autres fois Psyché se divertissoit à entendre un défi de rossignols, ou à voir un combat

naval de cygnes, des tournois et des joûtes de poissons. Son plus grand plaisir étoit de présenter un appât à ces animaux, et après les avoir pris, de les rendre à leur élément. Les nymphes suivoient en cela son exemple; il y avoit, tous les soirs, gageure à qui en prendroit davantage. La plus heureuse en sa pêche obtenoit quelque faveur de notre héroïne : la plus malheureuse étoit condamnée à quelque peine, comme de faire un bouquet ou une guirlande à chacune de ses compagnes. Ces spectacles se terminoient par le coucher du soleil.

Il étoit témoin de la fête,
Paré d'un magnifique atour;
Et caché le reste du jour,
Sur le soir il montroit sa tête.

Mais comment la montroit-il? environnée d'un diadême d'or et de pourpre, et avec toute la magnificence et la pompe qu'un roi des astres peut étaler. Le logis fournissoit pareillement ses plaisirs, qui n'étoient tantôt que simples jeux, et tantôt des divertissemens plus solides. Psyché commençoit à ne plus agir en enfant. On y racontoit les amours des dieux, et les changemens de forme qu'a causés cette passion, source de bien et de mal. Le savoir des Fées avoit mis en tapisseries les malheurs de Troie, bien qu'ils ne fussent pas encore arrivés. Psyché se les faisoit expliquer. Mais voici un merveilleux effet de l'enchantement. Les hommes, comme vous savez, ignoroient alors ce bel art que nous appelons comédie; il n'étoit pas même encore dans son enfance : cependant on

le

le fit voir à la belle dans sa plus grande perfection, et tel que Ménandre et Sophocle nous l'ont laissé. Jugez si on épargnoit les machines, les musiques, les beaux habits, les ballets des anciens et les nôtres. Psyché ne se contenta pas de la fable, il fallut y joindre l'histoire, et l'entretenir de diverses façons d'aimer, qui sont en usage chez chaque peuple; quelles sont les beautés des Scythes, quelles sont celles des Indiens, et tout ce qui est contenu sur ce point dans les archives de l'univers, soit pour le passé, soit pour l'avenir, à l'exception de son aventure qu'on lui cacha, quelque prière qu'elle fît aux nymphes de la lui apprendre. Enfin, sans qu'elle bougeât de son palais, toutes les affaires qu'Amour a dans les quatre parties du monde, lui passèrent devant les yeux. Que vous dirai-je davantage? On lui enseigna jusqu'aux secrets de la poésie. Cette corruptrice des cœurs acheva de gâter celui de notre héroïne, et la fit tomber dans un mal que les médecins appellent glucomorie, qui lui pervertit tous les sens, et la ravit comme à elle-même. Elle parloit étant seule,

Ainsi qu'en usent les amans
Dans les vers et dans les romans;

alloit rêver au bord des fontaines, se plaindre aux rochers, consulter les antres sauvages: c'étoit où son mari l'attendoit. Il n'y eut chose dans la nature qu'elle n'entretînt de sa passion. Hélas! disoit-elle aux arbres, je ne saurois graver sur votre écorce que mon nom seul; car je ne sais pas celui de la personne que j'aime. Après les arbres, elle s'adressoit aux

ruisseaux : ceux-ci étoient ses principaux confidens, à cause de l'aventure que je vous ai dite. S'imaginant que leur rencontre lui étoit heureuse, il n'y en eut pas un auquel elle ne s'arrêtât, jusqu'à espérer qu'elle attraperoit sur leurs bords son mari dormant, et qu'après il seroit inutile au monstre de se cacher. Dans cette pensée, elle leur disoit à peu près les choses que je vais vous dire, et les disoit en vers aussi bien que moi.

Ruisseaux, enseignez-moi l'objet de mon amour ;
Guidez vers lui mes pas, vous, dont l'onde est si pure :
Ne dormiroit-il point en ce sombre séjour,
Payant un doux tribut à votre doux murmure ?
En vain, pour le savoir, Psyché vous fait la cour ;
En vain elle vous vient conter son aventure :
Vous n'osez déceler cet ennemi du jour,
Qui rit en quelque coin du tourment que j'endure.
Il s'envole avec l'ombre, et me laisse appeler.
Hélas ! j'use au hasard de ce mot d'envoler ;
Car je ne sais pas même encor s'il a des ailes.
J'ai beau suivre vos bords, et chercher en tous lieux :
Les antres seulement m'en disent des nouvelles ;
Et ce que je chéris n'est pas fait pour mes yeux.

Ne doutez point que ces peines, dont parle Psyché, n'eussent leurs plaisirs : elle les passoit souvent sans s'apercevoir de la durée, je ne dirai pas des heures, mais des soleils ; de sorte que l'on peut dire, que ce qui manquoit à sa joie, faisoit une partie des douceurs qu'elle goûtoit en aimant : mille fois heureuse, si elle eût suivi les conseils de son époux, et qu'elle eût compris l'avantage et le bien que

c'est de ne pas atteindre à la suprême félicité. Car si-tôt que l'on en est là, il est force que l'on descende, la fortune n'étant pas d'humeur à laisser reposer sa roue. Elle est femme, et Psyché l'étoit aussi, c'est-à-dire, incapable de demeurer en un même état. Notre héroïne le fit bien voir par la suite. Son mari, qui sentoit approcher ce moment fatal, ne la venoit plus visiter avec sa gaieté ordinaire : cela fit craindre à la jeune épouse quelque refroidissement. Pour s'en éclaircir (comme nous voulons tout savoir, jusqu'aux choses qui nous déplaisent), elle dit à son époux : D'où vient la tristesse que je remarque depuis quelque temps dans tous vos discours? Rien ne vous manque, et vous soupirez ! Que feriez-vous donc, si vous étiez à ma place? N'est-ce point que vous commencez à vous dégoûter? En vérité, je le crains : non pas que je sois devenue moins belle; mais, comme vous dites vous-même, je suis plus vôtre que je n'étois. Seroit-il possible, après tant de cajoleries et de sermens, que j'eusse perdu votre amour? Si ce malheur-là m'est arrivé, je ne veux plus vivre. A peine eut-elle achevé ces paroles, que le monstre fit un soupir, soit qu'il fût touché des choses qu'elle avoit dites, soit qu'il eût un pressentiment de ce qui devoit arriver. Il se mit ensuite à pleurer, mais fort tendrement; puis cédant à la douleur, il se laissa mollement aller sur le sein de la jeune épouse, qui de son côté, pour mêler ses larmes avec celles de son mari, pencha doucement la tête; de sorte que leurs bouches se rencontrèrent, et nos amans, n'ayant pas le courage de les séparer, demeurèrent long-temps sans rien dire. Au

sortir de cette extase, la première chose que fit Psyché, ce fut de passer sa main sur les yeux de son époux, afin de sentir s'ils étoient humides; car elle craignoit que ce ne fût feinte. Les ayant trouvés en bon état et comme elle les demandoit, c'est-à-dire, mouillés de larmes, elle condamna ses soupçons, et fit scrupule de démentir un témoignage de passion beaucoup plus certain que toutes les assurances de bouche, sermens et autres. Cela lui fit attribuer le chagrin de son mari à quelque défaut de tempérament, ou bien à des choses qui ne la regardoient point. Quant à elle, après tant de preuves, la puissance de ses appas lui sembla trop bien établie, et le monstre trop amoureux, pour faire qu'elle craignît aucun changement. Lui, au contraire, auroit souhaité qu'elle appréhendât; car c'étoit l'unique moyen de la rendre sage, et de mettre un frein à sa curiosité. Il lui dit beaucoup de choses sur ce sujet, moitié sérieusement, et moitié avec raillerie, à quoi Psyché repartoit fort bien: et le mari déclamoit contre les femmes trop curieuses. Que vous êtes étrange avec votre curiosité! lui dit son épouse. Est-ce vous désobliger, que de souhaiter de vous voir, puisque vous dites vous-même que vous êtes si agréable? Hé bien, quand j'aurai tâché de me satisfaire, qu'en sera-t-il? Je vous quitterai, dit le mari. Et moi je vous retiendrai, repartit la belle. Mais si j'ai juré par le Styx? continua son époux. Qui est-il ce Styx? dit notre héroïne. Je vous demanderois volontiers s'il est plus puissant que ce qu'on appelle beauté. Quand il le seroit, pourriez-vous souffrir que j'errasse par l'univers, et que Psyché se plaignît

d'être abandonnée de son mari sur un prétexte de curiosité, et pour ne pas manquer de parole au Styx? Je ne puis vous croire si déraisonnable. Et le scandale, et la honte..... Il paroît bien que vous ne me connoissez pas, repartit l'époux, de m'alléguer le scandale et la honte : ce sont choses dont je ne me mets guère en peine. Quant à vos plaintes, qui vous écoutera? et que direz-vous? Je voudrois bien que quelqu'un des dieux fût si téméraire que de vous accorder sa protection. Voyez-vous, Psyché, ceci n'est point une raillerie : je vous aime autant que l'on peut aimer; mais ne me comptez plus pour ami, dès le moment que vous m'aurez vu. Je sais bien que vous n'en parlez que par raillerie, et non pas avec un véritable dessein de me causer un tel déplaisir : cependant j'ai sujet de craindre qu'on ne vous conseille de l'entreprendre. Ce ne seront pas les nymphes : elles n'ont garde de me trahir, ni de vous rendre ce mauvais office. Leur qualité de demi-déesses les empêche d'être envieuses; puis je les tiens toutes par des engagemens trop particuliers. Défiez-vous du dehors. Il y a déja deux personnes au pied de ce mont, qui vous viennent rendre visite. Vous et moi nous nous passerions fort bien de ce témoignage de bienveillance. Je les chasserois, car elles me choquent, si le destin, qui est maître de toutes choses, me le permettoit. Je ne vous nommerai point ces personnes : elles vous appellent de tous côtés. S'il arrive que le destin porte leur voix jusqu'à vous, ce que je ne saurois empêcher, ne descendez pas, laissez-les crier, et qu'elles viennent comme elles pourront. Là-dessus il la quitta, sans

vouloir lui dire quelles personnes c'étoient, quoique la belle promît avec grands sermens de ne pas les aller trouver, et encore moins de les croire. Voilà Psyché fort embarrassée, comme vous voyez. Deux curiosités à la fois ! y a-t-il femme qui y résistât? Elle épuisa sur ce dernier point tout ce qu'elle avoit de lumières et de conjectures. Cette visite m'étonne, disoit-elle en se promenant un peu loin des nymphes. Ne seroit-ce point mes parens? Hélas ! mon mari est bien cruel d'envier à deux personnes qui n'en peuvent plus, la satisfaction de me voir. Si les bonnes gens vivent encore, ils ne sauroient être fort éloignés du dernier moment de leur course. Quelle consolation pour eux, que d'apprendre combien je suis pourvue richement; et si, avant que d'entrer dans la tombe, ils voyoient au moins un échantillon des douceurs et des avantages dont je jouis, afin d'en emporter quelque souvenir chez les morts ! Mais, si ce sont eux, pourquoi mon mari se met-il en peine? Ils ne m'ont jamais inspiré que l'obéissance. Vous verrez que ce sont mes sœurs. Il ne doit pas non plus les appréhender : les pauvres femmes n'ont autre soin que de contenter leurs maris. O dieux ! je serois ravie de les mener en tous les endroits de ce beau séjour, et sur-tout de leur faire voir la comédie et ma garderobe. Elles doivent avoir des enfans, si la mort ne les a privées, depuis mon départ, de ces doux fruits de leur mariage : qu'elles seroient aises de leur reporter mille menus affiquets et joyaux de prix, dont je ne tiens compte, et que les nymphes et moi nous foulons aux pieds, tant ce logis en est plein !

Ainsi raisonnoit Psyché, sans qu'il lui fût possible d'asseoir aucun jugement certain sur ces deux personnes : il y avoit même des intervalles où elle croyoit que ce pouvoit être quelques-uns de ses amans. Dans cette pensée, elle disoit quelque peu plus bas : Ne va point en prendre l'alarme, charmant époux ; laisse-les venir : je te les sacrifierai de la plus cruelle manière dont jamais femme se soit avisée ; et tu en auras le plaisir, fussent-ils enfans de roi. Ces réflexions furent interrompues par le Zéphire qu'elle vit venir à grands pas, et fort échauffé. Il s'approcha d'elle avec le respect ordinaire ; lui dit que ses sœurs étoient au pied de cette montagne ; qu'elles avoient plusieurs fois traversé le petit bois, sans qu'il leur eût été possible de passer outre, les dragons les arrêtant avec grande frayeur ; qu'au reste c'étoit pitié que de les ouïr appeler ; qu'elles n'avoient tantôt plus de voix, et que les échos n'étoient occupés qu'à répéter le nom de Psyché. Le pauvre Zéphire pensoit bien faire. Son maître, qui avoit défendu aux nymphes de donner ce funeste avis, ne s'étoit pas souvenu de lui en parler. Psyché le remercia agréablement, et lui dit qu'on auroit peut-être besoin de son ministère. Il ne fut pas si-tôt retiré, que la belle, mettant à part les menaces de son époux, ne songea plus qu'aux moyens d'obtenir de lui que ses sœurs seroient enlevées comme elle à la cime de ce rocher. Elle médita une harangue pour ce sujet, ne manqua pas de s'en servir, de bien prendre son temps, et d'entremêler le tout de caresses : faites votre compte qu'elle n'omit rien de ce qui pouvoit contribuer à

sa perte. Je voudrois m'être souvenu des termes de cette harangue; vous y trouveriez une éloquence, non pas véritablement d'orateur, ni aussi d'une personne qui n'auroit fait, toute sa vie, qu'écouter. La belle représenta entre autres choses, que son bonheur seroit imparfait tant qu'il demeureroit inconnu. A quoi bon tant d'habits superbes? Il savoit très-bien qu'elle avoit de quoi s'en passer : s'il avoit cru à propos de lui en faire un présent, ce devoit être plutôt pour la montre que pour le besoin. Pourquoi les raretés de ce séjour, si on ne lui permettoit de s'en faire honneur? car à son égard ce n'étoit plus raretés : l'émail des parterres, celui des prés et celui des pierreries commençoient à lui être égaux; leur différence ne dépendoit plus que des yeux d'autrui. Il ne falloit pas blâmer une ambition, dont elle avoit pour exemple tout ce qu'il y a de plus grand au monde. Les rois se plaisent à étaler leurs richesses, et à se montrer quelquefois avec l'éclat et la gloire dont ils jouissent. Il n'est pas jusqu'à Jupiter qui n'en fasse autant. Quant à elle, cela lui étoit interdit, bien qu'elle en eût plus de besoin qu'aucun autre; car, après les paroles de l'oracle, quelle croyance pouvoit-on avoir de l'état de sa fortune? Point d'autre, sinon qu'elle vivoit enfermée dans quelque repaire, où elle se nourrissoit de la proie que lui apportoit son mari, devenue compagne des ours : pourvu qu'encore ce même mari eût attendu jusque-là à la dévorer. Qu'il avoit intérêt, pour son propre honneur, de détruire cette croyance, et qu'elle lui en parloit beaucoup plus pour lui que pour elle, quoiqu'à dire la vérité

il

il lui fût fâcheux de passer pour un objet de pitié, après avoir été un objet d'envie. Et que savoit-elle si ses parens n'en étoient point morts ou n'en mourroient point de douleur? Si ses sœurs l'aimoient, pourquoi leur laisser ce déplaisir? et si elles avoient d'autres sentimens, y avoit-il un meilleur moyen de les punir, que les rendre témoins de sa gloire? C'est en substance ce que dit Psyché. Son époux lui repartit: Voilà les meilleures raisons du monde; mais elles ne me persuaderoient pas, s'il m'étoit libre d'y résister. Vous êtes tombée justement dans les trois défauts qui ont le plus accoutumé de nuire aux personnes de votre sexe, la curiosité, la vanité, et le trop d'esprit. Je ne réponds pas à vos argumens, ils sont trop subtils; et puisque vous voulez votre perte, et que le destin la veut aussi, je vas y mettre ordre, et commander au Zéphire de vous apporter vos sœurs. Plût au sort qu'il les laissât tomber en chemin! Non, non, reprit Psyché quelque peu piquée, puisque leur visite vous déplaît tant, ne vous en mettez plus en peine: je vous aime trop pour vous vouloir obliger à ces complaisances. Vous m'aimez trop? repartit l'époux: vous, Psyché, vous m'aimez trop? Et comment voulez-vous que je le croie? Sachez que les vrais amans ne se soucient que de leur amour. Que le monde parle, raisonne, croie ce qu'il voudra; qu'on les plaigne, qu'on les envie; tout leur est égal, c'est-à-dire indifférent. Psyché l'assura qu'elle étoit dans ces sentimens, mais il falloit pardonner quelque chose à sa jeunesse, outre l'amitié qu'elle avoit toujours eue pour ses sœurs: non qu'elle insistât

davantage sur la liberté de les voir. En disant qu'elle ne la demandoit pas, ses caresses la demandoient, et l'obtinrent enfin. Son époux lui dit qu'elle possédât à son aise ses sœurs si chéries; qu'afin de lui en donner le loisir, il demeureroit quelques jours sans la venir voir. Et sur ce que notre héroïne lui demanda s'il trouveroit bon qu'elle les régalât de quelques présens : Non-seulement elles, lui dit son époux, mais leur famille, leur parenté. Divertissez-les comme il vous plaira; donnez-leur diamans et perles; donnez-leur tout, puisque tout vous appartient : c'est assez pour moi que vous vous gardiez de les croire. Psyché le promit, et ne le tint pas. Le monstre partit, et quitta sa femme plus matin que de coutume; si bien qu'y ayant encore beaucoup de chemin à faire jusqu'à l'aurore, notre héroïne en acheva une partie en rêvant à la visite qu'elle étoit près de recevoir, une autre partie en dormant. Et à son lever, elle fut toute étonnée que les nymphes lui amenèrent ses sœurs. La joie de Psyché ne fut pas moindre que sa surprise : elle en donna mille marques, mille baisers que ses sœurs reçurent au moins mal qu'il leur fut possible, et avec toute la dissimulation dont elles se trouvèrent capables. Déja l'envie s'étoit emparée du cœur de ces deux personnes. Comment! on les avoit fait attendre que leur sœur fût éveillée! Étoit-elle d'un autre sang? avoit-elle plus de mérite que ses aînées? Leur cadette être une déesse, et elles de chétives reines! La moindre chambre de ce palais valoit dix royaumes comme ceux de leurs maris. Passe encore pour des richesses; mais de la divinité! c'étoit trop. Hé quoi,

les mortelles n'étoient pas dignes de la servir! On voyoit une douzaine de nymphes à l'entour d'une toilette, à l'entour d'un brodequin? mais quel brodequin! qui valoit autant que tout ce qu'elles avoient coûté en habits, depuis qu'elles étoient au monde. C'est ce qui rouloit au cœur de ces femmes, ou pour mieux dire, de ces furies : je ne devrois pas les appeler autrement. Cette première entrevue se passa pourtant comme il faut, graces à la franchise de Psyché et à la dissimulation de ses sœurs. Leur cadette ne s'habilla qu'à demi, tant il tardoit à la belle de leur montrer sa béatitude. Elle commença par le point le plus important, c'est-à-dire, par les habits, et par l'attirail que le sexe traîne après lui. Il étoit rangé dans des magasins dont à peine on voyoit le bout: vous savez que cet attirail est une chose infinie. Là se rencontroit avec abondance ce qui contribue non-seulement à la propreté, mais à la délicatesse; équipage de jour et de nuit, vases et baignoires d'or ciselé, instrumens du luxe; laboratoire, non pour les fards; de quoi eussent-ils servi à Psyché, puisque l'usage en étoit alors inconnu? L'artifice et le mensonge ne régnoient pas comme ils font en ce siècle-ci. On n'avoit point encore vu de ces femmes qui ont trouvé le secret de devenir vieilles à vingt ans, et de paroître jeunes à soixante; et qui, moyennant trois ou quatre boîtes, l'une d'embonpoint, l'autre de fraîcheur, et la troisième de vermillon, font subsister leurs charmes comme elles peuvent. Certainement l'Amour leur est obligé de la peine qu'elles se donnent. Les laboratoires dont il s'agit n'étoient donc que

pour les parfums. Il y en avoit en eaux, en essences, en poudres, en pastilles, et en mille espèces dont je ne sais pas les noms, et qui n'en eurent possible jamais. Quand tout l'empire de Flore, avec les deux Arabies, et les lieux où naît le baume, seroient distillés, on n'en feroit pas un assortiment de senteurs comme celui-là. Dans un autre étoient des piles de joyaux, ornemens et chaînes de pierreries, brasselets, colliers, et autres machines qui se fabriquent à Cythère. On étala les filets de perles : on déploya les habits chamarrés de diamans : il y avoit de quoi armer un million de belles de toutes pièces. Non que Psyché ne se pût passer de ces choses, comme je l'ai déja dit : elle n'étoit pas de ces conquérantes à qui il faut un peu d'aide; mais pour la grandeur et pour la forme, son mari le vouloit ainsi. Ses sœurs soupiroient à la vue de ces objets; c'étoient autant de serpens qui leur rongeoient l'ame. Au sortir de cet arsenal, elles furent menées dans les chambres, puis dans les jardins; et par-tout elles avaloient un nouveau poison. Une des choses qui leur causa le plus de dépit, fut qu'en leur présence notre héroïne ordonna aux Zéphires de redoubler la fraîcheur ordinaire de ce séjour, de pénétrer jusqu'au fond des bois, d'avertir les rossignols qu'ils se tinssent prêts, et que ses sœurs se promeneroient sur le soir en un tel endroit. Il ne lui reste, se dirent les sœurs à l'oreille, que de commander aux saisons et aux élémens. Cependant les nymphes n'étoient pas inutiles: elles préparoient les autres plaisirs, chacune selon son office; celles-là, les collations; celles-ci, la symphonie; d'autres, les divertissemens

de théâtre. Psyché trouva bon que ces dernières missent son aventure en comédie. On y joua les plus considérables de ses amans, à l'exception du mari, qui ne parut point sur la scène : les nymphes étoient trop bien averties, pour le donner à connoître. Mais, comme il falloit une conclusion à la pièce, et que cette conclusion ne pouvoit être autre qu'un mariage, on fit épouser la belle par ambassadeurs, et ces ambassadeurs furent les Jeux et les Ris : mais on ne nomma point le mari. Ce fut le premier sujet qu'eurent les deux sœurs de douter des charmes de cet époux. Elles s'étoient malicieusement informées de ses qualités, s'imaginant que ce seroit un vieux roi qui, ne pouvant mieux, amusoit sa femme avec des bijoux. Mais Psyché leur en avoit dit des merveilles; qu'il n'étoit guère plus âgé que la plus jeune d'entre elles deux; qu'il avoit la mine d'un Mars, et pourtant beaucoup de douceur en son procédé; les traits du visage agréables; galant sur-tout. Elles en seroient juges elles-mêmes : non de ce voyage; il étoit absent : les affaires de son état le retenoient en une province, dont elle avoit oublié le nom. Au reste, qu'elles se gardassent bien d'interpréter l'oracle à la lettre : ces qualités d'incendiaire et d'empoisonneur n'étoient autre chose qu'une énigme, qu'elle leur expliqueroit quelque jour, quand les affaires de son époux le lui permettroient. Les deux sœurs écoutoient ces choses avec un chagrin qui alloit jusqu'au désespoir. Il fallut pourtant se contraindre pour leur honneur, et aussi pour se conserver quelque créance en l'esprit de leur cadette : cela leur étoit nécessaire dans le dessein qu'elles avoient. Les

maudites femmes s'étoient proposé de tenter toutes sortes de moyens pour engager leur sœur à se perdre, soit en lui donnant de mauvaises impressions de son mari, soit en renouvelant dans son ame le souvenir d'un de ses amans. Huit jours se passèrent en divertissemens continuels à toujours changer : nos envieuses se gardoient bien de demander deux fois une même chose; c'eût été faire plaisir à leur sœur, qui de son côté les accabloit de caresses. Moins elles avoient lieu de s'ennuyer, et plus elles s'ennuyoient. Elles auroient pris congé dès le second jour, sans la curiosité de voir ce mari, qu'elles ne croyoient ni si beau, ni si aimable que disoit Psyché. Beaucoup de raisons le leur faisoient juger de la sorte. Premièrement, les paroles de l'oracle, cette prétendue absence qui se rencontroit justement dans le temps de leur visite, cette province dont Psyché avoit oublié le nom, l'embarras où elle étoit en parlant de son mari; elle n'en parloit qu'en hésitant, étant trop bien née et trop jeune pour pouvoir mentir avec assurance. Ses sœurs faisoient leur profit de tout. L'envie leur ouvroit les yeux : c'est un démon qui ne laisse rien échapper, et qui tire conséquence de toutes choses, aussi bien que la jalousie. Au bout des huit jours, Psyché congédia ses aînées avec force dons, et prières de revenir; qu'on ne les feroit plus attendre, comme on avoit fait; qu'elle tâcheroit d'obtenir de son mari que les dragons fussent enchaînés; qu'aussitôt qu'elles seroient arrivées au pied du rocher, on les enleveroit au sommet, soit le Zéphire en personne, soit son haleine; elles n'auroient qu'à s'abandonner dans les airs.

Les présens que leur fit Psyché, furent des essences et des pierreries; force raretés à leurs maris; toutes sortes de jouets à leurs enfans; quant aux personnes dont la belle tenoit le jour, deux fioles d'un élixir capable de rajeunir la vieillesse même. Les deux sœurs parties, et le mari revenu, Psyché lui conta tout ce qui s'étoit passé, et le reçut avec les caresses que l'absence a coutume de produire entre nouveaux mariés; si bien que le monstre ne trouvant point l'amour de sa femme diminué, ni sa curiosité accrue, se mit en l'esprit qu'en vain il craignoit ses sœurs, et se laissa tellement persuader, qu'il agréa leurs visites, et donna les mains à tout ce que voulut sa femme sur ce sujet. Les sœurs ne trouvèrent pas à propos de révéler ces merveilles; c'eût été contribuer elles-mêmes à la gloire de leur cadette. Elles dirent que leur voyage avoit été inutile; qu'elles n'avoient point vu Psyché, mais qu'elles espéroient la voir par le moyen d'un jeune homme, appelé Zéphire, qui tournoit sans cesse à l'entour du roc, et qu'elles gagneroient infailliblement, pourvu qu'elles s'en voulussent donner la peine. Quand elles étoient seules, et qu'on ne pouvoit les entendre, elles se plaignoient l'une à l'autre de la félicité de leur sœur. Si son mari, disoit l'une, est aussi bien fait qu'il est riche, notre cadette se peut vanter que l'épouse de Jupiter n'est pas si heureuse qu'elle. Pourquoi le sort lui a-t-il donné tant d'avantages sur nous? Méritions-nous moins que cette jeune étourdie, et n'avions-nous pas autant de beauté et plus d'esprit qu'elle? Je voudrois que vous sussiez, disoit l'autre, quelle sorte de mari j'ai épousé; il a

toujours une douzaine de médecins à l'entour de sa personne. Je ne sais comme il ne les fait point coucher avec lui : car, pour me faire cet honneur, cela ne lui arrive que rarement, et par des considérations d'état; encore faut-il qu'Esculape le lui conseille. Ma condition, continuoit la première, est pire que tout cela; car non-seulement mon mari me prive des caresses qui me sont dues, mais il en fait part à d'autres personnes. Si votre époux a une douzaine de médecins à l'entour de lui, je puis dire que le mien a deux fois autant de maîtresses, qui toutes, graces à Lucine, ont le don de fécondité. La famille royale est tantôt si ample, qu'il y auroit de quoi faire une colonie très-considérable. C'est ainsi que nos envieuses se confirmoient dans leur mécontentement et dans leur dessein. Un mois étoit à peine écoulé, qu'elles proposèrent un second voyage. Les parens l'approuvèrent fort : les maris ne le désapprouvèrent pas; c'étoit autant de temps passé sans leurs femmes. Elles partent donc, laissent leur train à l'entrée du bois, arrivent au pied du rocher sans obstacle et sans dragons. Le Zéphire ne parut point, et ne laissa pas de les enlever.

Ce méchant couple amenoit avec lui
La curieuse et misérable envie,
Pâle démon, que le bonheur d'autrui
Nourrit de fiel et de mélancolie.

Cela ne les rendit pas plus pesantes : au contraire, la maigreur étant inséparable de l'envie, la charge n'en fut que moindre, et elles se trouvèrent en peu d'heures dans le palais de

de leur sœur. On les y reçut si bien, que leur déplaisir en augmenta de moitié. Psyché s'entretenant avec elles, ne se souvint pas de la manière dont elle leur avoit peint son mari la première fois; et par un défaut de mémoire où tombent ordinairement ceux qui ne disent pas la vérité, elle le fit de moitié plus jeune, d'une beauté délicate, et non plus un Mars, mais un Adonis qui ne feroit que sortir de Page. Les sœurs, étonnées de ces contradictions, ne surent d'abord qu'en juger; tantôt elles soupçonnoient leur sœur de se railler d'elles, tantôt de leur déguiser les défauts de son mari. A la fin, elles la tournèrent de tant de côtés, que la pauvre épouse avoua la chose comme elle étoit. Ce fut aussitôt de lui glisser leur venin, mais d'une manière que Psyché ne s'en put apercevoir. Toute honnête femme, lui dirent-elles, se doit contenter du mari que les dieux lui ont donné, quel qu'il puisse être, et ne pas pénétrer plus avant qu'il ne plaît à ce mari. Si c'étoit toutefois un monstre que vous eussiez épousé, nous vous plaindrions, d'autant plus que vous pouvez en devenir grosse : et quel déplaisir de mettre au jour des enfans que le jour n'éclaire qu'avec horreur, et qui vous font rougir vous et la nature ! Hélas ! dit la belle avec un soupir, je n'avois pas encore fait de réflexion là-dessus. Ses sœurs, lui ayant allégué de méchantes raisons pour ne s'en pas soucier, se séparèrent un peu d'elle, afin de laisser agir leur venin. Quand elle fut seule, toute ses craintes, tous ses soupçons lui revinrent dans la pensée. Ah ! mes sœurs, s'écria-t-elle, en quelle peine vous m'avez mise ! Les personnes riches

souhaitent d'avoir des enfans : moi, qui ne suis entourée que de pierreries, il faut que je fasse des vœux au contraire. C'est être bien malheureuse que de posséder tant de trésors, et appréhender la fécondité. Elle demeura quelque temps comme ensevelie dans cette pensée, puis recommença avec plus de véhémence qu'auparavant. Quoi, Psyché peuplera de monstres tout l'univers ! Psyché, à qui l'on a dit tant de fois qu'elle le peupleroit d'Amours et de Graces ! Non, non, je mourrai plutôt que de m'exposer davantage à un tel hasard. En arrive ce qui pourra, je veux m'éclaircir; et si je trouve que mon mari soit tel que je l'appréhende, il peut bien se pourvoir de femme; je ne voudrois pas l'être un seul moment du plus riche monstre de la nature. Nos deux furies, qui ne s'étoient pas tant éloignées qu'elles ne pussent voir l'effet du poison, entendirent plus d'à-demi ces paroles, et se rapprochèrent. Psyché leur déclara naïvement la résolution qu'elle avoit prise. Pour fortifier ce sentiment, les deux sœurs le combattirent; et non contentes de le combattre, elles firent encore mille façons propres à augmenter la curiosité et l'inquiétude. Elles se parloient à l'oreille, haussoient les épaules, jetoient des regards de pitié sur leur sœur. La pauvre épouse ne put résister à tout cela. Elles les pressa à la fin d'une telle sorte, qu'après un nombre infini de précautions, elles lui dirent tout bas : Nous voulons bien vous avertir que nous avons vu, sur le point du jour, un dragon dans l'air. Il voloit avec assez de peine, appuyé sur le Zéphire, qui voloit aussi à côté de lui. Le Zéphire l'a soutenu jusqu'à l'entrée d'une caverne

effroyable. Là, le dragon l'a congédié, et s'est étendu sur le sable. Comme nous n'étions pas loin, nous l'avons vu se repaître de toutes sortes d'insectes; (vous savez que les avenues de ce palais en fourmillent). Après ce repas et un sifflement, il s'est traîné sur le ventre dans la caverne. Nous, qui étions étonnées et toutes tremblantes, nous nous sommes éloignées de cet endroit avec le moins de bruit que nous avons pu, et avons fait le tour du rocher, de peur que le dragon ne nous entendît lorsque nous vous appellerions. Nous vous avons même appelée moins haut que nous n'avions fait à la précédente visite. Aux premiers accens de notre voix, une douce haleine est venue nous enlever, sans que le Zéphire ait paru. C'étoit mensonge que tout cela; cependant Psyché y ajouta foi : les personnes qui sont en peine, croient volontiers ce qu'elles appréhendent. De ce moment-là notre héroïne cessa de goûter sa béatitude, et n'eut en l'esprit qu'un dragon imaginaire, dont la pensée ne la quitta point. C'étoit, à son compte, ce digne époux que les dieux lui avoient donné, avec qui elle avoit eu des conversations si touchantes, passé des heures si agréables, goûté de si doux plaisirs. Elle ne trouvoit plus étrange qu'il appréhendât d'être vu; c'étoit judicieusement fait à lui. Il y avoit pourtant des momens où notre héroïne doutoit. Les paroles de l'oracle ne lui sembloient nullement convenir à la peinture de ce dragon; mais voici comme elle accordoit l'un et l'autre. Mon mari est un démon, ou bien un magicien qui se fait tantôt dragon, tantôt loup, tantôt empoisonneur et incendiaire; mais toujours

monstre. Il me fascine les yeux, et me fait accroire que je suis dans un palais, servie par des nymphes, environnée de magnificence, que j'entends des musiques, et que je vois des comédies; et tout cela songe : il n'y a rien de réel, sinon que je couche aux côtés d'un monstre ou de quelque magicien; l'un ne vaut pas mieux que l'autre. Le désespoir de Psyché passa si avant, que ses sœurs eurent tout sujet d'en être contentes; ce que ces misérables femmes se gardèrent bien de témoigner. Au contraire, elles firent les affligées : elles prirent même à tâche de consoler leur cadette, c'est-à-dire, de l'attrister encore davantage, et lui faire voir que puisqu'elle avoit besoin qu'on la consolât, elle étoit véritablement malheureuse. Notre héroïne, ingénieuse à se tourmenter, fit ce qu'elle put pour les satisfaire. Mille pensées lui vinrent en l'esprit, et autant de résolutions différentes, dont la moins funeste étoit d'avancer ses jours, sans essayer de voir son mari. Je m'en irai, disoit-elle, parmi les morts, avec cette satisfaction que de m'être fait violence pour lui complaire. La curiosité fut toutefois la plus forte, outre le dépit d'avoir servi aux plaisirs du monstre. Comment se montrer après cela! Il falloit sortir du monde : mais il en falloit sortir par une voie honorable; c'étoit de tuer celui qui se trouveroit avoir abusé de sa beauté, et se tuer elle-même après. Psyché ne se put rien imaginer de plus à propos, ni de plus expédient. Elle en demeura donc là : il ne restoit plus que de trouver les moyens de l'exécuter; c'est où la difficulté consistoit. Car premièrement, de voir son mari, il ne se pouvoit : on emportoit les flambeaux,

dès qu'elle étoit dans le lit. De le tuer, encore moins : il n'y avoit en ce séjour bienheureux ni poison, ni poignard, ni autre instrument de vengeance et de désespoir. Nos envieuses y pourvurent, et promirent à la pauvre épouse de lui apporter au plus tôt une lampe et un poignard. Elle cacheroit l'une et l'autre jusqu'à l'heure que le sommeil se rendroit maître de ce palais, et tenoit charmé le monstre et les nymphes; car c'étoit un des plaisirs de ce beau séjour, que de bien dormir. Dans ce dessein, les deux sœurs partirent. Pendant leur absence, Psyché eut grand soin de s'affliger, et encore plus grand soin de dissimuler son affliction. Tous les artifices dont les femmes ont coutume de se servir quand elles veulent tromper leurs maris, furent employés par la belle : ce n'étoient qu'embrassemens et caresses, complaisances perpétuelles, protestations et sermens de ne point aller contre le vouloir de son cher époux. On n'y omit rien, non-seulement envers le mari, mais envers les nymphes : les plus clairvoyantes y furent trompées. Que si elle se trouvoit seule, l'inquiétude la reprenoit. Tantôt elle avoit peine à s'imaginer qu'un mari, qu'à toutes sortes de marques elle avoit sujet de croire jeune et bien fait, qui avoit la peau et l'humeur si douces, le ton de voix si agréable, la conversation si charmante; qu'un mari qui aimoit sa femme, et qui la traitoit comme une maîtresse; qu'un mari, dis-je, qui étoit servi par des nymphes, et qui traînoit à sa suite tous les plaisirs, fût quelque magicien ou quelque dragon. Ce que la belle avoit trouvé si délicieux au toucher, et si digne de ses baisers, étoit donc la peau d'un

serpent ! Jamais femme s'étoit-elle trompée de la sorte ? D'autres fois, elle se remettoit en mémoire la pompe funèbre qui avoit servi de cérémonie à son mariage, les horribles hôtes de ce rocher, sur-tout le dragon qu'avoient vu ses sœurs, et qui, étant soutenu par le Zéphire, ne pouvoit être autre que son mari. Cette dernière pensée l'emportoit toujours sur les autres, soit par une fatalité particulière, soit à cause que c'étoit la pire, et que notre esprit va naturellement là. Au bout de cinq à six jours, les deux sœurs revinrent. Elles s'étoient abandonnées dans les airs, comme si elles eussent voulu se laisser tomber. Un souffle agréable les avoit incontinent enlevées, et portées au sommet du roc. Psyché leur demanda dès l'abord où étoient la lampe et le poignard.

Les voici, dit ce couple, et nous vous assurons
De la clarté que fait la lampe.
Pour le poignard, il est des bons,
Bien affilé, de bonne trempe.
Comme nous nous aimons, et ne négligeons rien
Quand il s'agit de votre bien,
Nous avons eu le soin d'empoisonner la lame :
Tenez-vous sûre de ses coups ;
C'est fait du monstre votre époux,
Pour peu que ce poignard l'entame.
A ces mots, un trait de pitié
Toucha le cœur de notre belle.
Je vous rends grace, leur dit-elle,
De tant de marques d'amitié.

Psyché leur dit ces paroles assez froidement ; ce qui leur fit craindre qu'elle n'eût changé d'avis : mais elles reconnurent

bientôt que l'esprit de leur cadette étoit toujours dans la même assiette, et que ce sentiment de pitié dont elle n'avoit pas été la maîtresse, étoit ordinaire à ceux qui sont sur le point de faire du mal à quelqu'un. Quand nos deux furies eurent mis leur sœur en train de se perdre, elles la quittèrent, et ne firent pas long séjour aux environs de cette montagne. Le mari vint sur le soir, avec une mélancolie extraordinaire, et qui lui devoit être un pressentiment de ce qui se préparoit contre lui : mais les caresses de sa femme le rassurèrent. Il se coucha donc, et s'abandonna au sommeil aussitôt qu'il fut couché. Voilà Psyché bien embarrassée : comme on ne connoît l'importance d'une action que quand on est près de l'exécuter, elle envisagea la sienne, dans ce moment-là, avec ses suites les plus fâcheuses, et se trouva combattue de je ne sais combien de passions aussi contraires que violentes. L'appréhension, le dépit, la pitié, la colère et le désespoir, la curiosité principalement; tout ce qui porte à commettre quelque forfait, et tout ce qui en détourne, s'emparèrent du cœur de notre héroïne, et en firent une scène de cent agitations différentes. Chaque passion la tiroit à soi. Il fallut pourtant se déterminer. Ce fut en faveur de la curiosité, que la belle se déclara : car pour la colère, il lui fut impossible de l'écouter, quand elle songea qu'elle alloit tuer son mari. On n'en vient jamais à une telle extrémité sans de grands scrupules, et sans avoir beaucoup à combattre. Qu'on fasse telle mine que l'on voudra, qu'on se querelle, qu'on se sépare, qu'on proteste de se haïr, il reste toujours un levain

d'amour entre deux personnes qui ont été unies si étroitement. Ces difficultés arrêtèrent la pauvre épouse quelque peu de temps. Elle les franchit à la fin, se leva sans bruit, prit le poignard et la lampe qu'elle avoit cachés, s'en alla le plus doucement qu'il lui fut possible vers l'endroit du lit où le monstre s'étoit couché, avançant un pied, puis un autre, et prenant bien garde à les poser par mesure, comme si elle eût marché sur des pointes de diamans. Elle retenoit jusqu'à son haleine, et craignoit presque que ses pensées ne la décelassent. Il s'en fallut peu qu'elle ne priât son ombre de ne point faire de bruit en l'accompagnant.

A pas tremblans et suspendus,
Elle arrive enfin où repose
Son époux aux bras étendus,
Époux plus beau qu'aucune chose:
C'étoit aussi l'Amour. Son teint, par sa fraîcheur,
Par son éclat, par sa blancheur,
Rendoit les lis jaloux, faisoit honte à la rose.
Avant que de parler du teint,
Je devois vous avoir dépeint,
Pour aller par ordre en l'affaire,
La posture du dieu. Son col étoit penché:
C'est ainsi que le Somme en sa grotte est couché;
Ce qu'il ne falloit pas vous taire.
Ses bras à demi nus étaloient des appas,
Non d'un Hercule, ou d'un Atlas,
D'un Pan, d'un Silvain, ou d'un Faune,
Ni même ceux d'une Amazone;
Mais ceux d'une Vénus à l'âge de vingt ans.
Ses cheveux épars et flottans,

Et

Et que les mains de la nature
Avoient frisés à l'aventure,
Celles de Flore parfumés,
Cachoient quelques attraits dignes d'être estimés;
Mais Psyché n'en étoit qu'à prendre plus facile:
Car pour un qu'ils cachoient, elle en soupçonnoit mille.
Leurs anneaux, leurs boucles, leurs nœuds,
Tour à tour de Psyché reçurent tous des vœux:
Chacun eut à part son hommage.
Une chose nuisit pourtant à ces cheveux;
Ce fut la beauté du visage.
Que vous dirai-je? et comment
En parler assez dignement?
Suppléez à mqn impuissance.
Je ne vous aurois d'aujourd'hui
Dépeint les beautés de celui
Qui des beautés a l'intendance.
Que dirois-je des traits où les Ris sont logés?
De ceux que les Amours ont entre eux partagés?
Des yeux aux brillantes merveilles,
Qui sont les portes du desir?
Et sur-tout des lèvres vermeilles,
Qui sont les sources du plaisir?

Psyché demeura comme transportée à l'aspect de son époux. Dès l'abord elle jugea bien que c'étoit l'Amour; car, quel autre dieu lui auroit paru si agréable? Ce que la beauté, la jeunesse, le divin charme qui communique à ces choses le don de plaire; ce qu'une personne faite à plaisir peut causer aux yeux de volupté, et de ravissement à l'esprit, Cupidon en ce moment-là le fit sentir à notre héroïne. Il dormoit à

la manière d'un dieu, c'est-à-dire, profondément, penché nonchalamment sur un oreiller, un bras sur sa tête; l'autre bras tombant sur les bords du lit, couvert à demi d'un voile de gaze, ainsi que sa mère en use, et les nymphes aussi, et quelquefois les bergères. La joie de Psyché fut grande, si l'on doit appeler joie ce qui est proprement extase; encore ce mot est-il foible, et n'exprime pas la moindre partie du plaisir que reçut la belle. Elle bénit mille fois le défaut du sexe, se sut très-bon gré d'être curieuse, bien fâchée de n'avoir pas contrevenu dès le premier jour aux défenses qu'on lui avoit faites, et à ses sermens. Tantôt la bouche de son mari lui demandoit un baiser, et tantôt ses yeux; mais la crainte de l'éveiller l'arrêtoit tout court. Elle avoit de la peine à croire ce qu'elle voyoit, se passoit la main sur les yeux, craignant que ce ne fût que songe et illusion; puis recommençoit à considérer son mari. Dieux immortels! dit-elle en soi-même, est-ce ainsi que sont faits les monstres? Comment donc est fait ce qu'on appelle Amour? Que tu es heureuse, Psyché! Ah! divin époux, pourquoi m'as-tu refusé si longtemps la connoissance de ce bonheur? Craignois-tu que je n'en mourusse de joie? Étoit-ce pour plaire à ta mère, ou à quelqu'une de tes maîtresses? car tu es trop beau pour ne faire le personnage que de mari. Quoi, je t'ai voulu tuer! quoi, cette pensée m'est venue! O dieu! je frémis d'horreur à ce souvenir. Suffisoit-il pas, cruelle Psyché, d'exercer ta rage contre toi seule? L'univers n'y eût rien perdu; et sans ton époux, que deviendroit-il? Folle que je suis, mon mari



est immortel : il n'a pas tenu à moi qu'il ne le fût point. Après ces réflexions, il lui prit envie de regarder de plus près celui qu'elle n'avoit déja que trop vu. Elle pencha quelque peu l'instrument fatal qui l'avoit jusque-là servie si utilement. Il en tomba sur la cuisse de son époux une goutte d'huile enflammée. La douleur éveilla le dieu. Il vit la pauvre Psyché qui, toute confuse, tenoit sa lampe ; et ce qui fut de plus malheureux, il vit aussi le poignard tombé près de lui. Dispensez-moi de vous raconter le reste : vous seriez touchés de trop de pitié au récit que je vous ferois.

Là finit de Psyché le bonheur et la gloire :
Et là votre plaisir pourroit cesser aussi.
Ce n'est pas mon talent d'achever une histoire
Qui se termine ainsi.

Ne laissez pas de continuer, dit Acante, puisque vous nous l'avez promis : peut-être aurez-vous mieux réussi que vous ne croyez. Quand cela seroit, reprit Polyphile, quelle satisfaction aurez-vous ? Vous verrez souffrir une belle, et en pleurerez, pour peu que j'y contribue. Et bien, repartit Acante, nous pleurerons. Voilà un grand mal pour nous ! les héros de l'antiquité pleuroient bien. Que cela ne vous empêche pas de continuer. La compassion a aussi ses charmes qui ne sont pas moindres que ceux du rire. Il commença donc de cette sorte le récit des malheurs de son héroïne.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LES AMOURS
DE PSYCHÉ
ET
DE CUPIDON,

LIVRE SECOND.

La criminelle Psyché n'eut pas l'assurance de dire un mot. Elle se pouvoit jeter à genoux devant son mari : elle lui pouvoit conter comme la chose s'étoit passée; et si elle n'eût justifié entièrement son dessein, elle en auroit du moins rejeté la faute sur ses deux sœurs. En tout cas, elle pouvoit demander pardon, prosternée aux pieds de l'Amour, les lui embrassant avec des marques de repentir, et les mouillant de ses larmes. Il y avoit outre cela un parti à prendre; c'étoit de relever le poignard par la pointe, et le présenter à son mari, en lui découvrant son sein, et en l'invitant de percer un cœur qui s'étoit révolté contre lui. L'étonnement et sa conscience lui ôtèrent l'usage de la parole et celui des sens. Elle demeura immobile, et baissant les yeux, elle attendit avec des transes mortelles, sa destinée. Cupidon, outré de colère, ne sentit pas la moitié du mal que la goutte d'huile lui auroit fait dans un autre temps. Il jeta quelques regards

foudroyans sur la malheureuse Psyché : puis, sans lui faire seulement la grace de lui reprocher son crime, ce dieu s'envola, et le palais disparut. Plus de nymphes, plus de Zéphirs : la pauvre épouse se trouva seule sur le rocher, demi-morte, pâle, tremblante, et tellement possédée de son excessive douleur, qu'elle demeura long-temps les yeux attachés à terre, sans se connoître, et sans prendre garde qu'elle étoit nue. Ses habits de fille étoient à ses pieds : elle avoit les yeux dessus, et ne les apercevoit pas. Cependant l'Amour étoit demeuré dans l'air, afin de voir à quelles extrémités son épouse seroit réduite ; ne voulant pas qu'elle se portât à aucune violence contre sa vie : soit que le courroux du dieu n'eût pas éteint tout-à-fait en lui la compassion ; soit qu'il réservât Psyché à de longues peines, et à quelque chose de plus cruel que de se tuer soi-même. Il la vit tomber évanouie sur la roche dure : cela le toucha, mais non jusqu'au point de l'obliger à ne se plus souvenir de la faute de son épouse. Psyché ne revint à soi de long-temps après. La première pensée qu'elle eut, ce fut de courir à un précipice. Là, considérant les abymes, leur profondeur, les pointes des rocs toutes prêtes à la mettre en pièces, et levant quelquefois les yeux vers la lune qui l'éclairoit : Sœur du soleil, lui dit-elle, que l'horreur du crime ne t'empêche pas de me regarder, sois témoin du désespoir d'une malheureuse, et fais-moi la grace de raconter à celui que j'ai offensé, les circonstances de mon trépas ; mais ne les raconte point aux personnes dont je tiens le jour. Tu vois, dans ta course, des misérables ; dis-moi,

y en a-t-il un de qui l'infortune ne soit légère, au prix de la mienne? Rochers élevés, qui serviez naguère de fondemens à un palais dont j'étois maîtresse, qui auroit dit que la nature vous eût formés pour me servir maintenant à un usage si différent? A ces mots, elle regarda encore le précipice, et en même temps la mort se montra à elle sous sa forme la plus affreuse. Plusieurs fois aussi un sentiment naturel l'en empêcha. Quelles sont, dit-elle, mes destinées! j'ai quelque beauté, je suis jeune; il n'y a qu'un moment que je possédois le plus agréable de tous les dieux, et je vas mourir! je me vas moi-même donner la mort! Faut-il que l'aurore ne se lève plus pour Psyché? Quoi, voilà les derniers instans qui me sont donnés par les Parques! Encore si ma nourrice me fermoit les yeux, si je n'étois pas privée de la sépulture! Ces irrésolutions et ces retours vers la vie, qui font la peine de ceux qui meurent, et dont les plus désespérés ne sont pas exempts, entretinrent un cruel combat dans le cœur de notre héroïne. Douce lumière, s'écria-t-elle, qu'il est difficile de te quitter! Hélas! en quels lieux irai-je, quand je me serai bannie moi-même de ta présence? Charitables filles d'Enfer, aidez-moi à rompre les nœuds qui m'attachent; venez, venez me représenter ce que j'ai perdu. Alors elle se recueillit en elle-même; et l'image de son malheur étouffant enfin ce reste d'amour pour la vie, l'obligea de s'élancer avec tant de promptitude et de violence, que le Zéphire qui l'observoit, et qui avoit ordre de l'enlever quand le comble du désespoir l'auroit amenée à ce point, n'eut presque pas le loisir d'y

apporter le remède. Psyché n'étoit plus, s'il eût attendu encore un moment. Il la retira du gouffre; et lui faisant prendre un autre chemin dans les airs que celui qu'elle avoit choisi, il l'éloigna de ces lieux funestes, et l'alla poser avec ses habits, sur le bord d'un fleuve, dont la rive extraordinairement haute et fort escarpée, pouvoit passer pour un précipice encore plus horrible que le premier. C'est l'ordinaire des malheureux d'interpréter toutes choses sinistrement. Psyché se mit en l'esprit que son époux, outré de ressentiment, ne l'avoit fait transporter sur le bord d'un fleuve qu'afin qu'elle se noyât; ce genre de mort étant plus capable de le satisfaire que l'autre, parce qu'il étoit plus lent, et par conséquent plus cruel. Peut-être même ne falloit-il pas qu'elle souillât de sang ces rochers. Savoit-elle si son mari ne les avoit point destinés à un usage tout opposé? Ce pouvoit être une retraite amoureuse, où l'infant de Cypre craignant sa mère, logeoit secrètement ses maîtresses, comme il y avoit logé son épouse; car le lieu étoit écarté et inaccessible : ainsi elle auroit commis un sacrilége, si elle avoit fait servir à son désespoir ce qui ne servoit qu'aux plaisirs. Voilà comme raisonnoit la pauvre Psyché, ingénieuse à se procurer du mal; mais bien éloignée de l'intention qu'avoit eue l'Amour, à qui cet endroit, où la belle se trouvoit alors, étoit venu fortuitement dans l'esprit, ou qui peut-être l'avoit laissé à la discrétion du Zéphire. Il vouloit la faire souffrir; tant s'en faut qu'il exigeât d'elle une mort si prompte. Dans cette pensée, il défendit au Zéphire de la quitter (pour quelque occasion que ce fût, quand même

Flore

Flore lui auroit donné un rendez-vous), tant que cette première violence eût jeté son feu. Je me suis étonné cent fois comme le Zéphire n'en devint pas amoureux. Il est vrai que Flore a bien du mérite; puis, courir sur les pas d'un maître, et d'un maître comme l'Amour, c'eût été à lui une perfidie trop grande, et même inutile. Ayant donc l'œil incessamment sur Psyché, et lui voyant regarder le fleuve d'une manière toute pitoyable, il se douta de quelque nouvelle pensée de désespoir; et pour n'être pas surpris encore une fois, il en avertit aussitôt le dieu de ce fleuve, qui, de bonne fortune, tenoit sa cour à deux pas de là, et qui avoit alors auprès de lui la meilleure partie de ses nymphes. Ce dieu étoit d'un tempérament froid, et ne se soucioit pas beaucoup d'obliger la belle ni son mari. Néanmoins, la crainte qu'il eut que les poètes ne le diffamassent, si la première beauté du monde, fille de roi et femme d'un dieu, se noyoit chez lui, et ne l'appelassent frère du Styx; cette crainte, dis-je, l'obligea de commander à ses nymphes qu'elles recueillissent Psyché, et qu'elles la portassent vers l'autre rive, qui étoit moins haute et plus agréable que celle-là, près de quelque habitation. Les nymphes lui obéirent avec beaucoup de plaisir. Elles se rendirent toutes à l'endroit où étoit la belle, et se cachèrent sous le rivage. Psyché faisoit alors des réflexions sur son aventure, ne sachant que conjecturer du dessein de son mari, ni à quelle mort se résoudre. A la fin, tirant de son cœur un profond soupir: Et bien, dit-elle, je finirai ma vie dans les eaux; veuillent seulement les destins, que ce

supplice te soit agréable ! Aussitôt elle se précipita dans le fleuve, bien étonnée de se voir incontinent entre les bras de Cimodocé et de la gentille Naïs. Ce fut la plus heureuse rencontre du monde. Ces deux nymphes ne faisoient presque que de la quitter : car l'Amour en avoit choisi de toutes les sortes et dans tous les chœurs, pour servir de filles d'honneur à notre héroïne, pendant le temps bienheureux où elle avoit part aux affections et à la fortune d'un dieu. Cette rencontre, qui devoit du moins lui apporter quelque consolation, ne lui apporta au contraire que du déplaisir. Comment se résoudre, sans mourir, à paroître ainsi malheureuse et abandonnée, devant celles qui la servoient il n'y avoit pas plus d'une heure ? Telle est la folie de l'esprit humain ; les personnes nouvellement déchues de quelque état florissant, fuient les gens qui les connoissent, avec plus de soin qu'elles n'évitent les étrangers, et préfèrent souvent la mort au service qu'on peut leur rendre. Nous supportons le malheur, et ne saurions supporter la honte. Je ne vous assurerai pas si ce fleuve avoit des Tritons, et ne sais pas bien si c'étoit la coutume des fleuves que d'en avoir. Ce que je vous puis assurer, c'est qu'aucun Triton n'approcha de notre héroïne : les seules Naïades eurent cet honneur. Elles se pressoient si fort autour de la belle, que mal aisément un Triton y eût trouvé place. Naïs et Cimodocé la tenoient entre leurs bras, tandis que d'abattement et de lassitude elle se laissoit aller la tête languissamment, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, arrosant leur sein tour-à-tour avec ses larmes. Aussitôt qu'elle fut à bord, ces

deux nymphes qui avoient été du nombre de ses favorites (comme prudentes et discrètes entre toutes les nymphes du monde), firent signe à leurs compagnes de se retirer; et ne diminuant rien du respect avec lequel elles la servoient pendant sa fortune, elles prirent ses habits des mains du Zéphire, qui se retira aussi, et demandèrent à Psyché si elle ne vouloit pas bien qu'elles eussent l'honneur de l'habiller encore une fois. Psyché se jeta à leurs pieds, pour toute réponse, et les leur baisa. Cet abaissement excessif leur causa beaucoup de confusion et de pitié. L'Amour même en fut touché plus que de pas une chose qui fût arrivée à notre héroïne depuis sa disgrace. Il ne l'avoit point quittée de vue, recevant quelque satisfaction à l'aspect du mal qu'elle se faisoit; car cela ne pouvoit partir que d'un bon principe. Cupidon goûtoit dans les airs ce cruel plaisir. Le battement de ses aîles obligea Naïs et Cimodocé de tourner la tête. Elles aperçurent le dieu, et par considération tout au moins autant que par respect, mais principalement pour faire plaisir à la belle, elles se retirèrent à leur tour. Eh bien, Psyché, dit l'Amour, que te semble de ta fortune? est-ce impunément que l'on veut tuer le maître des dieux? Il te tardoit que tu te fusses détruite : te voilà contente; tu sais comme je suis fait, tu m'as vu; mais de quoi cela te peut-il servir? Je t'avertis que tu n'es plus mon épouse. Jusque-là la pauvre Psyché l'avoit écouté sans lever les yeux; à ce mot d'épouse, elle dit : Hélas ! je suis bien éloignée de prendre cette qualité; je n'ose seulement espérer que vous me recevrez pour esclave.

Ni mon esclave non plus, repartit l'Amour, c'est de ma mère que tu l'es; je te donne à elle : et garde-toi bien d'attenter contre ta vie; je veux que tu souffres, mais je ne veux pas que tu meures; tu en serois trop tôt quitte. Que si tu as dessein de m'obliger, venge-moi de tes deux démons de sœurs; n'écoute ni considération du sang, ni pitié; sacrifie-les moi. Adieu, Psyché : la brûlure que cette lampe m'a faite, ne me permet pas de t'entretenir plus long-temps. Ce fut bien là que l'affliction de notre héroïne reprit des forces. Exécrable lampe ! maudite lampe ! avoir brûlé un dieu si sensible et si délicat, qui ne saurait rien endurer! l'Amour! Pleure, pleure, Psyché : ne te repose ni jour ni nuit : cherche sur les monts et dans les vallées, quelque herbe pour le guérir, et porte-la lui. S'il ne s'étoit point tant pressé de me dire adieu, il verroit l'extrême douleur que son mal me fait, et ce lui seroit un soulagement; mais il est parti ! il est parti sans me laisser aucune espérance de le revoir. Cependant, l'aurore vint éclairer l'infortune de notre belle, et amena ce jour-là force nouveautés. Vénus, entre autres, fut avertie de ce qui étoit arrivé à Psyché : et voyez comme les choses se recontrèrent ! Les médecins avoient ordonné à cette déesse de se baigner, pour des chaleurs qui l'incommodoient. Elle prenoit son bain dès le point du jour, puis se recouchoit. C'étoit dans ce fleuve qu'elle se baignoit d'ordinaire, à cause de la qualité de ses eaux refroidissantes. Je pense même avoir dit que le dieu du fleuve en tenoit un peu. Une oie babillarde, qui savoit ces choses, et qui, se trouvant cachée entre des glaïeuls, avoit

vu Psyché arriver à bord, et avoit entendu ensuite les reproches de son mari, ne manqua pas d'aller redire à Vénus toute l'aventure de point en point. Vénus ne perd point de temps; elle envoie des gens de tous les côtés, avec ordre de lui amener, morte ou vive, Psyché son esclave. Il s'en fallut peu que ces gens ne la rencontrassent. Dès que son époux l'eut quittée, elle s'habilla, ou, pour mieux parler, elle jeta sur soi ses habits; c'étoient ceux qu'elle avoit quittés en se mariant, habits lugubres, et commandés par l'oracle, comme vous pouvez vous en souvenir. En cet état, elle résolut d'aller par le monde, cherchant quelque herbe pour la brûlure de son mari, puis le chercher lui-même. Elle n'eut pas marché une demi-heure, qu'elle crut apercevoir un peu de fumée qui sortoit d'entre des arbres et des rochers. C'étoit l'habitation d'un pêcheur, située au penchant d'un mont où les chèvres même avoient de la peine à monter. Ce mont, revêtu de chênes aussi vieux que lui, et tout plein de rocs, présentoit aux yeux quelque chose d'effroyable, mais de charmant. Le caprice de la nature ayant creusé deux ou trois de ces rochers qui étoient voisins l'un de l'autre, et leur ayant fait des passages de communication et d'issue, l'industrie humaine avoit achevé cet ouvrage, et en avoit fait la demeure d'un bon vieillard et de deux jeunes bergères. Encore que Psyché, dans ces commencemens, fût timide, et appréhendât la moindre rencontre, si est-ce qu'elle avoit besoin de s'enquérir en quelle contrée elle étoit, et si on ne savoit point une composition, une racine ou une herbe, pour la brûlure

de son mari. Elle dresse donc ses pas vers le lieu où elle avoit vu cette fumée, ne découvrant aucune habitation que celle-là, de quelque côté que sa vue se pût étendre. Il n'y avoit point d'autre chemin pour y aller, qu'un petit sentier tout bordé de ronces. De moyens de les détourner, elle n'en avoit aucun; de façon qu'à chaque pas les épines lui déchiroient son habit, quelquefois la peau, sans que d'abord elle le sentît : l'affliction suspendoit en elle les autres douleurs. A la fin, son linge qui étoit mouillé, le froid du matin, les épines et la rosée commencèrent à l'incommoder. Elle se tira d'entre ces halliers le mieux qu'elle put; puis un petit pré, dont l'herbe étoit encore aussi vierge que le jour qu'elle naquit, la mena jusque sur le bord d'un torrent. C'étoit un torrent et un abyme. Un nombre infini de sources s'y précipitoient, par cascades, du haut du mont, puis, roulant leurs eaux entre des rochers, formoient un gazouillement à peu près semblable à celui des cataractes du Nil. Psyché, arrêtée tout court par cette barrière, et d'ailleurs extrêmement abattue tant de la douleur que du travail, et pour avoir passé, sans dormir, une nuit entière, se coucha sous des arbrisseaux que l'humidité du lieu rendoit fort touffus. Ce fut ce qui la sauva. Deux satellites de son ennemie arrivèrent un moment après en ce même endroit. La ravine les empêcha de passer outre : ils s'arrêtèrent quelque temps à la regarder, avec un si grand péril pour Psyché, que l'un d'eux marcha sur sa robe, et croyant la belle aussi loin de lui qu'elle en étoit près, il dit à son camarade : Nous cherchons ici inuti-

lement; ce ne sauroit être que des oiseaux qui se réfugient dans ces lieux : nos compagnons seront plus heureux que nous, et je plains cette personne s'ils la rencontrent; car notre maîtresse n'est pas telle qu'on s'imagine. Il semble, à la voir, que ce soit la douceur même; mais je vous la donne pour une femme vindicative et aussi cruelle qu'il y en ait. On dit que Psyché lui dispute la prééminence des charmes : c'est justement le moyen de la rendre furieuse, et d'en faire une lionne à qui on a enlevé ses petits : sa concurrente fera fort bien de ne pas tomber entre ses mains. Psyché entendit ces mots fort distinctement, et rendit graces au hasard, qui, en lui donnant des frayeurs mortelles, lui donnoit aussi un avis qui n'étoit nullement à négliger. De bonheur pour elle, ces gens partirent presque aussitôt. A peine elle en étoit revenue, que sur l'autre bord de la ravine, un nouveau spectacle lui causa de l'étonnement. La vieillesse, en propre personne, lui apparut chargée de filets, et en habit de pêcheur : les cheveux lui pendoient sur les épaules, et la barbe sur la ceinture. Un très-beau vieillard, et blanc comme un lys, mais non pas si frais, se disposoit à passer. Son front étoit plein de rides, dont la plus jeune étoit presque aussi ancienne que le déluge. Aussi Psyché le prit pour Deucalion, et se mettant à genoux : Père des humains, lui cria-t-elle, protégez-moi contre des ennemis qui me cherchent. Le vieillard ne répondit rien : la force de l'enchantement le rendit muet. Il laissa tomber ses filets, s'oubliant soi-même aussi bien que s'il eût été dans son plus bel âge; oubliant aussi le danger où il se

mettoit d'être rencontré par les ennemis de la belle, s'il alloit la prendre sur l'autre bord. Il me semble que je vois les vieillards de Troie qui se préparent à la guerre en voyant Hélène. Celui-ci ne se soucioit pas de périr, pourvu qu'il contribuât à la sureté d'une malheureuse comme la nôtre. Le besoin pressant qu'on avoit de son assistance, lui fit remettre au premier loisir les exclamations ordinaires dans ces rencontres. Il passa du côté où étoit Psyché; et l'abordant de fort bonne grace et avec respect, comme un homme qui savoit faire autre chose que de tromper des poissons : Belle princesse, dit-il, (car à vos habits c'est le moins que vous puissiez être), réservez vos adorations pour les dieux. Je suis un mortel qui ne possède que ces filets, et quelques petites commodités, dont j'ai meublé deux ou trois rochers sur le penchant de ce mont. Cette retraite est à vous aussi bien qu'à moi; je ne l'ai point achetée, c'est la nature qui l'a bâtie. Et ne craignez pas que vos ennemis vous y cherchent : s'il y a sur terre un lieu d'assurance contre les poursuites des hommes, c'est celui-là : je l'éprouve depuis long-temps. Psyché accepta l'asyle. Le vieillard la fit descendre dans la ravine, marchant devant elle, et lui enseignant à poser le pied, tantôt sur cet endroit-là, tantôt sur cet autre; non sans péril : mais la crainte donne du courage. Si Psyché n'eût point fui Vénus, elle n'auroit jamais osé faire ce qu'elle fit. La difficulté fut de traverser le torrent qui couloit au fond. Il étoit large, creux et rapide. Où es-tu, Zéphire? s'écria Psyché; mais plus de Zéphire. L'Amour lui avoit donné congé, sur

l'assurance



l'assurance que notre héroïne n'oseroit attenter contre elle, puisqu'il le lui avoit défendu, ni faire chose qui lui déplût. En effet elle n'avoit garde. Un pont portatif que le vieillard tiroit après soi sitôt qu'il étoit passé, suppléa à ce défaut. C'étoit un tronc à demi pourri, avec deux bâtons de saule pour garde-fous. Ce tronc se posoit sur deux gros cailloux, qui servoient de bordages à l'eau en cet endroit-là. Psyché passa donc, et n'eut pas plus de peine à remonter, qu'elle en avoit eu à descendre. De nouveaux obstacles se présentèrent. Il falloit encore grimper, et grimper par dedans un bois si touffu, que l'ombre éternelle n'est pas plus noire. Psyché suivoit le vieillard, et le tenoit par l'habit. Après bien des peines, ils arrivèrent à une petite esplanade assez découverte, employée à divers offices : c'étoit les jardins, la cour principale, les avant-cours et les avenues de cette demeure. Elle fournissoit des fleurs à son maître, et un peu de fruits, et d'autres richesses du jardinage. De-là ils montèrent à l'habitation du vieillard, par des degrés et par des perrons, qui n'avoient point eu d'autre architecte que la nature : aussi tenoient-ils un peu du toscan, pour en dire la vérité. Ce palais n'avoit pour toît que cinq à six arbres d'une prodigieuse hauteur, dont les racines cherchoient passage entre les voûtes de ces rochers. Là, deux jeunes bergères assises voyoient paître, à dix pas d'elles, cinq à six chèvres, et filoient de si bonne grace, que Psyché ne se put tenir de les admirer. Elles avoient assez de beauté pour ne se pas voir méprisées par la concurrente de Vénus. La plus jeune approchoit de quatorze

ans, l'autre en avoit seize. Elles saluèrent notre héroïne d'un air naïf, et pourtant fort spirituel, quoiqu'un peu de honte l'accompagnât. Mais ce qui fit principalement que Psyché crut trouver de l'esprit en elles, ce fut l'admiration qu'elles témoignèrent en la regardant. Psyché les baisa, et leur fit un petit compliment champêtre, dans lequel elle les louoit de beauté et de gentillesse : à quoi elles répondirent par l'incarnat qui leur monta aussitôt aux joues. Vous voyez mes petites filles, dit le vieillard à Psyché ; leur mère est morte depuis six mois. Je les élève avec un aussi grand soin, que si ce n'étoient pas des bergères. Le regret que j'ai, c'est que n'ayant jamais bougé de cette montagne, elles sont incapables de vous servir. Souffrez toutefois qu'elles vous conduisent dans leur demeure : vous devez avoir besoin de repos. Psyché ne se fit pas presser davantage : elle s'alla mettre au lit. Les deux pucelles la déshabillèrent avec cent signes d'admiration à leur mode, quand elle avoit la tête tournée, se faisant l'une à l'autre remarquer de l'œil fort innocemment les beautés qu'elles découvroient, beautés capables de leur donner de l'amour, et d'en donner, s'il faut ainsi dire, à toutes les choses du monde. Psyché avoit pris leur lit : couchée proprement, sous du linge jonché de roses, l'odeur de ces fleurs, ou la lassitude, ou d'autres secrets dont Morphée se sert, l'assoupirent incontinent. J'ai toujours cru, et le crois encore, que le sommeil est une chose invincible ; il n'y a procès, ni affliction, ni amour qui tienne. Pendant que Psyché dormoit, les bergères coururent aux fruits. On lui en fit prendre à son

réveil, et un peu de lait : il n'entroit guère d'autre nourriture en ce lieu : on y vivoit à peu près comme chez les premiers humains; plus proprement à la vérité, mais des viandes que la seule nature assaisonnoit. Le vieillard couchoit en une enfonçure de rocher, sans autre tapis de pied qu'un peu de mousse étendue, et sur cette mousse l'équipage du dieu Morphée. Un autre rocher, plus spacieux et plus richement meublé, étoit l'appartement des deux jeunes filles. Mille petits ouvrages de jonc et d'écorce tendre, y tenoient lieu de tapisserie, des plumes d'oiseaux, des festons, des corbeilles remplies de fleurs. La porte du roc servoit aussi de fenêtre, comme celles de nos balcons; et par le moyen de l'esplanade, elle découvroit un pays fort grand, diversifié, agréable : le vieillard avoit abattu les arbres qui pouvoient nuire à la vue. Une chose m'embarrasse, c'est de vous dépeindre cette porte servant aussi de fenêtre, et semblable à celle de nos balcons, ensorte que le champêtre soit conservé. Je n'ai jamais pu savoir comment cela s'étoit fait. Il suffit de dire qu'il n'y avoit rien de sauvage en cette habitation, et que tout l'étoit à l'entour. Psyché ayant regardé ces choses, témoigna à notre vieillard qu'elle souhaitoit l'entretenir, et le pria de s'asseoir près d'elle. Il s'en excusa sur sa qualité de simple mortel, puis il obéit. Les deux filles se retirèrent. C'est en vain, dit notre heroïne, que vous me cachez votre véritable condition. Vous n'avez pas employé toute votre vie à pêcher, et parlez trop bien pour n'avoir jamais conversé qu'avec des poissons. Il est impossible que vous n'ayiez vu le beau monde et hanté

les grands, si vous n'êtes vous-même d'une naissance au-dessus de ce qui paroît à mes yeux. Votre procédé, vos discours, l'éducation de vos filles, même la propreté de cette demeure, me le font juger. Je vous prie, donnez-moi conseil. Il n'y a qu'un jour que j'étois la plus heureuse femme du monde. Mon mari étoit amoureux de moi; il me trouvoit belle : et ce mari, c'est l'Amour. Il ne veut plus que je sois sa femme; je n'ai pu seulement obtenir de lui, d'être son esclave. Vous me voyez vagabonde : tout me fait peur; je tremble à la moindre haleine du vent : hier je commandois au Zéphire. J'eus, à mon coucher, une centaine de nymphes des plus jolies et des plus qualifiées, qui se tinrent heureuses d'une parole que je leur dis, et qui baisèrent, en me quittant, le bas de ma robe. Les adorations, les délices, la comédie, rien ne me manquoit. Si j'eusse voulu qu'un plaisir fût venu des extrémités de la terre pour me trouver, j'eusse été incontinent satisfaite. Ma félicité étoit telle, que le changement des habits et celui des ameublemens ne me touchoit plus. J'ai perdu tous ces avantages, et les ai perdus par ma faute, et sans espérance de les recouvrer jamais : l'Amour me hait trop. Je ne vous demande pas si je cesserai de l'aimer, il m'est impossible : je vous demande aussi peu si je cesserai de vivre, ce remède m'est interdit. Garde-toi, m'a dit mon mari, d'attenter contre ta vie. Voilà les termes où je suis réduite : il m'est défendu de me soustraire à la peine. C'est bien le comble du désespoir, que de n'oser se désespérer. Quand je le ferai néanmoins, quelle punition y a-t-il par-delà la mort? Me

conseillez-vous de traîner ma vie dans des alarmes continuelles, craignant Vénus, m'imaginant voir, à tous les momens, les ministres de sa fureur? Si je tombe entre ses mains (et je ne puis m'empêcher d'y tomber), elle me fera mille maux. Ne vaut-il pas mieux que j'aille en un monde où elle n'a aucun pouvoir? Mon dessein n'est pas de m'enfoncer un fer dans le sein : les dieux me gardent de désobéir à l'Amour jusqu'à ce point-là ! mais si je refuse la nourriture, si je permets à un aspic de décharger sur moi sa colère, si par hasard je rencontre de l'aconit, et que j'en mette un peu sur ma langue, est-ce un si grand crime ? Tout au moins me doit-il être permis de me laisser mourir de tristesse. Au nom de l'Amour, le vieillard s'étoit levé. Quand la belle eut achevé de parler, il se prosterna; et la traitant de déesse, il s'alloit jeter en des excuses qui n'eussent fini de long-temps, si Psyché ne les eût d'abord prévenues, et ne lui eût commandé, par tous les titres qu'il voudroit lui donner, soit de belle, soit de princesse, soit de déesse, de se remettre en sa place, et de dire son sentiment avec liberté; mais que pour le mieux il laissât ces qualités, qui ne faisoient rien pour la consoler, et dont il étoit libéral jusqu'à l'excès. Le vieillard savoit trop bien vivre pour contester de cérémonies avec l'épouse de Cupidon. S'étant donc assis : Madame, dit-il, ou votre mari vous a communiqué l'immortalité; et cela étant, que vous servira de vouloir mourir? ou vous êtes encore sujette à la loi commune. Or, cette loi veut deux choses; l'une, véritablement que nous mourions; l'autre, que nous

tâchions de conserver notre vie le plus long-temps qu'il nous est possible. Nous naissons également l'un pour l'autre; et l'on peut dire que l'homme a en même temps deux mouvemens opposés : il court incessamment vers la mort, il la fuit aussi incessamment. De violer cet instinct, c'est ce qui n'est pas permis. Les animaux ne le font pas. Y a-t-il rien de plus malheureux qu'un oiseau, qui, ayant eu pour demeure une forêt agréable et toute la campagne des airs, se voit renfermé dans une cage d'un pied d'espace? Cependant il ne se donne pas la mort : il chante au contraire, et tâche à se divertir. Les hommes ne sont pas si sages : ils se désespèrent. Regardez combien de crimes un seul crime leur fait commettre. Premièrement, vous détruisez l'ouvrage du ciel; et plus cet ouvrage est beau, plus le crime doit être grand : jugez donc quelle seroit votre faute. En second lieu, vous vous défiez de la providence, ce qui est un autre crime. Pouvez-vous répondre de ce qui vous arrivera? Peut-être le ciel vous réserve-t-il un bonheur plus grand que celui que vous regrettez : peut-être vous réjouirez-vous bientôt du retour de votre mari, ou pour mieux dire, de votre amant; car à son dépit je le juge tel. J'ai tant vu de ces amans échappés, revenir incontinent, et faire satisfaction aux personnes qui leur avoient donné sujet de se plaindre; j'ai tant vu de malheureux, d'un autre côté, changer de condition et de sentiment, que ce seroit imprudence à vous de ne pas donner à la fortune le loisir de tourner sa roue. Outre ces raisons générales, votre mari vous a défendu d'attenter contre votre vie. Ne me

proposez point pour expédient de vous laisser mourir de tristesse ; c'est un détour que votre propre conscience doit condamner. J'approuverois bien plutôt que vous vous perçassiez le sein d'un poignard. Celui-ci est un crime d'un moment, qui a le premier transport pour excuse ; l'autre est une continuation de crimes, que rien ne peut excuser. Qu'il n'y ait point de punition par-delà la mort, je ne pense pas qu'on vous ait enseigné cette doctrine. Croyez, madame, qu'il y en a, et particulièrement ordonnées contre ceux qui jettent leur ame au vent, et qui ne la laissent pas envoler. Mon père, reprit Psyché, cette dernière considération fait que je me rends : car d'espérer le retour de mon mari, il n'y a pas d'apparence ; je serai réduite à ne faire de ma vie autre chose que le chercher. Je ne le crois pas, dit le vieillard. J'ose vous répondre, au contraire, qu'il vous cherchera : quelle joie alors aurez-vous ! Attendez du moins quelques jours en cette demeure. Vous pourrez vous y appliquer à la connoissance de vous-même, et à l'étude de la sagesse : vous y mènerez la vie que j'y mène depuis long-temps, et que j'y mène avec tant de tranquillité, que si Jupiter vouloit changer de condition avec moi, je le renverrois sans délibérer. Mais comment vous êtes-vous avisé de cette retraite ? repartit Psyché : ne vous serai-je point importune, si je vous prie de m'apprendre votre aventure ? Je vous la dirai en peu de mots, reprit le vieillard. J'étois à la cour d'un roi qui se plaisoit à m'entendre, et qui m'avoit donné la charge de premier philosophe de sa maison. Outre la faveur, je ne manquois

pas de biens. Ma famille ne consistoit qu'en une personne, qui m'étoit fort chère; j'avois perdu mon épouse depuis long-temps. Il me restoit une fille d'une beauté exquise, quoique infiniment au-dessous des charmes que vous possédez. Je l'élevai dans des sentimens de vertu convenables à l'état de notre fortune, et à la profession que je faisois. Point de coquetterie ni d'ambition : point d'humeur austère non plus. Je voulois en faire une compagne commode pour un mari, plutôt qu'une maîtresse agréable pour des amans. Ses qualités la firent rechercher par tout ce qu'il y avoit d'illustre à la cour. Celui qui commandoit les armées du roi l'emporta. Le lendemain qu'il l'eut épousée, il en fut jaloux; il lui donna des espions et des gardes : pauvre esprit, qui ne voyoit pas que si la vertu ne garde une femme, en vain l'on pose des sentinelles à l'entour. Ma fille auroit été long-temps malheureuse sans les hasards de la guerre. Son mari fut tué dans un combat. Il la laissa mère d'une des filles que vous voyez, et grosse de l'autre. L'affliction fut plus forte que le souvenir des mauvais traitemens du défunt, et le temps fut plus fort que l'affliction. Ma fille reprit à la fin sa gaieté, sa douce conversation, et ses charmes; résolue pourtant de demeurer veuve, voire de mourir, plutôt que de tenter un second hasard. Les amans reprirent aussi leur train ordinaire : mon logis ne désemplissoit point d'importuns; le plus incommode de tous fut le fils du roi. Ma fille, à qui ces choses ne plaisoient pas, me pria de demander, pour récompense de mes services, qu'il me fût permis de me retirer. Cela me fut accordé.

accordé. Nous nous en allâmes à une maison des champs, que j'avois. A peine étions-nous partis, que les amans nous suivirent : ils y arrivèrent aussitôt que nous. Le peu d'espérance de s'en sauver, nous obligea d'abandonner des provinces où il n'y avoit point d'asyle contre l'amour, et d'en chercher un chez des peuples du voisinage. Cela fit des guerres, et ne nous délivra point des amans : ceux de la contrée étoient plus persécutans que les autres. Enfin, nous nous retirâmes au désert, avec peu de suite, sans équipage, n'emportant que quelques livres, afin que notre fuite fût secrette. La retraite que nous choisîmes étoit fort cachée ; mais ce n'étoit rien en comparaison de celle-ci. Nous y passâmes deux jours avec beaucoup de repos : le troisième jour on sut où nous nous étions réfugiés. Un amant vint nous demander le chemin ; un autre amant se mit à couvert de la pluie dans notre cabane. Nous voilà désespérés, et n'attendant de tranquillité qu'aux Champs Élysées. Je proposai à ma fille de se marier. Elle me pria d'attendre que l'on l'y eût condamnée sous peine du dernier supplice : encore préféroit-elle la mort à l'hymen. Elle avouoit bien que l'importunité des amans étoit quelque chose de très-fâcheux ; mais la tyrannie des méchans maris alloit au-delà de tous les maux qu'on étoit capable de se figurer : que je ne me misse en peine que de moi seul ; elle sauroit résister aux cajoleries qu'on lui feroit : et si l'on venoit à la nécessité du mariage, elle sauroit encore mieux mourir. Je ne la pressai pas davantage. Une nuit que je m'étois endormi sur cette pensée, la Philosophie m'apparut en songe.

Je veux, dit-elle, te tirer de peine; suis-moi. Je lui obéis. Nous traversâmes les lieux par où je vous ai conduite. Elle m'amena jusque sur le seuil de cette habitation. Voilà, dit-elle, le seul endroit où tu trouveras du repos. L'image du lieu, celle du chemin, demeurèrent dans ma mémoire. Je me réveillai fort content. Le lendemain je contai ce songe à ma fille; et comme nous nous promenions, je remarquai que le chemin où la Philosophie m'avoit fait entrer, aboutissoit à notre cabane. Qu'est-il besoin d'un plus long récit? nous fîmes résolution d'éprouver le reste du songe. Nous congédiâmes nos domestiques, et nous nous sauvâmes avec ces deux filles, dont la plus âgée n'avoit pas six ans; il nous fallut porter l'autre. Après les mêmes peines que vous avez eues, nous arrivâmes sous ces rochers. Ma famille s'y étant établie, je retournai prendre le peu de meubles que vous voyez; les apportant à diverses fois, et mes livres aussi. Pour ce qui nous étoit resté de bagues et d'argent, il étoit déja en lieu d'assurance: nous n'en avons pas encore besoin. Le voisinage du fleuve nous fait subsister, sinon avec luxe et délicatesse, avec beaucoup de santé tout au moins. J'y prends du poisson, que je vas vendre en une ville que ce mont vous cache, et où je ne suis connu de personne. Mon poisson n'est pas sitôt sur la place qu'il est vendu. Tous les habitans sont gens riches, de bonne chère, fort paresseux. Ils ont peine à sortir de leurs murailles, comment viendroient-ils ici m'interrompre? si ce n'est que votre mari s'en mêle à la fin, et qu'il nous envoie des amans, soit de ce lieu-là, soit d'un autre: les amans se

ſont passage par-tout; ce n'est pas pour rien que leur protecteur a des aîles. Ces filles, comme vous voyez, sont en âge de l'appréhender. Je ne suis pourtant pas certain qu'elles prennent la chose du même biais que l'a toujours prise leur mère. Voilà, madame, comme je suis arrivé ici. Le vieillard finit par l'exagération de son bonheur, et par les louanges de la solitude. Mais mon père, reprit Psyché, est-ce un si grand bien que cette solitude dont vous parlez? est-il possible que vous ne vous y soyiez point ennuyé, vous ni votre fille? à quoi vous êtes-vous occupés pendant dix années? A nous préparer pour une autre vie, lui répondit le vieillard : nous avons fait des réflexions sur les fautes et sur les erreurs à quoi sont sujets les hommes : nous avons employé le temps à l'étude. Vous ne me persuaderez point, repartit Psyché, qu'une grandeur légitime et des plaisirs innocens ne soient préférables au train de vie que vous menez. La véritable grandeur à l'égard des philosophes, lui répliqua le vieillard, est de régner sur soi-même; et le véritable plaisir, de jouir de soi. Cela se trouve en la solitude, et ne se trouve guère autre part. Je ne vous dis pas que toutes personnes s'en accommodent; c'est un bien pour moi, ce seroit un mal pour vous. Une personne, que le ciel a composée avec tant de soin et avec tant d'art, doit faire honneur à son ouvrier, et régner ailleurs que dans le désert. Hélas, mon père, dit notre héroïne en soupirant, vous me parlez de régner, et je suis esclave de mon ennemie. Sur qui voulez-vous que je règne? Ce ne peut être ni sur mon cœur, ni sur celui de l'Amour :

de régner sur d'autres, c'est une gloire que je refuse. Là-dessus elle lui conta son histoire succinctement. Après avoir achevé : Vous voyez, dit-elle, comme j'ai sujet de craindre Vénus. J'ai toutefois résolu de me mettre en quête de mon mari devant que le jour se passe; sa brûlure m'inquiète trop : ne savez-vous point un secret pour le guérir sans douleur et en un moment? Le vieillard sourit : J'ai, dit-il, cherché toute ma vie, dans les simples, dans les compositions, dans les minéraux, et n'ai pu encore trouver de remède pour aucun mal : mais croyez-vous que les dieux en manquent? Il faut bien qu'ils en aient de bons, et de bons médecins aussi, puisque la mort ne peut rien sur eux. Ne vous mettez donc en peine que de regagner votre époux; pour cela il vous faut attendre; laissez-le dormir sur sa colère : si vous vous présentez à lui devant que le temps l'ait adouci, vous vous mettez au hasard d'être rebutée; ce qui vous seroit d'une très-périlleuse conséquence pour l'avenir. Quand les maris se sont fâchés une fois, et qu'ils ont une fois fait les difficiles, la mutinerie ne leur coûte plus rien après. Psyché se rendit à cet avis, et passa huit jours en ce lieu-là, sans y trouver le repos que son hôte lui promettoit. Ce n'est pas que l'entretien du vieillard, et celui même des jeunes filles, ne charmassent quelquefois son mal ; mais incontinent elle retournoit aux soupirs; et le vieillard lui disoit que l'affliction diminueroit sa beauté, qui étoit le seul bien qui lui restoit, et qui feroit infailliblement revenir les autres. On n'avoit point encore allégué de raison à notre héroïne qui lui plût

tant. Ce n'étoit pas seulement au vieillard qu'elle parloit de sa passion : elle demandoit quelquefois conseil aux choses inanimées ; elle importunoit les arbres et les rochers. Le vieillard avoit fait une longue route dans le fond du bois. Un peu de jour y venoit d'en haut. Des deux côtés de la route étoient des réduits où une belle pouvoit s'endormir sans beaucoup de témérité. Les Sylvains ne fréquentoient pas cette forêt ; ils la trouvoient trop sauvage. La commodité du lieu obligea Psyché d'y faire des vers, et d'en rendre les hêtres participans. Elle rappela les idées de la poésie que les nymphes lui avoient données. Voici à peu près le sens de ses vers :

Que nos plaisirs passés augmentent nos supplices !
Qu'il est dur d'éprouver, après tant de délices,
Les cruautés du sort !
Falloit-il être heureuse avant qu'être coupable ?
Et si de me haïr, Amour, tu fus capable,
Pourquoi m'aimer d'abord ?

Que ne punissois-tu mon crime par avance !
Il est bien temps d'ôter à mes yeux ta présence,
Quand tu luis dans mon cœur.
Encor si j'ignorois la moitié de tes charmes ?
Mais je les ai tous vus ; j'ai vu toutes les armes
Qui te rendent vainqueur.

J'ai vu la beauté même et les graces dormantes.
Un doux ressouvenir de cent choses charmantes
Me suit dans les déserts.
L'image de ces biens rend mes maux cent fois pires.

Ma mémoire me dit : Quoi ! Psyché, tu respires
Après ce que tu perds ?

Cependant il faut vivre ; Amour m'a fait défense
D'attenter sur des jours qu'il tient en sa puissance,
Tout malheureux qu'ils sont.
Le cruel veut, hélas ! que mes mains soient captives :
Je n'ose me soustraire aux peines excessives
Que mes remords me font.

C'est ainsi qu'en un bois, Psyché contoit aux arbres
Sa douleur, dont l'excès faisoit fendre les marbres
Habitans de ces lieux.
Rochers, qui l'écoutiez avec quelque tendresse,
Souvenez-vous des pleurs, qu'au fort de sa tristesse,
Ont versés ses beaux yeux.

Elle n'avoit guère d'autre plaisir. Une fois pourtant la curiosité de son sexe et la sienne propre lui fit écouter une conversation secrète des deux bergères. Le vieillard avoit permis à l'aînée de lire certaines fables amoureuses que l'on composoit alors, à peu près comme nos romans, et l'avoit défendu à la cadette, lui trouvant l'esprit trop ouvert et trop éveillé. C'est une conduite que nos mères de maintenant suivent aussi. Elles défendent à leurs filles cette lecture, pour les empêcher de savoir ce que c'est qu'amour : en quoi je tiens qu'elles ont tort; et cela est même inutile, la nature servant d'Astrée. Ce qu'elles gagnent par-là n'est qu'un peu de temps, encore n'en gagnent-elles point; une fille qui n'a rien lu croit qu'on n'a garde de la tromper, et est plus tôt prise.

Il est de l'amour comme du jeu : c'est prudemment fait que d'en apprendre toutes les ruses, non pas pour les pratiquer, mais afin de s'en garantir. Si jamais vous avez des filles, laissez-les lire. Celles-ci s'entretenoient à l'écart. Psyché étoit assise à quatre pas d'elles, sans qu'on la vît. La cadette dit à l'aînée : Je vous prie, ma sœur, consolez-moi; je ne me trouve plus belle comme je faisois : vous semble-t-il pas que la présence de Psyché nous ait changées l'une et l'autre? j'avois du plaisir à me regarder devant qu'elle vînt, je n'y en ai plus. Et ne vous regardez pas, dit l'aînée. Il se faut bien regarder, reprit la cadette : comment feroit-on autrement pour s'ajuster comme il faut? Pensez-vous qu'une fille soit comme une fleur qui sait arranger ses feuilles sans se servir de miroir? Si j'étois rencontrée de quelqu'un qui ne me trouvât pas à son gré ! Rencontrée dans ce désert, dit l'aînée? vous me faites rire. Je sais bien, reprit la cadette, qu'il est difficile d'y aborder, mais cela n'est pas absolument impossible. Psyché n'a point d'aîles, ni nous non plus; nous nous y rencontrons cependant. Mais à propos de Psyché, que signifient les paroles qu'elle a gravées sur nos hêtres? pourquoi mon père l'a-t-il priée de ne me les point expliquer? d'où vient qu'elle soupire incessamment? qui est cet Amour qu'elle dit qu'elle aime? Il faut que ce soit son frère, repartit l'aînée. Je gagerois bien que non, dit la jeune fille. Vous qui parlez, feriez-vous tant de façons pour un frère? C'est donc son mari, répliqua la sœur. Je vous entends bien, reprit la cadette : mais les maris viennent-ils au monde tout faits? ne sont-ils point quelque

autre chose auparavant? Qu'étoit l'Amour à sa femme devant que de l'épouser? c'est ce que je vous demande. Et ce que je ne vous dirai pas, répondit la sœur; car on me l'a défendu. Vous seriez bien étonnée, dit la jeune fille, si je le savois déja. C'est un mot qui m'est venu dans l'esprit, sans que personne me l'ait appris. Devant que l'Amour fût le mari de Psyché, c'étoit son amant. Qu'est-ce à dire amant? s'écria l'aînée; y a-t-il des amans au monde? S'il y en a ! reprit la cadette : votre cœur ne vous l'a-t-il pas encore dit? il y a tantôt six mois que le mien ne me parle d'autre chose. Petite fille, reprit sa sœur, si l'on vous entend, vous serez criée. Quel mal y a-t-il à ce que je dis? lui repartit la jeune bergère. Hé, ma chère sœur, continua-t-elle, en lui jetant les deux bras au cou, apprenez-moi, je vous prie, ce qu'il y a dans vos livres. On ne le veut pas, dit l'aînée. C'est à cause de cela, reprit la cadette, que j'ai une extrême envie de le savoir. Je me lasse d'être une enfant et une ignorante. J'ai résolu de prier mon père qu'il me mène un de ces jours à la ville; et la première fois que Psyché se parlera à elle-même, ce qui lui arrive souvent étant seule, je me cacherai pour l'entendre. Cela n'est pas nécessaire, dit tout haut Psyché, de l'endroit où elle étoit. Elle se leva aussitôt, et courut à nos deux bergères, qui se jetèrent à ses genoux si confuses, qu'à peine purent-elles ouvrir la bouche pour lui demander pardon. Psyché les baisa, les prit par la main, et les fit asseoir à côté d'elle, puis leur parla de cette manière : Vous n'avez rien dit qui m'offense, les belles filles. Et vous,

continua-

continua-t-elle en s'adressant à la jeune sœur, et en la baisant encore une fois, je vous satisferai tout à l'heure sur vos soupçons. Votre père m'avoit priée de ne le pas faire; mais puisque ses précautions sont inutiles, et que la nature vous en a déja tant appris, je vous dirai qu'en effet il y a au monde un certain peuple agréable, insinuant, dont les manières sont tout-à-fait douces, qui ne songe qu'à nous plaire, et nous plaît aussi. Il n'a rien d'extraordinaire en son visage ni en sa mine; cependant nous le trouvons beau par-dessus tous les autres peuples de l'univers. Quand on en vient là, les sœurs et les frères ne sont plus rien. Ce peuple est répandu par toute la terre sous le nom d'amans. De vous dire précisément comme il est fait, c'est une chose impossible : en certains pays il est blanc, en d'autres pays il est noir. L'Amour ne dédaignoit pas d'en faire partie. Ce dieu étoit mon amant devant que de m'épouser; et, ce qui vous étonneroit, si vous saviez comme se gouverne le monde, c'est qu'il l'étoit même étant mon mari; mais il ne l'est plus. Ensuite de cette déclaration, Psyché leur conta son aventure bien plus au long qu'elle ne l'avoit contée au vieillard. Son récit étant achevé : Je vous ai, dit-elle, conté ces choses, afin que vous fassiez dessus des réflexions, et qu'elles vous servent pour la conduite de votre vie : non que mes malheurs, provenans d'une cause extraordinaire, doivent être tirés à conséquence par des bergères, ni qu'ils doivent vous dégoûter d'une passion dont les peines même sont des plaisirs. Comment résisteriez-vous à la puissance de mon mari? Tout ce qui respire lui

sacrifie. Il y a des cœurs qui s'en voudraient dispenser : ces cœurs y viennent à leur tour. J'ai vu le temps que le mien étoit du nombre. Je dormois tranquillement, on ne m'entendoit point soupirer, je ne pleurois point; je n'étois pas plus heureuse que je le suis. Cette félicité languissante n'est pas une chose si souhaitable que votre père se l'imagine : les philosophes la cherchent avec un grand soin, les morts la trouvent sans nulle peine. Et ne vous arrêtez pas à ce que les poètes disent de ceux qui aiment; ils leur font passer leur plus bel âge dans les ennuis : les ennuis d'amour ont cela de bon, qu'ils n'ennuient jamais. Ce que vous avez à faire est de bien choisir, et de choisir une fois pour toutes : une fille qui n'aime qu'en un endroit, ne sauroit être blâmée; pourvu que l'honnêteté, la discrétion, la prudence soient conductrices de cette affaire, et pourvu qu'on garde des bornes, c'est-à-dire, qu'on fasse semblant d'en garder. Quand vos amours iront mal, pleurez, soupirez, désespérez-vous; je n'ai que faire de vous le dire; faites seulement que cela ne paroîsse pas : quand elles iront bien, que cela paroîsse encore moins, si vous ne voulez que l'envie s'en mêle, et qu'elle corrompe de son venin toute votre béatitude; comme vous voyez qu'il est arrivé à mon égard. J'ai cru vous rendre un fort bon office en vous donnant ces avis, et ne comprends pas la pensée de votre père. Il sait bien que vous ne demeurerez pas toujours dans cette ignorance; qu'attend-il donc? Que votre propre expérience vous rende sage? il me semble qu'il vaudroit mieux que ce fût l'expérience d'autrui, et qu'il vous permît la lecture

à l'une aussi bien qu'à l'autre : je vous promets de lui en parler. Psyché plaidoit la cause de son époux; et peut-être sans cela n'auroit-elle pas inspiré ces sentimens aux deux jeunes filles. Les sœurs l'écoutoient comme une personne venue du ciel. Il se tint ensuite entre les trois belles un conseil secret touchant les affaires de notre héroïne. Elle demanda aux bergères ce qu'il leur sembloit de son aventure, et quelle conduite elle avoit à tenir de là en avant. Les sœurs la prièrent de trouver bon qu'elles demeurassent dans le respect, et s'abstinssent de dire leur sentiment : il ne leur appartenoit pas, dirent-elles, de délibérer sur la fortune d'une déesse. Quel conseil pouvoit-on attendre de deux jeunes filles qui n'avoient encore vu que leur troupeau? Notre héroïne les pressa tant, que l'aînée lui dit qu'elle approuvoit ses soumissions et son repentir; qu'elle lui conseilloit de continuer, car cela ne pouvoit lui nuire, et pouvoit extrêmement lui profiter; qu'assurément son mari n'avoit point discontinué de l'aimer; ses reproches, et le soin qu'il avoit eu d'empêcher qu'elle ne mourût, sa colère même en étoient des témoignages infaillibles : il vouloit, sans plus, lui faire acheter ses bonnes graces, pour les lui rendre plus précieuses; c'étoit un second ragoût dont il s'avisoit, et qui, tout considéré, n'étoit pas, à beaucoup près, si étrange que le premier. La cadette fut d'un avis tout contraire, et s'emporta fort contre l'Amour. Ce dieu étoit-il raisonnable? avoit-il des yeux de laisser languir à ses pieds la fille d'un roi, reine elle-même de la beauté? tout cela, parce qu'on avoit eu la curiosité de

le voir. La belle raison de quitter sa femme, et de faire un si grand bruit ! S'il eût été laid, il eût eu sujet de se fâcher; mais étant si beau, on lui avoit fait plaisir. Bien loin que cette curiosité fût blâmable, elle méritoit d'être louée, comme ne pouvant provenir que d'excès d'amour. Si vous m'en croyez, madame, vous attendrez que votre mari revienne au logis. Je ne connois ni le naturel des dieux, ni celui des hommes; mais je juge d'autrui par moi-même, et crois que chacun est fait à peu près de la même sorte. Quand nous avons quelque différend ma sœur et moi, si je fais la froide et l'indifférente, elle me recherche ; si elle se tient sur son quant à moi, je vas au-devant. Psyché admira l'esprit de nos deux bergères, et conjectura que la cadette avoit attrapé les livres dont la bibliothèque de sa sœur étoit composée, et les avoit lus en cachette. Ajoutez aux livres l'excellence du naturel, lequel, ayant été fort heureux dans la mère de ces deux filles, revivoit en l'une et en l'autre avec avantage, et n'avoit point été abâtardi par la solitude. Psyché préféra l'avis de l'aînée à celui de la cadette, elle résolut de se mettre en quête de son mari dès le lendemain. Cette entreprise avoit quelque chose de hardi et de bien étrange. La fille d'un roi aller ainsi seule ! car, pour être femme d'un dieu, ce n'étoit pas une qualité qui dût faire trouver de la messéance en la chose : les déesses vont et viennent comme il leur plaît, et personne n'y trouve à dire. La difficulté étoit plus grande à l'égard de notre héroïne : non-seulement elle appréhendoit de rencontrer les satellites de son ennemie, mais tous les hommes en

général. Et le moyen d'empêcher qu'on ne la reconnût d'abord? Quoique son habit fût de deuil, c'étoit aussi un habit de noces, chargé de diamans en beaucoup d'endroits, et qui avoit consumé deux années du revenu de son père. Tant de beauté en une personne, et de richesses en son vêtement, tenteroient le premier venu. Elle espéroit véritablement que son mari préserveroit sa personne, et empêcheroit que l'on y touchât: les diamans deviendroient ce qu'il plairoit au destin. Quand elle n'auroit rien espéré, je crois qu'il n'en eût été autre chose. Io courut par toute la terre : on dit qu'elle étoit piquée d'une mouche : je soupçonne fort cette mouche de ressembler à l'Amour autrement que par les aîles. Bien prit à Psyché que la mouche qui la piquoit étoit son mari; cela excusoit toutes choses. L'aînée des deux filles lui proposa de se faire faire un autre habit dans cette ville voisine dont j'ai parlé : leur père auroit ce soin-là, si elle le jugeoit à propos. Psyché, qui voyoit que cette fille étoit d'une taille à peu près comme la sienne, aima mieux changer d'habit avec elle, et voulut que la métamorphose s'en fît sur le champ : c'étoit une occasion de s'acquitter envers ses hôtesses. Quelle satisfaction pour elle, si le prix de ces diamans augmentoit celui de ces filles, et y faisoit mettre l'enchère par plus d'amans ! Qui se trouva empêchée? ce fut la bergère. Le respect, la honte, la répugnance de recevoir ce présent, mille choses l'embarrassoient : elle appréhendoit que son père ne la blâmât. Toutes bergères qu'étoient ces filles, elles avoient du cœur, et se souvenoient de leur naissance quand il en

étoit besoin. Il fallut cette fois-là que l'aînée se laissât persuader; à condition, dit-elle, que cet habit lui tiendroit lieu de dépôt. Nos deux travesties se trouvèrent en leurs nouveaux accoutremens, comme si Psyché n'eût fait toute sa vie autre chose qu'être bergère, et la bergère qu'être princesse. Quand elles se présentèrent au vieillard, il eut de la peine à les reconnoître : Psyché se fit un divertissement de cette métamorphose. Elle commençoit à mieux espérer, goûtant les raisons qu'on lui apportoit. Le lendemain, ayant trouvé le vieillard seul, elle lui parla ainsi : Vous ne pouvez pas toujours vivre, et êtes en un âge qui doit vous faire songer à vos filles : que deviendront-elles, si vous mourez? Je leur laisserai le ciel pour tuteur, reprit le vieillard; puis l'aînée a de la prudence, et toutes deux ont assez d'esprit. Si la Parque me surprend, elles n'auront qu'à se retirer dans cette ville voisine; le peuple y est bon, et aura soin d'elles. Je vous confesse que le plus sûr est de prévenir la Parque. Je les conduirai moi-même en ce lieu, dès que vous serez partie. C'est un lieu de félicité pour les femmes; elles y font tout ce qu'elles veulent, et cela leur fait vouloir tout ce qui est bien. Je ne crois pas que mes filles en usent autrement. S'il étoit bien séant à moi de les louer, je vous dirois que leurs inclinations sont bonnes, et que l'exemple et les leçons de leur mère ont trouvé en elles des sujets déja disposés à la vertu. La cadette ne vous a-t-elle point semblé un peu libre? Ce n'est que gaieté et jeunesse, reprit Psyché. Elle n'aime pas moins la gloire que son aînée. L'âge lui donnera de la

retenue : la lecture lui en auroit déja donné, si vous y aviez consenti. Au reste, servez-vous des diamans qui sont sur l'habit que j'ai laissé à vos filles : cela vous aidera peut-être à les marier. Non que leur beauté ne soit une dot plus que suffisante ; mais vous savez aussi bien que moi, que quand la beauté est riche, elle est de moitié plus belle. Le vieillard eut trop de fierté pour un philosophe : il ne se voulut charger de l'habit qu'à condition de n'y point toucher. Dès le même jour, tous quatre partirent de ce désert. Quand ils eurent passé la ravine et le petit sentier bordé de ronces, ils se séparèrent. Le vieillard avec ses enfans prit le chemin de la ville; Psyché, celui que la fortune lui présenta. La peine de se quitter fut égale, et les larmes bien réciproques. Psyché embrassa cent fois les deux jeunes filles, et les assura que si elle rentroit en grace, elle feroit tant auprès de l'Amour, qu'il les combleroit de ses biens, leur départiroit à petite mesure ses maux, justement ce qu'il en faudroit pour leur faire trouver les biens meilleurs. Après le renouvellement des adieux et celui des larmes, chacun suivit son chemin; ce ne fut pas sans tourner la tête. La famille du vieillard arriva heureusement dans le lieu où elle avoit dessein de s'établir. Je vous conterois ses aventures, si je ne m'étois point prescrit des bornes plus resserrées. Peut-être qu'un jour les mémoires que j'ai recueillis, tomberont entre les mains de quelqu'un qui s'exercera sur cette matière, et qui s'en acquittera mieux que moi : maintenant je n'acheverai que l'histoire de notre héroïne. Sitôt qu'elle eut perdu de vue ces

personnes, son dessein se représenta à elle tel qu'il étoit, avec ses inconvéniens, ses dangers, ses peines, dont elle n'avoit aperçu jusques-là qu'une petite partie. Il ne lui restoit de tant de trésors, qu'un simple habit de bergère. Les palais où il falloit coucher étoient quelquefois le tronc d'un arbre, quelquefois un antre, ou une masure. Là, pour compagnie, elle rencontroit des hiboux et force serpens. Son manger croissoit sur le bord de quelque fontaine, ou pendoit aux branches des chênes, ou se trouvoit parmi celles des palmiers. Qui l'auroit vue pendant le midi, lorsque la campagne n'est qu'un désert, contrainte de s'appuyer contre la première pierre qu'elle rencontroit, et n'en pouvant plus de chaleur, de faim et de lassitude, priant le soleil de modérer quelque peu l'excessive ardeur de ses rayons, puis considérant la terre, et ressuscitant avec ses larmes les herbes que la canicule avoit fait mourir; qui l'auroit vue, dis-je, en cet état, et ne se seroit pas fondu en pleurs aussi bien qu'elle, auroit été un véritable rocher. Deux jours se passèrent à aller de côté et d'autre, puis revenir sur ses pas, aussi peu certaine par où elle vouloit commencer sa quête, que de la route qu'il falloit prendre. Le troisième, elle se souvint que l'Amour lui avoit recommandé, sur toutes choses, de le venger. Psyché étoit bonne; jamais elle n'auroit pu se résoudre de faire du mal à ses sœurs autrement que par un motif d'obéissance, quelque méchantes et quelque dignes de punition qu'elles fussent. Que si elle avoit voulu tuer son mari, ce n'étoit pas comme son mari, mais comme dragon. Aussi ne se proposa-t-elle point d'autre

vengeance

vengeance que de faire accroire à chacune de ses sœurs séparément, que l'Amour vouloit l'épouser, ayant répudié leur cadette comme indigne de l'honneur qu'il lui avoit fait : tromperie qui, dans l'apparence, n'aboutissoit qu'à les faire courir l'une et l'autre, et leur faire consumer un peu plus de temps autour d'un miroir. Dans cette résolution, elle se remet en chemin; et comme une personne de son sexe vint à passer (elle avoit soin de se détourner des hommes), elle la pria de lui dire par où on alloit à certains royaumes, situés en un canton qui étoit entre telle et telle contrée, enfin où régnoient les sœurs de Psyché. Le nom de Psyché étoit plus connu que celui de ces royaumes; ainsi cette femme comprit par là ce qu'on lui demandoit, et enseigna à notre bergère une partie de la route qu'il falloit suivre. A la première croisée de chemins qu'elle rencontra, ses frayeurs se renouvelèrent. Les gens qu'avoit envoyés Vénus pour se saisir d'elle, ayant rendu à leur reine un fort mauvais compte de leur recherche, cette déesse ne trouva point d'autre expédient que de faire trompetter sa rivale. Le crieur des dieux est Mercure; c'est un de ses cent métiers. Vénus le prit dans sa belle humeur; et après s'être laissé dérober par ce dieu deux ou trois baisers, et une paire de pendans d'oreilles, elle fit marché avec lui, moyennant lequel il se chargea de crier Psyché par tous les carrefours de l'univers, et d'y faire planter des poteaux où ce placard seroit affiché :

De par la Reine de Cythère,
Soient, dans l'un et l'autre hémisphère,

Tous humains dûment avertis,
Qu'elle a perdu certaine esclave blonde,
Se disant femme de son fils,
Et qui court à présent le monde.
Quiconque enseignera sa retraite à Vénus,
(Comme c'est chose qui la touche)
Aura trois baisers de sa bouche;
Qui la lui livrera, quelque chose de plus.

Notre bergère rencontra donc un de ces poteaux; il y en avoit à toutes les croisées de chemins un peu fréquentés. Après six jours de travail, elle arriva au royaume de son aînée. Cette malheureuse femme savoit déja, par le moyen des placards, ce qui étoit arrivé à sa sœur. Ce jour-là elle étoit sortie afin d'en voir un. La satisfaction qu'elle en eut, fut véritablement assez grande pour mériter qu'elle la goûtât à loisir. Ainsi, elle renvoya à la ville la meilleure partie de son train, et voulut coucher en une maison des champs, où elle alloit quelquefois, située au-dessus d'une prairie fort agréable et fort étendue. Là, sa joie se dilatoit, quand notre bergère passa. La maudite reine avoit voulu qu'on la laissât seule. Deux ou trois de ses officiers, et autant de femmes, se promenoient à cinq cents pas d'elle, et s'entretenoient possible de leur amour, plus attachés à ce qu'ils disoient, qu'à ce que pensoit leur maîtresse. Psyché la reconnut d'assez loin. L'autre étoit tellement occupée à se réjouir du placard, que sa sœur se jeta à ses genoux devant qu'elle l'aperçût. Quelle témérité à une bergère! surprendre sa majesté! la retirer de ses rêveries! se jeter à genoux sans l'en avertir!

il falloit châtier cette audacieuse. Et qui es-tu, insolente, qui ose ainsi m'approcher? Hélas! madame, je suis votre sœur, autrefois l'épouse de Cupidon, maintenant esclave, et ne sachant presque que devenir. La curiosité de voir mon mari l'a mis en telle colère, qu'il m'a chassée. Psyché, m'a-t-il dit, vous ne méritez pas d'être aimée d'un dieu : pourvoyez-vous d'époux et d'amant, comme vous le jugerez à propos; car de votre vie vous n'aurez aucune part à mon cœur. Si je l'avois donné à votre aînée, elle l'auroit conservé, et ne seroit pas tombée dans la faute que vous avez faite; je ne serois pas malade d'une brûlure qui me cause des douleurs extrêmes, et dont je ne guérirai de long-temps. Vous n'avez que de la beauté; j'avoue que cela fait naître l'amour; mais, pour le faire durer, il faut ce qu'a votre aînée, de l'esprit, de la beauté et de la prudence. Je vous ai dit les raisons qui m'empêchoient de me laisser voir : votre sœur s'y seroit rendue; mais pour vous, ce n'a été que légéreté d'esprit, contradiction, opiniâtreté. Je ne m'étonne plus que ma mère ait désapprouvé notre mariage; elle voyoit vos défauts : que je lui propose de trouver bon que j'épouse votre sœur, je suis certain qu'elle l'agréera. Si je faisois cas de vous, je prendrois le soin moi-même de vous punir : je laisse cela à ma mère, elle s'en saura acquitter. Soyez son esclave, puisque vous ne méritez pas d'être mon épouse. Je vous répudie, et vous donne à elle. Votre emploi sera, si elle me croit, de garder certaine sorte d'oisons qu'elle fait nourrir dans sa ménagerie d'Amatonte. Allez la trouver tout incontinent, portez-lui ces lettres,

et passez par le royaume de votre aînée. Vous lui direz que je l'aime, et que si elle veut m'épouser, tous ces trésors sont à elle. Je vous ai traitée comme une étourdie et comme un enfant; je la traiterai d'une autre manière, et lui permettrai de me voir tant qu'il lui plaira. Qu'elle vienne seulement, et s'abandonne à l'haleine du Zéphire, comme déja elle a fait; j'aurai soin qu'elle soit enlevée dans mon palais. Oubliez entièrement notre hymen : je ne veux pas qu'il vous en reste la moindre chose, non pas même cet habit que vous portez maintenant; dépouillez-le tout-à-l'heure, en voilà un autre. Il a fallu obéir : voilà, madame, quel est mon sort. La sœur, se croyant déja entre les bras de l'Amour, chatouillée de ce témoignage de son mérite et de mille autres pensées agréables, ne marchanda point à se résoudre en son ame à quitter mari et enfans. Elle fit pourtant la petite bouche devant Psyché, et regardant sa cadette avec un visage de matrone : Ne vous avois-je pas dit aussi, lui repartit-elle, qu'une honnête femme se devoit contenter du mari que les dieux lui avoient donné, de quelque façon qu'il fût fait, et ne pas pénétrer plus avant qu'il ne plaisoit à ce mari qu'elle pénétrât? Si vous m'eussiez crue, vous ne seriez pas vagabonde comme vous êtes. Voilà ce que c'est qu'une jeunesse inconsidérée, qui veut agir à sa tête, et qui ne croit pas conseil. Encore êtes-vous heureuse d'en être quitte à si bon marché : vous méritiez que votre mari vous fît enfermer dans une tour. Or bien ne raisonnons plus sur une faute arrivée. Ce que vous avez à faire, est de vous montrer le moins qu'il sera possible; et puisqu'Amour

veut que vous ne bougiez d'avec les oisons, ne les point quitter. Il y a même trop de somptuosité à votre habit : cela ne sent pas sa criminelle assez repentante. Coupez ces cheveux, et prenez un sac; je vous en ferai donner un : vous laisserez ici cet accoutrement. Psyché la remercia. Puisque vous voulez, ajouta la faiseuse de remontrances, suivre toujours votre fantaisie, je vous abandonne et vous laisse aller où il vous plaira. Quant aux propositions de l'Amour, nous ferons ce qu'il sera à propos de faire. Là-dessus elle se tourna vers ses gens, et laissa Psyché, qui ne s'en soucioit pas trop, et qui voyoit bien que son aînée avoit mordu à l'hameçon; car à peine tenoit-elle à terre, n'en pouvant plus qu'elle ne fût seule, pour donner un libre cours à sa joie. Psyché de ce même pas s'en alla faire à son autre sœur la même ambassade. Cette sœur-ci n'avoit plus d'époux : il étoit allé en l'autre monde à grandes journées, et par un chemin plus court que celui que tiennent ordinairement les gens du commun; les médecins le lui avoient enseigné. Quoiqu'il n'y eût pas plus d'un mois qu'elle étoit veuve, il y paroissoit déja, c'est-à-dire, que sa personne étoit en meilleur état : peut-être l'entendiez-vous d'autre sorte : si bien que cette puînée étant de deux ans plus jeune, plus nouvelle mariée, et moins de fois mère que l'autre, le rétablissement de ses charmes n'étoit pas une affaire de si longue haleine; elle pouvoit bien plus tôt et plus hardiment se présenter à l'Amour. L'autre avoit des réparations à faire de tous les côtés : le bain y fut employé, les chimistes, les atourneuses. Cela étonna le roi son mari. La

BIBLIOTHEQUE ROYALE

galanterie croissoit à vue d'œil; les galans ne paroissoient point. Il n'y avoit ni ingrédient, ni eau, ni essence qu'on n'éprouvât; mais tout cela n'étoit que plâtrer la chose : les charmes de la pauvre femme étoient trop avant dans les chroniques du temps passé, pour les rappeler si facilement. Tandis qu'elle fait ses préparatifs, sa seconde sœur la prévient, s'en va droit à cette montagne dont nous avons tant parlé, arrive au sommet sans rencontrer de dragons. Cela lui plut fort : elle crut qu'Amour lui épargnoit ces frayeurs par un privilége particulier, tourna vers l'endroit où elle et sa sœur avoient coutume de se présenter; et pour être enlevée plus aisément par le Zéphire, elle se planta sur un roc qui commandoit aux abîmes de ces lieux-là. Amour, dit-elle, me voilà venue : notre étourdie de cadette m'a assurée que tu me voulois épouser. Je n'attendois autre chose, et me doutois bien que tu la répudierois pour l'amour de moi; car c'est une écervelée. Regarde comme je te suis déja obéissante. Je ne ferai pas comme a fait ma sœur Psyché. Elle a voulu à toute force te voir; moi je veux tout ce que l'on veut : montre-toi, ne te montre pas, je me tiendrai très-heureuse. Si tu me caresses, tu verras comme je sais y répondre : si tu ne me caresses pas, mon défunt mari m'y a toute accoutumée. Je te ferai rire de son régime, et je t'en dirai mille choses divertissantes : tu ne t'ennuieras point avec moi. Ma sœur Psyché n'étoit qu'un enfant qui ne savoit rien; moi je suis un esprit fait. O dieux! je sens déja une douce haleine : c'est celle de ton serviteur Zéphire. Que ne l'as-tu envoyé lui-même! il

m'auroit plus tôt enlevée; j'en serois plus tôt entre tes bras, et tu en serois plus tôt entre les miens. Je prétends que tu trouves la chose égale; et puisque tu as de l'amour, tu dois avoir aussi de l'impatience. Adieu, misérables mortelles que les hommes aiment: vous voudriez bien être aimées comme moi d'un dieu qui n'eût point de poil au menton? ce n'est pas pour vous; qu'il vous suffise de m'invoquer, et je pourvoirai à vos nécessités amoureuses. Disant ces paroles, elle s'abandonna dans les airs à son ordinaire; et au lieu d'être enlevée dans le palais de l'Amour, elle tombe premièrement sur une pointe de rocher, et puis sur une autre, de roc en roc: chacun d'eux emporta sa pièce; ils se la renvoyoient les uns aux autres comme un jouet, de manière qu'elle arriva le plus joliment du monde au royaume de Proserpine. Quelques jours après son aînée se vint planter sur le même roc. Celle-ci fit sa harangue au Zéphire. Amant de Flore, s'écria-t-elle, quitte tes amours, et me viens porter dans le palais de ton maître. Ne me blesse point en chemin; je suis délicate. Que si tu ne veux envoyer que ton haleine, cela suffira; aussi bien n'aimé-je pas qu'on me touche, principalement les hommes: pour l'Amour, tant qu'il lui plaira. Prends garde sur-tout à ne point gâter ma coëffure. Ayant dit ces mots, elle tira un miroir de sa poche, et fut quelque temps à se regarder, raccommodant un cheveu en un endroit, puis un en un autre, quelquefois rien; non sans se mouiller les lèvres, et tant de façons, que si l'Amour avoit été là, il en auroit ri. Elle remit son miroir, accusant le plus agréablement qu'elle put le Zéphire d'être

un paresseux qui ne se soucioit que de ses amours, et négligeoit celles de son maître. Se moquoit-il de la laisser au soleil? Justement comme elle achevoit ces reproches, un petit Eurus, qui s'étoit fortuitement égaré, vint passer à quatre pas d'elle; jugez la joie. Notre prétendue fiancée se donne le branle à soi-même : mais au lieu d'aller trouver l'Amour comme elle pensoit, ella va trouver sa sœur droit par le chemin que l'autre lui avoit tracé, sans se détourner d'un pas. Ce sont les échos de ces rochers qui nous ont appris la mort des deux sœurs; ils la contèrent quelque temps après au Zéphire. Lui incontinent en alla porter la nouvelle au fils de Vénus, qui le régala d'un fort beau présent. Psyché cependant continuoit de chercher l'Amour, toujours en son habit de bergère : il avoit une telle grace sur elle, que si son ennemie l'eût vue avec cet habit, elle lui en auroit donné un de déesse en la place. Les afflictions, le travail, la crainte, le peu de repos et de nourriture avoient toutefois diminué ses appas; si bien que sans une force de beauté extraordinaire, ce n'auroit plus été que l'ombre de eet objet qui avoit tant fait parler de lui dans le monde. Bien lui prit d'avoir des charmes à moissonner pour le temps et pour la douleur, et encore de reste pour elle. Le plus cruel de son aventure étoit les craintes qu'on lui donnoit. Tantôt elle entendoit dire que Vénus la faisoit chercher par d'autres gens; quelquefois même, qu'elle étoit tombée entre les mains de son ennemie, qui, à force de tourmens, l'avoit rendue méconnoissable. Un jour elle eut une telle alarme qu'elle se jeta dans une chapelle de Cérès,

comme

comme en un asyle, qui de bonne fortune se présentoit. Cette chapelle étoit près d'un champ dont on venoit de couper les bleds. Là, les laboureurs des environs offroient tous les ans les prémices de leur récolte. Il y avoit un grand monceau de javelles à l'entrée du temple. Notre bergère se prosterna devant l'image de la déesse; puis lui mit au bras un chapeau de fleurs, lesquelles elle venoit de cueillir en courant et sans aucun choix. C'étoit de ces fleurs qui croissent parmi les bleds. Psyché avoit ouï dire aux sacrificateurs de son pays qu'elles plaisoient à Cérès, et qu'une personne qui vouloit obtenir des dieux quelque chose, ne devoit point entrer dans leur maison les mains vides. Après son offrande, elle se remit à genoux, et fit ainsi sa prière : Divinité la plus nécessaire qui soit au monde, nourrice des hommes, protège-moi contre celle que je n'ai jamais offensée : souffre seulement que je me cache pour quelques jours entre les javelles qui sont à la porte de ton temple, et que je vive du bled qui en tombera. Cythérée se plaint de ce que son fils m'a voulu du bien; mais puisqu'il ne m'en veut plus, n'est-ce pas assez de satisfaction pour elle, et assez de peine pour moi? Faut-il que la colère des dieux soit si grande? S'il est vrai que la justice se soit retirée parmi eux, ils doivent considérer l'innocence d'une personne qui leur a obéi en se mariant. Ai-je corrompu l'oracle? ai-je usé d'aucun artifice pour me faire aimer? puis-je mais si un dieu me voit? quand je m'enfermerois dans une tour, ne me verroit-il pas? Tant s'en faut qu'en l'épousant je crusse faire du déplaisir à sa mère, que je croyois épouser un monstre.

Il s'est trouvé que c'étoit l'Amour, et que j'avois plu à ce dieu. C'est donc un crime d'être agréable. Hélas ! je ne le suis plus, et ne l'ai jamais été par ma faute. Il ne se trouvera point que j'aie employé ni afféterie, ni paroles ensorcelantes. Vénus a encore sur le cœur l'indiscrétion des mortels qui ont quitté son culte pour m'honorer. Qu'elle se plaigne donc des mortels; mais de moi, c'est une injustice. Je leur ai dit qu'ils me faisoient tort. Si les hommes sont imprudens, ce n'est pas à dire que je sois coupable. C'est ainsi que notre bergère se justifioit à Cérès. Soit que les déesses s'entendent, ou que celle-ci fût fâchée de ce qu'on l'avoit appelée nourrice, ou que le ciel veuille que nos prières soient véritablement des prières, et non des apologies, celle de Psyché ne fut nullement écoutée. Cérès lui cria, de la voûte de sa chapelle, qu'elle se retirât au plus vîte, et laissât le tas de javelles comme il étoit, sinon Vénus en auroit l'avis. Pourquoi rompre en faveur d'une mortelle, avec une déesse de ses amies ? Vénus ne lui en avoit donné aucun sujet. Qu'on dît tout ce qu'on voudroit de sa conduite, c'étoit une bonne femme, qui lui avoit obligation, à la vérité, ainsi qu'à Bacchus; mais elle le savoit bien reconnoître, et le publioit par-tout. Ce fut beaucoup de déplaisir à Psyché, de se voir exclue d'un asyle où elle auroit cru être mieux venue qu'en pas un autre qui fût au monde. En effet, si Cérès, bienfaisante de son naturel, et qui ne se piquoit pas de beauté, lui refusoit sa protection, il n'y avoit guère d'apparence que des déesses tant soit peu galantes et d'humeur jalouse, lui accordassent la leur. D'y

intéresser des dieux, c'étoit s'exposer à quelque chose de pis que la persécution de Vénus : il falloit savoir auparavant quelle sorte de reconnoissance ils exigeroient de la belle : encore le plus à-propos étoit-il de ne s'adresser qu'aux divinités de son sexe, tant pour empêcher la médisance, que pour ne donner aucun ombrage à son mari. Junon, là-dessus, lui vint en l'esprit. Psyché crut qu'y ayant quelque sorte d'émulation entre Cythérée et cette déesse, et pour le crédit et pour la beauté, la reine des dieux seroit bien aise de trouver une occasion de nuire à sa concurrente, suivant l'usage de la cour, et le serment que font les femmes en venant au monde. Il ne fut pas difficile à notre bergère de trouver Junon. La jalouse femme de Jupiter descend souvent sur la terre, et vient demander aux mortels des nouvelles de son mari. Psyché l'ayant rencontrée, lui chanta un hymne où il n'étoit fait mention que de la puissance de cette déesse; en quoi elle commit une faute : il valoit bien mieux s'étendre sur sa beauté; la louange en est tout autrement agréable. Ce sont les rois que l'on n'entretient que de leur grandeur : pour les reines, il faut les féliciter d'autre chose, qui veut bien faire. Aussi l'épouse de Cupidon fut-elle éconduite encore une fois. La différence qu'il y eut, fut que celle-ci se passa quelque peu plus mal que la première. Car, outre les considérations de Cérès, Junon ajouta qu'il falloit punir ces mortelles, à qui les dieux font l'amour, et obliger leurs galans à demeurer au logis. Que venoient-ils faire parmi les hommes? comme s'il n'y avoit pas dans le ciel assez de beautés pour

eux. Non qu'elle en parlât pour son intérêt, se souciant peu de ces choses, et ne craignant du côté des charmes qui que ce fût. La reine des dieux ne disoit pas tout : il y avoit encore une raison plus pressante que cela; comme on pourroit dire quelque étincelle de ce feu dont on n'avertit les voisins que le moins qu'on peut. Une femme judicieuse ne doit point désobliger le fils de Vénus; sait-elle si quelque jour elle n'aura point affaire de lui? Apparemment le courroux du dieu duroit encore contre Psyché : ainsi le plus sûr étoit de ne point entrer dans leurs différends. Notre bergère, rebutée de tant de côtés, ne sut plus à qui s'adresser. Il restoit veritablement Diane et Pallas; mais l'une et l'autre ayant fait vœu de virginité, n'auroit pas les prières d'une femme pour agréables, et croiroit souiller ses oreilles en les écoutant. Toutefois, comme Diane rendoit des oracles, la bergère crut que pour le moins cette déesse ne seroit pas si farouche que de lui en refuser un, et elle ne lui demanderoit autre chose. Aussi bien s'en rendoit-il en un lieu tout proche : ce ne seroit pas pour elle un fort grand détour. Le lieu étoit à l'entrée d'une forêt extrêmement solitaire, et propre à la chasse. Diane y avoit un temple, dont elle faisoit une de ses maisons de plaisir. On faisoit environ deux mille pas dans le bois; puis on rencontroit une clarière, qui servoit comme de parvis au temple. Il étoit petit, mais d'une fort belle architecture. Au milieu de la clarière on avoit placé un obélisque de marbre blanc, à quatre faces, posé sur autant de boules, et élevé sur un piédestal ayant de hauteur moitié de celle

de l'obélisque. Sur chaque côté du plinthe, qui regardoit directement, aussi bien que les faces de la pyramide, le midi, le septentrion, le couchant et le levant, étoient ces mots :

Qui que tu sois, qui as sacrifié à l'Amour ou à l'Hyménée, garde-toi d'entrer dans mon sanctuaire.

Psyché, qui avoit sacrifié à l'un et à l'autre, n'osa entrer dans le temple; elle demeura à la porte, où la prêtresse lui apporta cet oracle :

Cesse d'être errante ; ce que tu cherches a des ailes : quand tu sauras, comme lui, marcher dans les airs, tu seras heureuse.

Ces paroles ne démentoient point l'ambiguité et l'obscurité ordinaire des réponses que font les dieux. Psyché se tourmenta fort pour en tirer quelque sens, et n'en put venir à bout. Que le ciel, dit-elle, me prescrive ce qu'il voudra, il faut mourir ou trouver l'Amour. Nous ne le saurions trouver; il faut donc mourir : allons nous livrer à notre ennemie, c'en est le moyen. Mais l'oracle m'a assuré que je serois quelque jour heureuse : allons nous jeter aux pieds de Vénus. Nous la servirons, nous endurerons patiemment ses outrages; cela l'émouvera à compassion; elle nous pardonnera, nous recevra pour sa fille, fera ma paix elle-même avec son fils. C'étoient-là les plus belles espérances du monde, et bien enchaînées, comme vous voyez; un moment de réflexion les détruisoit toutes. Psyché se confirma toutefois dans son dessein. Elle s'informa du plus

prochain temple de Cythérée, résolue, si la déesse n'y étoit présente, de s'embarquer et d'aller en Cypre. On lui dit qu'à trois ou quatre journées de là il y en avoit un fort fameux et fort fréquenté, portant pour inscription : A LA DÉESSE DES GRACES. Apparemment Vénus s'y plaisoit, et y tenoit souvent, en personne, son tribunal, vu les miracles qui s'y faisoient, et le grand concours de gens qui accouroient de tous les côtés. Il y en avoit même qui se vantoient de l'y avoir vue plusieurs fois. Notre bergère se met en chemin, plus heureuse, ce lui sembloit, que devant l'oracle; car elle savoit du moins ce qu'elle avoit envie de faire; sortiroit d'irrésolution et d'incertitude, qui sont les pires de tous les maux; pourroit voir l'Amour, n'y ayant pas d'apparence que sa mère vînt si souvent en un lieu sans l'y amener. Supposé que la pauvre épouse n'eût cette satisfaction qu'en présence d'une belle-mère qui la haïssoit, et qui, bien loin de la reconnoître pour sa bru, la traiteroit en esclave, c'étoit tou-jours quelque chose; les affaires pourroient changer; la compassion, la vue de la belle, son humilité, sa douceur, le peu de liberté de l'entretenir, tout cela seroit capable de rallumer le desir du dieu. En tout cas, elle le verroit, et c'étoit beaucoup : toutes peines lui seroient douces, quand elles lui pourroient procurer un quart-d'heure de ce plaisir. Psyché se flattoit ainsi; pauvre infortunée, qui ne songeoit pas combien les haines des femmes sont violentes. Hélas ! la belle ne savoit guère ce que le destin lui préparoit. Le cœur lui battit pourtant dès qu'elle approcha de la contrée

où étoit le temple. Long-temps devant qu'on y arrivât, on respiroit un air embaumé, tant à cause des personnes qui venoient offrir des parfums à la déesse, et qui étoient parfumés eux-mêmes, que parce que le chemin étoit bordé d'orangers, de jasmins, de myrtes, et tout le pays parsemé de fleurs. On découvroit le temple de loin, quoiqu'il fût situé dans une vallée; mais cette vallée étoit spacieuse, plus longue que large, ceinte de côteaux merveilleusement agréables. Ils étoient mêlés de bois, de champs, de prairies, d'habitations, qui se ressentoient d'un long calme. Vénus avoit obtenu de Mars une sauve-garde pour tous ces lieux. Les animaux même ne s'y faisoient point la guerre; jamais de loups; jamais d'autres piéges que ceux que l'Amour fait tendre. Dès qu'on avoit atteint l'âge de discernement, on se faisoit enregistrer dans la confrairie de ce dieu; les filles à douze ans, les garçons à quinze. Il y en avoit à qui l'amour venoit devant la raison. S'il se rencontroit une indifférente, on en purgeoit le pays : sa famille étoit séquestrée pour un certain temps; le clergé de la déesse avoit soin de purifier le canton où ce prodige étoit survenu. Voilà quant aux mœurs et au gouvernement du pays. Il abondoit en oiseaux de joli plumage : quelques tourterelles s'y rencontroient; on en comptoit jusqu'à trois espèces, tourterelles oiseaux, tourterelles nymphes, et tourterelles bergères. La seconde espèce étoit rare. Au milieu de la vallée couloit un canal de même longueur que la plaine, large comme un fleuve, et d'une eau si transparente, qu'un atôme se fût vu au fond : en un mot,

vrai cristal fondu. Force nymphes et force syrènes s'y jouoient; on les prenoit à la main. Les personnes riches avoient coutume de s'embarquer sur ce canal, qui les conduisoit jusqu'aux degrés du parvis. Ils louoient je ne sais combien d'Amours, qui plus, qui moins, selon la charge qu'avoit le vaisseau : chaque Amour avoit son cygne qu'il atteloit à la barque, et monté dessus, il le conduisoit avec un ruban. Deux autres nacelles suivoient; l'une chargée de musique, l'autre de bijoux et d'oranges douces. Ainsi s'en alloit la barque fort gaiement. De chaque côté du canal s'étendoit une prairie verte comme fine émeraude, et bordée d'ombrages délicieux. Il n'y avoit point d'autres chemins : ceux-là étoient tellement fréquentés, que Psyché jugea à propos de ne marcher que de nuit. Sur le point du jour, elle arriva à un lieu nommé *les deux Sépultures*. Je vous en dirai la raison, parce que l'origine du temple en dépend. Un roi de Lydie, appelé Philocharès, pria autrefois les Grecs de lui donner femme. Il ne lui importoit de quelle naissance, pourvu que la beauté s'y trouvât. Une fille est noble quand elle est belle. Ses ambassadeurs disoient que leur prince avoit le goût extrêmement délicat. On lui envoya deux jeunes filles; l'une s'appeloit Myrtis, l'autre Mégano. Celle-ci étoit fort grande, de belle taille, les traits de visage très-beaux, et si bien proportionnés, qu'on n'y trouvoit que reprendre; l'esprit fort doux : avec cela, son esprit, sa beauté, sa taille, sa personne ne touchoient point, faute de Vénus qui donnât le sel à ces choses. Myrtis, au contraire, excelloit en ce point-là. Elle n'avoit pas une

beauté

beauté si parfaite que Mégano : même un médiocre critique y auroit trouvé matière de s'exercer. En récompense, il n'y avoit si petit endroit sur elle qui n'eût sa Vénus, et plutôt deux qu'une; outre celle qui animoit tout le corps en général. Aussi le roi la préféra-t-il à Mégano, et voulut qu'on la nommât Aphrodisée; tant à cause de ce charme, que parce le nom de Myrtis sentoit sa bergère, ou sa nymphe au plus, et ne sonnoit pas assez pour une reine. Les gens de sa cour, afin de plaire à leur prince, appelèrent Mégano, Anaphrodite. Elle en conçut un tel déplaisir, qu'elle mourut peu de temps après. Le roi la fit enterrer honorablement. Aphrodisée vécut fort long-temps, et toujours heureuse, possédant le cœur de son mari tout entier : on lui en offrit beaucoup d'autres, qu'elle refusa. Comme les Graces étoient cause de son bonheur, elle se crut obligée à quelque reconnoissance envers leur déesse, et persuada à son mari de lui faire bâtir un temple, disant que c'étoit un vœu qu'elle avoit fait. Philocharès approuva la chose : il y consuma tout ce qu'il avoit de richesses; puis ses sujets y contribuèrent. La dévotion fut si grande, que les femmes consentirent que l'on vendît leurs colliers, et n'en ayant plus, elles suivirent l'exemple de Rhodopé. Myrtis eut la satisfaction de voir, avant que de mourir, le parachèvement de son vœu. Elle ordonna, par son testament, qu'on lui bâtît un tombeau le plus près du temple qu'il se pourroit, hors du parvis toutefois, joignant le chemin le plus fréquenté. Là ses cendres seroient enfermées, et son aventure écrite à l'endroit le plus en vue.

Philocharès, qui lui survécut, exécuta cette volonté. Il fit élever à son épouse un mausolée, digne d'elle et de lui aussi; car son cœur y devoit tenir compagnie à celui d'Aphrodisée. Et pour rendre plus célèbre la mémoire de cette chose et la gloire de Myrtis plus grande, on transporta en ce lieu les cendres de Mégano. Elles furent mises dans un tombeau presque aussi superbe que le premier, sur l'autre côté du chemin : les deux sépulcres se regardoient. On voyoit Myrtis sur le sien, entourée d'Amours, qui lui accommodoient le corps et la tête sur des carreaux. Mégano, de l'autre part, se voyoit couchée sur le côté, un bras sous sa tête, versant des larmes, en la posture où elle étoit morte. Sur la bordure du mausolée où reposoit la reine des Lydiens, ces mots se lisoient :

Ici repose Myrtis, qui parvint à la royauté par ses charmes, et qui en acquit le surnom d'Aphrodisée.

A l'une des faces, qui regardoit le chemin, ces autres paroles étoient :

Vous qui allez visiter ce temple, arrêtez un peu; écoutez-moi : De simple bergère que j'étois née, je me suis vue reine. Ce qui m'a procuré ce bien, ce n'est pas tant la beauté que ce sont les Graces. J'ai plu, et cela suffit. C'est ce que j'avois à vous dire. Honorez ma tombe de quelques fleurs : et

pour récompense, veuille la déesse des Graces que vous plaisiez.

Sur la bordure de l'autre tombe étoient ces paroles :

Ici sont les cendres de Mégano, qui ne put gagner le cœur qu'elle contestoit, quoiqu'elle eût une beauté accomplie.

A la face du tombeau, ces autres paroles se rencontroient :

Si les rois ne m'ont aimée, ce n'est pas que je ne fusse assez belle pour mériter que les dieux m'aimassent; mais je n'étois pas, dit-on, assez jolie. Cela se peut-il? Oui, cela se peut, et si bien qu'on me préfère ma compagne. Elle en acquit le surnom d'Aphrodisée, moi celui d'Anaphrodite. J'en suis morte de déplaisir. Adieu, passant; je ne te retiens pas davantage. Sois plus heureux que je n'ai été, et ne te mets point en peine de donner des larmes à ma mémoire. Si je n'ai fait la joie de personne, du moins ne veux-je troubler la joie de personne aussi.

Psyché ne laissa pas de pleurer. Mégano, dit-elle, je ne comprends rien à ton aventure. Je veux que Myrtis eût des graces; n'est-ce pas en avoir aussi que d'être belle comme tu étois? Adieu, Mégano; ne refuse point mes larmes : je suis

accoutumée d'en verser. Elle alla ensuite jeter des fleurs sur la tombe d'Aphrodisée. Cette cérémonie étant faite, le jour se trouva assez grand pour lui faire considérer le temple à son aise. L'architecture en étoit exquise, et avoit autant de grace que de majesté. L'architecte s'étoit servi de l'ordre ionique, à cause de son élégance. De tout cela, il résultoit une Vénus, que je ne saurois vous dépeindre. Le frontispice répondoit merveilleusement bien au corps. Sur le tympan du fronton se voyoit la naissance de Cythérée, en figures de haut relief. Elle étoit assise dans une conque, en l'état d'une personne qui viendroit de se baigner, et qui ne feroit que sortir de l'eau. Une des Graces lui épreignoit ses cheveux encore tout mouillés. Une autre tenoit des habits tout prêts pour les lui vêtir, dès que la troisième auroit achevé de l'essuyer. La déesse regardoit son fils, qui menaçoit déja l'univers d'une de ses flèches. Deux Syrènes tiroient la conque; mais, comme cette machine étoit grande, le Zéphire la poussoit un peu. Les légions de Jeux et de Ris se promenoient dans les airs : car Vénus naquit avec tout son équipage, toute grande, toute formée, toute prête à recevoir de l'amour, et à en donner. Les gens de Paphos se voyoient de loin sur la rive, tendant les mains, les levant au ciel, et ravis d'admiration. Les colonnes et l'entablement étoient d'un marbre plus blanc qu'albâtre. Sur la frise, une table de marbre noir portoit pour inscription du temple : A LA DÉESSE DES GRACES. Deux enfans à demi couchés sur l'architrave laissoient pendre à des cordons une médaille à deux têtes :

c'étoient celles des fondateurs. A l'entour de la médaille on voyoit écrit : PHILOCHARÈS, ET MYRTIS APHRODISÉE SON ÉPOUSE, ONT DÉDIÉ CE TEMPLE A VÉNUS. Sur chaque base des deux colonnes les plus proches de la porte, étoient entaillés ces mots : OUVRAGE DE LYSIMANTE; nom de l'architecte, apparemment. Avant que d'entrer dans le temple, je vous dirai un mot du parvis. C'étoient des portiques ou galeries basses, et au-dessus, des appartemens fort superbes, chambres dorées, cabinets et bains; enfin, mille lieux où ceux qui apportoient de l'argent trouvoient de quoi l'employer; ceux qui n'en apportoient point, on les renvoyoit. Psyché voyant ces merveilles, ne se put tenir de soupirer : elle se souvint du palais dont elle avoit été la maîtresse. Le dedans du temple étoit orné à proportion. Je ne m'arrêterai pas à vous le décrire : c'est assez que vous sachiez que toutes sortes de vœux, dont toutes sortes de personnes s'étoient acquittées, s'y voyoient en des chapelles particulières, pour éviter la confusion, et ne rien cacher de l'architecture du temple. Là, quelques auteurs avoient envoyé des offrandes, pour reconnoissance de la Vénus que leur avoit départie le ciel; ils étoient en petit nombre. Les autres arts, comme la peinture et ses sœurs, en fournissoient beaucoup davantage. Mais la multitude venoit des belles et de leurs amans; l'un, pour des faveurs secrètes; l'autre, pour un mariage; celle-ci, pour avoir enlevé un amant à cette autre-là. Une certaine Callinicé, qui s'étoit, jusqu'à soixante ans, bien maintenue avec les Graces, et encore mieux avec les Plaisirs,

avoit donné une lampe de vermeil doré, et la peinture de ses amours. Je ne vous aurois jamais spécifié ces dons : il s'en trouvoit même de capitaines, dont les exploits, comme dit le bon Amiot, avoient cette grace de soudaineté qui les rendoit encore plus agréables. L'architecture du tabernacle n'étoit guère plus ornée que celle du temple, afin de garder la proportion; et de crainte aussi que la vue étant dissipée par une quantité d'ornemens, ne s'en arrêtât d'autant moins à considérer l'image de la déesse, laquelle étoit véritablement un chef-d'œuvre. Quelques envieux ont dit que Praxitèle avoit pris la sienne sur le modèle de celle-là. On l'avoit placée dans une niche de marbre noir, entre des colonnes de cette même couleur; ce qui la rendoit plus blanche, et faisoit un bel effet à la vue. A l'un des côtés du sanctuaire on avoit élevé un trône, où Vénus, à demi couchée sur des coussins de senteur, recevoit, quand elle venoit en ce temple, les adorations des mortels, et distribuoit ses graces ainsi que bon lui sembloit. On ouvroit le temple assez matin, afin que le peuple fût écoulé quand les personnes qualifiées entreroient. Cela ne servit de rien cette journée-là : car dès que Psyché parut, on s'assembla autour d'elle. On crut que c'étoit Vénus, qui, pour quelque dessein caché, ou pour se rendre plus familière, peut-être aussi par galanterie, avoit un habit de simple bérgère. Au bruit de cette merveille, les plus paresseux accoururent incontinent. La pauvre Psyché s'alla placer dans un coin du temple, honteuse et confuse de tant d'honneurs dont elle avoit grand sujet de craindre la suite, et ne pouvoit

pourtant s'empêcher d'y prendre plaisir. Elle rougissoit à chaque moment, se détournoit quelquefois le visage, témoignoit qu'elle eût bien voulu faire sa prière, tout cela en vain: elle fut contrainte de dire qui elle étoit. Quelques-uns la crurent; d'autres persistèrent dans l'opinion qu'ils avoient. La foule étoit tellement grande autour d'elle, que quand Vénus arriva, cette déesse eut de la peine à passer. On l'avoit déja avertie de cette aventure; ce qui la fit accourir le visage en feu, comme une mégère, et non plus la reine des Graces, mais des Furies. Toutefois, de peur de sédition, elle se contint. Ses gardes lui ayant fait faire passage, elle s'alla placer sur son trône, où elle écouta quelques supplians avec assez de distraction. La meilleure partie des hommes étoit demeurée auprès de Psyché avec les femmes les moins jolies, ou qui étoient sans prétention et sans intérêt. Les autres avoient pris d'abord le parti de la déesse, étant de la politique parmi les personnes de ce sexe qui se sont mises sur le bon pied, de faire la guerre aux survenantes, comme à celles qui leur ôtent, pour ainsi dire, le pain de la main. Je ne saurois vous assurer bien précisément si elles tiennent cette coutume-là des auteurs, ou si les auteurs la tiennent d'elles. Notre bergère n'osant approcher, la déesse la fit venir. Une foule d'hommes l'accompagna, et la chose ressembloit plutôt à un triomphe qu'à un hommage. La pauvre Psyché n'étoit nullement coupable de ces honneurs; au contraire, si on l'eût crue, on ne l'auroit pas regardée : elle faisoit de sa part tout ce qu'une suppliante doit faire. La présence de Vénus lui avoit

fait oublier sa harangue. Il est vrai qu'elle n'en eut pas besoin; car, dès que Vénus la vit, à peine lui donna-t-elle le loisir de se prosterner. Elle descendit de son trône : Je vous veux, dit-elle, entendre en particulier; venez à Paphos; je vous donnerai place en mon char. Psyché se défia de cette douceur; mais quoi ! il n'étoit plus temps de délibérer : et puis c'étoit à Paphos principalement qu'elle espéroit revoir son époux. De crainte qu'elle n'échappât, Vénus la fit sortir avec elle; les hommes donnant mille bénédictions à leurs deux déesses, et une partie des femmes disant entre elles : C'est encore trop que d'en avoir une; établissons parmi nous une république, où les vœux, les adorations, les services, les biens d'Amour seront en commun. Si Psyché s'en vient encore une fois amuser les gens qui nous serviront à quelque chose, et qu'elle prétende réunir ainsi tous les cœurs sous une même domination, il nous la faut lapider. On se moqua des républicaines, et on souhaita bon voyage à notre bergère. Cythérée la fit monter effectivement sur son char; mais ce fut avec trois divinités de sa suite peu gracieuses : il y a de toutes sortes de gens à la cour. Ces divinités étoient la Colère, la Jalousie et l'Envie; monstres sortis de l'abîme, impitoyables licteurs qui ne marchoient point sans leurs fouets, et dont la vue seule étoit un supplice. Vénus s'en alla par un autre endroit. Quand Psyché se vit dans les airs, en si mauvaise compagnie que celle-là, un tremblement la saisit; ses cheveux se hérissèrent, la voix lui demeura au gosier. Elle fut long-temps sans pouvoir parler, immobile, changée en pierre, et plutôt

statue

statue que personne véritablement animée. On l'auroit crue morte, sans quelques soupirs qui lui échappèrent. Les diverses peines des condamnés lui passèrent devant les yeux. Son imagination les lui figura encore plus cruelles qu'elles ne sont. Il n'y en eut point que la crainte ne lui fît souffrir par avance. Enfin, se jetant aux pieds de ces trois furies : Si quelque pitié, dit-elle, loge en vos cœurs, ne me faites pas languir davantage. Dites-moi à quel tourment je suis condamnée. Ne vous auroit-on point donné ordre de me jeter dans la mer ? Je vous en épargnerai la peine, si vous voulez, et m'y précipiterai moi-même. Les trois filles de l'Achéron ne lui répondirent rien, et se contentèrent de la regarder de travers. Elle étoit encore à leurs genoux, lorsque le char s'abattit. Il posa sa charge en un désert, dans l'arrière-cour d'un palais que Vénus avoit fait bâtir entre deux montagnes, à mi-chemin d'Amathonte et de Paphos. Quand Cythérée étoit lasse des embarras de sa cour, elle se retiroit en ce lieu avec cinq ou six de ses confidentes. Là, qui que ce soit ne l'alloit voir. Des médisans disent toutefois que quelques amis particuliers avoient la clef du jardin. Vénus étoit déja arrivée quand le char parut. Les trois satellites menèrent Psyché dans la chambre où la déesse se rajustoit. Cette même crainte qui avoit fait oublier à notre bergère la harangue qu'elle avoit faite, lui en rafraîchit la mémoire. Bien que les grandes passions troublent l'esprit, il n'y a rien qui rende éloquent comme elles. Notre infortunée se prosterna à quatre pas de la déesse, et lui parla de la sorte ; Reine des Amours et des

Graces, voici cette malheureuse esclave que vous cherchez. Je ne vous demande, pour récompense de l'avoir livrée, que la permission de vous regarder. Si ce n'est point sacrilége à une misérable mortelle comme je suis, de jeter les yeux sur Vénus, et de raisonner sur les charmes d'une déesse, je trouve que l'aveuglement des hommes est bien grand d'estimer en moi de médiocres appas, après que les vôtres leur ont paru. Je me suis opposée inutilement à cette folie : ils m'ont rendu des honneurs que j'ai refusés, et que je ne méritois pas. Votre fils s'est laissé prévenir en ma faveur par les rapports fabuleux qu'on lui a faits. Les destins m'ont donnée à lui sans me demander mon consentement. En tout cela j'ai failli, puisque vous me jugez coupable. Je devois cacher des traits qui étoient cause de tant d'erreurs : je devois les défigurer; il falloit mourir, puisque vous m'aviez en aversion : je ne l'ai pas fait. Ordonnez-moi des punitions si sévères que vous voudrez, je les souffrairai sans murmure; trop heureuse si je vois votre divine bouche s'ouvrir pour prononcer l'arrêt de ma destinée. Oui, Psyché, repartit Vénus, je vous en donnerai le plaisir. Votre feinte humilité ne me touche point. Il falloit avoir ces sentimens et dire ces choses, devant que vous fussiez en ma puissance. Lorsque vous étiez à couvert des atteintes de ma colère, votre miroir vous disoit qu'il n'y avoit rien à voir après vous : maintenant que vous me craignez, vous me trouvez belle. Nous verrons hientôt qui remportera l'avantage. Ma beauté ne sauroit périr, et la vôtre dépend de moi : je la détruirai quand il me plaira. Commençons par ce corps

d'albâtre dont mon fils a publié les merveilles, et qu'il appelle le temple de la blancheur. Prenez vos sions, filles de la nuit, et me l'empourprez si bien, que cette blancheur ne trouve pas même un asyle en son propre temple. A cet ordre si cruel, Psyché devint pâle, et tomba aux pieds de la déesse, sans donner aucune marque de vie. Cythérée se sentit émue; mais quelque démon s'opposa à ce mouvement de pitié, et la fit sortir. Dès qu'elle fut hors, les ministres de sa vengeance prirent des branches de myrte, et se bouchant les oreilles ainsi que les yeux, elles déchirèrent l'habit de notre bergère; innocent habit : hélas ! celle qui l'avoit donné, lui croyoit procurer un sort que tout le monde envieroit. Psyché ne reprit ses sens qu'aux premières atteintes de la douleur. Le vallon retentit des cris qu'elle fut contrainte de faire. Jamais les échos n'avoient répété de si pitoyables accens. Il n'y eut aucun endroit d'épargné dans tout ce beau corps, qui, devant ces momens-là, se pouvoit dire en effet le temple de la blancheur : elle y régnoit avec un éclat que je ne saurois vous dépeindre.

Là, les lys lui servoient de trône et d'oreillers.
Des escadrons d'Amours, chez Psyché familiers,
Furent chassés de cet asyle.
Le pleurer leur fut inutile ;
Rien ne put attendrir les trois filles d'Enfer :
Leurs cœurs furent d'acier; leurs mains furent de fer.
La belle eut beau souffrir, il fallut que ses peines
Allassent jusqu'au point, que les sœurs inhumaines

Craignirent que Clothon ne survînt à son tour.
Ah ! trop impitoyable Amour,
En quels lieux étois-tu ? Dis, cruel, dis, barbare,
C'est toi, c'est ton plaisir qui causa sa douleur :
Oui, tigre, c'est toi seul qui t'en dois dire auteur :
Psyché n'eut rien souffert sans ton courroux bizarre.
Le bruit de ses clameurs s'est au loin répandu ;
Et tu n'en as rien entendu !
Pendant tous ses tourmens tu dormois, je le gage ;
Car ta brûlure n'étoit rien :
La belle en a souffert mille fois davantage,
Sans l'avoir mérité si bien.
Tu devois venir voir empourprer cet albâtre :
Il falloit amener une troupe de Ris ;
Des souffrances d'un corps dont tu fus idolâtre,
Vous vous seriez tous divertis.
Hélas ! Amour, j'ai tort. Tu répandis des larmes,
Quand tu sus de Psyché la peine et le tourment ;
Et tu lui fis trouver un baume pour ses charmes,
Qui la guérit en un moment.

Telle fut la première peine que Psyché souffrit. Quand Cythérée fut de retour, elle la trouva étendue sur les tapis dont cette chambre étoit ornée, prête d'expirer, et n'en pouvant plus. La pauvre Psyché fit un effort pour se lever, et tâcha de contenir ses sanglots. Cythérée lui commanda de baiser les cruelles mains qui l'avoient mise en cet état. Elle obéit sans tarder, et ne témoigna nulle répugnance. Comme le dessein de la déesse n'étoit pas de la faire mourir sitôt, elle la laissa guérir. Parmi les servantes de Vénus, il y en avoit une qui trahissoit sa maîtresse, et qui alloit redire à

l'Amour le traitement que l'on faisoit à Psyché, et les travaux qu'on lui imposoit : l'Amour ne manquoit pas d'y pourvoir. Cette fois-là il lui envoya un baume excellent par celle qui étoit de l'intelligence, avec ordre de ne point dire de quelle part, de peur que Psyché ne crût que son mari étoit appaisé, et qu'elle n'en tirât des conséquences trop avantageuses. Le dieu n'étoit pas encore guéri de sa brûlure, et tenoit le lit. L'opération de son baume irrita Vénus, à l'insu de qui la chose se conduisoit, et qui, ne sachant à quoi imputer ce miracle, résolut de se défaire de Psyché par une autre voie. Sous l'une des deux montagnes qui couvroient à droite et à gauche cette maison, étoit une voûte aussi ancienne que l'univers. Là, sourdoit une eau qui avoit la propriété de rajeunir : c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui la fontaine de Jouvence. Dans les premiers temps du monde, il étoit libre à tous les mortels d'y aller puiser. L'abus qu'ils firent de ce trésor, obligea les dieux de leur en ôter l'usage. Pluton, prince des lieux souterrains, commit à la garde de cette eau un dragon énorme. Il ne dormoit point, et dévoroit ceux qui étoient si téméraires que d'en approcher. Quelques femmes se hasardoient, aimant mieux mourir, que de prolonger une carrière où il n'y avoit plus ni beaux jours ni amans pour elles. Cinq ou six jours étant écoulés, Cythérée dit à son esclave : Va-t-en tout à l'heure à la fontaine de Jouvence, et m'en rapporte une cruchée d'eau. Ce n'est pas pour moi, comme tu peux croire; mais pour deux ou trois de mes amies qui en ont besoin. Si tu reviens sans apporter de cette eau, je

te ferai encore souffrir le même supplice que tu as souffert. Cette suivante dont j'ai parlé, qui étoit aux gages de Cupidon, l'alla avertir. Il lui commanda de dire à Psyché, que le moyen d'endormir le monstre, étoit de lui chanter quelques longs récits qui lui plussent premièrement, et puis l'ennuyassent; et sitôt qu'il dormiroit, qu'elle puisât de l'eau hardiment. Psyché s'en va donc avec sa cruche. On n'osoit approcher de l'antre de plus de vingt pas. L'horrible concierge de ce palais en occupoit la plupart du temps l'entrée. Il avoit l'adresse de couler sa queue entre des brossailles, ensorte qu'elle ne paroissoit point; puis, aussitôt que quelque animal venoit à passer, fût-ce un cerf, un cheval, un bœuf, le monstre la ramenoit en plusieurs retours, et en entortilloit les jambes de l'animal avec tant de soudaineté et de force, qu'il le faisoit trébucher, se jetoit dessus, puis s'en repaissoit. Peu de voyageurs s'y trouvoient surpris; l'endroit étoit plus connu et plus diffamé que le voisinage de Scylle et Charybde. Lorsque Psyché alla à cette fontaine, le monstre se réjouissoit au soleil, qui tantôt doroit ses écailles, tantôt les faisoit paroître de cent couleurs. Psyché, qui savoit quelle distance il falloit laisser entre lui et elle (car il ne pouvoit s'étendre fort loin, le sort l'ayant attaché avec des chaînes de diamant); Psyché, dis-je, ne s'effraya pas beaucoup : elle étoit accoutumée à voir des dragons. Elle cacha, le mieux qu'il lui fut possible, sa cruche, et commença mélodieusement ce récit :

Dragon, gentil dragon, à la gorge béante,
Je suis messagère des dieux :

Ils m'ont envoyée en ces lieux
T'annoncer que bientôt une jeune serpente,
Et qui change au soleil de couleur comme toi,
Viendra partager ton emploi.
Tu te dois ennuyer à faire cette vie;
Amour t'enverra compagnie.
Dragon, gentil dragon, que te dirai-je encor
Qui te chatouille et qui te plaise?
Ton dos reluit comme fin or :
Tes yeux sont flambans comme braise.
Tu te peux rajeunir sans dépouiller ta peau.
Quelle félicité d'avoir chez toi cette eau !
Si tu veux t'enrichir, permets que l'on y puise;
Quelque tribut qu'il faille, il te sera porté.
J'en sais qui, pour avoir cette commodité,
Donneront jusqu'à leur chemise.

Psyché chanta beaucoup d'autres choses qui n'avoient aucune suite, et que les oiseaux de ces lieux ne purent par conséquent retenir, ni nous les apprendre. Le dragon l'écouta d'abord avec un très-grand plaisir; à la fin, il commença à bâiller, et puis s'endormit. Psyché prend vîte l'occasion. Il falloit passer entre le dragon et l'un des bords de l'entrée; à peine y avoit-il assez de place pour une personne. Peu s'en fallut que la belle, de frayeur qu'elle eut, ne laissât tomber sa cruche; ce qui eût été pire que la goutte d'huile. Ce dormeur-ci n'étoit pas fait comme l'autre : son courroux et ses remontrances, c'étoit de mettre les gens en pièces. Notre héroïne vint à bout de son entreprise par un grand bonheur. Elle emplit sa cruche, et s'en retourna triomphante. Vénus

se douta que quelque puissance divine l'avoit assistée. De savoir laquelle, c'étoit le point. Son fils ne bougeoit du lit. Jupiter ni aucun des dieux n'auroit laissé Psyché dans cet esclavage : les déesses seroient les dernières à la secourir. Ne t'imagine pas en être quitte, lui dit Vénus ; je te ferai des commandemens si difficiles, que tu manqueras à quelqu'un; et pour châtiment tu endureras la mort. Va me quérir de la laine de ces moutons qui paissent au-delà du fleuve, je m'en veux faire faire un habit. C'étoient les moutons du Soleil : tous avoient des cornes, furieux au dernier point, et qui poursuivoient les loups. Leur laine étoit d'une couleur de feu si vif, qu'il éblouissoit la vue. Ils paissoient alors de l'autre côté d'une rivière extrêmement large et profonde, qui traversoit le vallon, à mille pas ou peu plus de ce château. De bonne fortune pour notre belle, Junon et Cérès vinrent voir Vénus dans le moment qu'elle venoit de donner cet ordre. Elles lui avoient déja rendu deux autres visites depuis la maladie de son fils, et avoient aussi vu l'Amour. Cette dernière visite empêcha Vénus de prendre garde à ce qui se passeroit, et donna une facilité à notre héroïne d'exécuter ce commandement : sans cela, il auroit été impossible, n'y ayant ni pont, ni bateau, ni gondole sur la rivière. Cette suivante, qui étoit de l'intelligence, dit à Psyché : Nous avons ici des cygnes que les Amours ont dressés à nous servir de gondoles; j'en prendrai un : nous traverserons la rivière par ce moyen. Il faut que je vous tienne compagnie, pour une raison que je vas vous dire. C'est que ces moutons sont gardés par deux jeunes

jeunes enfans Sylvains, qui commencent déja à courir après les nymphes. Je passerai la première, et amuserai les deux jeunes Faunes, qui ne manqueront pas de me poursuivre, sans autre dessein que de folâtrer; car ils me connoissent, et savent que j'appartiens à Vénus. Au pis aller, j'en serai quitte pour deux baisers : vous passerez cependant. Jusques-là, voilà qui va bien, repartit Psyché; mais comment approcherai-je des moutons? me connoissent-ils aussi? savent-ils que j'appartiens à Vénus? Vous prendrez de leur laine parmi les ronces, répliqua cette suivante; ils y en laissent quand elle est mûre, et qu'elle commence à tomber : tout ce canton-là en est plein. Comme la chose avoit été concertée, elle réussit. Seulement, au lieu de deux baisers que l'on avoit dit, il en coûta quatre. Pendant que notre bergère et sa compagne exécutent leur entreprise, Vénus prie les deux déesses de sonder les sentimens de son fils. Il semble, à l'entendre, leur dit-elle, qu'il soit fort en colère contre Psyché; cependant il ne laisse pas, sous main, de lui donner assistance : au moins y a-t-il lieu de le croire. Vous m'êtes amies toutes deux, détournez-le de cet amour; représentez-lui le devoir d'un fils; dites-lui qu'il se fait tort : il s'ouvrira bien plutôt à vous qu'il ne feroit à sa mère. Junon et Cérès promirent de s'y employer; elles allèrent voir le malade. Il ne les satisfit point, et leur cacha le plus qu'il put sa pensée. Toutefois, autant qu'elles purent conjecturer, cette passion lui tenoit encore au cœur : même il se plaignit de ce qu'on prétendoit le gouverner ainsi qu'un enfant. Lui, un enfant!

On ne considéroit donc pas qu'il terrassoit les Hercules, et qu'il n'avoit jamais eu d'autres toupies que leurs cœurs. Après cela, disoit-il, on me tiendra encore en tutèle ! on croira me contenter de moulinets et de papillons, moi qui suis le dispensateur d'un bien, près de qui la gloire et les richesses sont des poupées ! C'est bien le moins que je puisse faire que de retenir ma part de cette félicité-là. Je ne me marierai pas, moi qui en marie tant d'autres ! Les déesses entrèrent en ses sentimens, et retournèrent dire à Vénus comme leur légation s'étoit passée. Nous vous conseillons en amies, ajoutèrent-elles, de laisser agir votre fils comme il lui plaira : il est désormais en âge de se conduire. Qu'il épouse Hébé, repartit Vénus : qu'il choisisse parmi les Muses, parmi les Graces, parmi les Heures; je le veux bien. Vous moquez-vous? dit Junon. Voudriez-vous donner à votre fils une de vos suivantes pour femme? et encore Hébé qui nous sert à boire? Pour les Muses, ce n'est pas le fait de l'Amour qu'une précieuse; elle le feroit enrager. La beauté des Heures est fort journalière : il ne s'en accommodera pas non plus. Mais enfin, répliqua Vénus, toutes ces personnes sont des déesses, et Psyché est simple mortelle. N'est-ce pas un parti bien avantageux pour mon fils, que la cadette d'un roi de qui les états tourneroient dans la basse-cour de ce château? Ne méprisez pas tant Psyché, dit Cérès : vous pourriez pis faire que de la prendre pour votre bru. La beauté est rare parmi les dieux; les richesses et la puissance ne le sont pas. J'ai bien voyagé, comme vous savez; mais je n'ai point vu de personne si

accomplie. Junon fut contrainte d'avouer qu'elle avoit raison; et toutes deux conseillèrent Cythérée de pourvoir son fils. Quel plaisir quand elle tiendroit entre les bras un petit Amour, qui ressembleroit à son père ! Vénus demeura piquée de ce propos-là : le rouge lui monta au front. Cela vous siéroit mieux qu'à moi, reprit-elle assez brusquement. Je me suis regardée tout ce matin; mais il ne m'a point semblé que j'eusse encore l'air d'une aïeule. Ces mots ne demeurèrent pas sans réponse; et les trois amies se séparèrent en se querellant. Cérès et Junon étant montées sur leurs chars, Vénus alla faire des remontrances à son fils; et le regardant avec un air dédaigneux : Il vous sied bien, lui dit-elle, de vouloir vous marier, vous qui ne cherchez que le plaisir ! Depuis quand vous est venue, dites-moi, une si sage pensée? Voyez, je vous prie, l'homme de bien, et le personnage grave et retiré que voilà ! Sans mentir, je voudrois vous avoir vu père de famille pour un peu de temps; comment vous y prendriez-vous? Songez, songez à vous acquitter de votre emploi, et soyez le dieu des amans : la qualité d'époux ne vous convient pas. Vous êtes accablé d'affaires de tous côtés : l'empire d'Amour va en décadence; tout languit; rien ne se conclut, et vous consumez le temps en des propositions inutiles de mariage. Il y a tantôt trois mois que vous êtes au lit, plus malade de fantaisie que d'une brûlure. Certes, vous avez été blessé dans une occasion bien glorieuse pour vous. Le bel honneur, lorsque l'on dira que votre femme aura été cause de cet accident ! Si c'étoit une maîtresse, je ne le dis

pas. Quoi ! vous m'amènerez ici une matrone qui sera neuf mois de l'année à toujours se plaindre ! je la traînerai au bal avec moi ! Savez-vous ce qu'il y a? ou renoncez à Psyché, ou je ne veux plus que vous passiez pour mon fils. Vous croyez peut-être que je ne puis faire un autre Amour, et que j'ai oublié la manière dont on les fait? Je veux bien que vous sachiez que j'en ferai un quand il me plaira. Oui, j'en ferai un, plus joli que vous mille fois, et lui remettrai entre les mains votre empire. Qu'on me donne tout-à-l'heure cet arc et ces flèches, et tout l'attirail dont je vous ai équipé; aussi bien vous est-il inutile désormais : je vous le rendrai quand vous serez sage. L'Amour se mit à pleurer, et prenant les mains de sa mère, il les lui baisa. Ce n'étoit pas encore parler comme il faut. Elle fit tout son possible pour l'obliger à donner parole qu'il renonceroit à Psyché; ce qu'il ne voulut jamais faire. Cythérée sortit en le menaçant. Pour achever le chagrin de cette déesse, Psyché arriva avec un paquet de laine aussi pesant qu'elle. Les choses s'étoient passées de ce côté-là avec beaucoup de succès. Le Cygne avoit merveilleusement bien fait son devoir, et les deux Sylvains le leur : de voir, de courir, et rien davantage ! hormis qu'ils dansèrent quelques chansons avec la suivante, lui dérobèrent quelques baisers, lui donnèrent quelques brins de thym et de marjolaine, et peut-être la cotte verte, le tout avec la plus grande honnêteté du monde. Psyché cependant faisoit sa main. Pas un des moutons ne s'écarta du troupeau pour venir à elle. Les ronces se laissèrent ôter leurs belles robes sans la

piquer une seule fois. Psyché repassa la première. A son retour Cythérée lui demanda comme elle avoit fait pour traverser la rivière. Psyché répondit qu'il n'en avoit pas été besoin, et que le vent avoit envoyé des flocons de laine de son côté. Je ne croyois pas, reprit Cythérée, que la chose fût si facile. Je me suis trompée dans mes mesures, je le vois bien; la nuit nous suggérera quelque chose de meilleur. Le fils de Vénus, qui ne songeoit à autre chose qu'à tirer Psyché de tous ces dangers, et qui n'attendoit peut-être, pour se raccommoder avec elle, que sa guérison et le retour de ses forces, avoit remandé premièrement le Zéphire, et fait venir dans le voisinage une fée qui faisoit parler les pierres. Rien ne lui étoit impossible : elle se moquoit du destin, disposoit des vents et des astres, et faisoit aller le monde à sa fantaisie. Cythérée ne savoit pas qu'elle fût venue. Quant au Zéphire, elle l'aperçut, et ne douta nullement que ce ne fût lui qui eût assisté Psyché. Mais s'étant la nuit avisée d'un commandement qu'elle croyoit hors de toute possibilité, elle dit le lendemain à son fils : L'agent général de vos affaires n'est pas loin de ce château; vous lui avez défendu de s'écarter. Je vous défie tous tant que vous êtes. Vous serez habiles gens l'un et l'autre, si vous empêchez que votre belle ne succombe au commandement que je lui ferai aujourd'hui. En disant ces mots elle fit venir Psyché, lui ordonna de la suivre, et la mena dans la basse-cour du château. Là, sous une espèce de halle, étoient entassés pêle-mêle quatre différentes sortes de grains, lesquels on avoit donnés à la Déesse pour la nourriture de ses

pigeons. Ce n'étoit pas proprement un tas, mais une montagne. Il occupoit toute la largeur du magasin, et touchoit le faîte. Cythérée dit à Psyché : Je ne veux dorénavant nourrir mes pigeons que de mil ou de froment pur; c'est pourquoi sépare ces quatre sortes de grains; fais-en quatre tas aux quatre coins du monceau, un tas de chaque espèce. Je m'en vas à Amathonte pour quelques affaires de plaisir : je reviendrai sur le soir; si à mon retour je ne trouve la tâche faite, et qu'il y ait seulement un grain de mêlé, je t'abandonnerai aux ministres de ma vengeance. A ces mots, elle monte sur son char, et laisse Psyché désespérée. En effet, ce commandement étoit un travail, non pas d'Hercule, mais de démon. Sitôt que l'Amour le sut, il en envoya avertir la fée, qui, par ses suffumigations, par ses cercles, par ses paroles, contraignit tout ce qu'il y avoit de fourmis au monde d'accourir à l'entour du tas, autant celles qui habitoient aux extrémités de la terre, que celles du voisinage. Il y eut telle fourmi qui fit ce jour-là quatre mille lieues : c'étoit un plaisir que d'en voir des hordes et des caravanes arriver de tous les côtés.

Il en vient des climats où commande l'aurore,
De ceux que ceint Thétis, et l'Océan encore.
L'Indien dégarnit toutes ses régions.
Le Garamante envoie aussi ses légions.
Il en part du couchant des nations entières.
Le nord ni le midi n'ont plus de fourmillières ;
Il semble qu'on en ait épuisé l'univers :
Les chemins en sont noirs, les champs en sont couverts.
Maint vieux chêne en fournit des cohortes nombreuses.

Il n'est arbre mangé, qui sous ses voûtes creuses,
Souffre que de ce peuple il reste un seul essain.
Tout déloge; et la terre en tire de son sein.
L'Éthiopique gent arrive, et se partage.
On crée en chaque troupe un maître de l'ouvrage:
Il a l'œil sur sa bande; aucun n'ose faillir.
On entend un bruit sourd; le mont semble bouillir.
Déja son tour décroît, sa hauteur diminue.
A la soudaineté l'ordre aussi contribue.
Chacun a son emploi parmi les travailleurs:
L'un sépare le grain, que l'autre emporte ailleurs.
Le monceau disparoît ainsi que par machine.
Quatre tas différens réparent sa ruine;
De bled, riche présent qu'à l'homme ont fait les cieux;
De mil, pour les pigeons manger délicieux;
De seigle au goût aigret, d'orge rafraîchissante
Qui donne aux gens du nord la cervoise engraissante.
Telles l'on démolit les maisons quelquefois.
La pierre est mise à part; à part se met le bois:
On voit comme fourmis gens autour de l'ouvrage.
En son être premier retourne l'assemblage:
Là, sont des tas confus de marbres non gravés;
Et là, les ornemens qui se sont conservés.

Les fourmis s'en retournèrent aussi vîte qu'elles étoient venues, et n'attendirent pas le remercîment. Vivez heureuses, leur dit Psyché; je vous souhaite des magasins qui ne désemplissent jamais. Si c'est un plaisir de se tourmenter pour les biens du monde, tourmentez-vous, et vivez heureuses. Quand Vénus fut de retour, et qu'elle aperçut les quatre monceaux, son étonnement ne fut pas petit; son chagrin fut encore plus

grand. On n'osoit approcher d'elle, ni seulement la regarder. Il n'y eut ni Amours ni Grâces qui ne s'enfuîssent. Quoi! dit Cythérée en elle-même, une esclave me résistera! je lui fournirai tous les jours une nouvelle matière de triompher! Et qui craindra désormais Vénus? qui adorera sa puissance? car, pour la beauté, je n'en parle plus; c'est Psyché qui en est déesse. O destins! que vous ai-je fait? Junon s'est vengée d'Io et de beaucoup d'autres; il n'est femme qui ne se venge: Cythérée seule se voit privée de ce doux plaisir! Si faut-il que j'en vienne à bout. Vous n'êtes pas encore à la fin, Psyché; mais mon fils vous fait tort. Plus il s'opiniâtre à vous protéger, plus je m'opiniâtrerai à vous perdre. Cette résolution n'eut pas tout l'effet que Vénus s'étoit promis. A deux jours de-là elle fit appeler Psyché; et, dissimulant son dépit: Puisque rien ne vous est impossible, lui dit-elle, vous irez bien au royaume de Proserpine: et n'espérez pas m'échapper, quand vous serez hors d'ici; en quelque lieu de la terre que vous soyiez, je vous trouverai. Si vous voulez toutefois ne point revenir des enfers, j'en suis très-contente. Vous ferez mes complimens à la reine de ces lieux-là, et vous lui direz que je la prie de me donner une boîte de son fard: j'en ai besoin, comme vous voyez; la maladie de mon fils m'a toute changée. Rapportez-moi, sans tarder, ce que l'on vous aura donné, et n'y touchez point. Psyché partit tout à l'heure. On ne la laissa parler à qui que ce soit. Elle alla trouver la fée que son mari avoit fait venir: cette fée étoit dans le voisinage, sans que personne en sût rien. De peur de soupçon, elle ne tint pas

un

un long discours à notre héroïne; seulement elle lui dit : Vous voyez d'ici une vieille tour; allez-y tout droit, et entrez dedans : vous y apprendrez ce qu'il faut faire. N'appréhendez point les ronces qui bouchent la porte; elles se détourneront d'elles-mêmes. Psyché remercie la fée, et s'en va au vieux bâtiment. Entrée qu'elle fut, la tour lui parla : Bonjour, Psyché, lui dit-elle; que votre voyage vous soit heureux! Ce m'est un très-grand honneur de vous recevoir en mes murs : jamais rien de si charmant n'y étoit entré. Je sais le sujet qui vous amène. Plusieurs chemins conduisent aux enfers; n'en prenez aucun de ceux qu'on prend d'ordinaire. Descendez dans cette cave que vous voyez, et garnissez-vous auparavant de ce qui est à vos pieds : ce panier à anse vous aidera à le porter. Psyché baissa aussitôt la vue; et comme le faîte de la tour étoit découvert, elle vit à terre une lampe, six boules de cire, un gros paquet de ficelle, un panier, avec deux deniers. Vous avez besoin de toutes ces choses, poursuivit la tour. Que la profondeur de cette cave ne vous effraye point, quoique vous ayiez près de mille marches à descendre : cette lampe vous aidera. Vous suivrez à sa lueur un chemin voûté qui est dans le fond, et qui vous conduira jusqu'au bord du Styx. Il vous faudra donner à Caron un de ces deniers pour le passage, aussi bien en revenant qu'en allant. C'est un vieillard qui n'a aucune considération pour les belles, et qui ne vous laissera pas monter dans sa barque sans payer le droit. Le fleuve passé, vous rencontrerez un âne boiteux et n'en pouvant plus de

vieillesse, avec un misérable qui le chassera. Celui-ci vous priera de lui donner, par pitié, un peu de ficelle, si vous en en avez dans votre panier, afin de lier certains paquets dont son âne sera chargé. Gardez-vous de lui accorder ce qu'il vous demandera : c'est un piége que vous tend Vénus. Vous avez besoin de votre ficelle à une autre chose ; car vous entrerez incontinent dans un labyrinthe, dont les routes sont fort aisées à tenir en allant; mais quand on en revient, il est impossible de les démêler : ce que vous ferez toutefois par le moyen de cette ficelle. La porte de deçà du labyrinthe n'a point de portier; celle de delà en a un. C'est un chien qui a trois gueules, plus grand qu'un ours. Il discerne, à l'odorat, les morts d'avec les vivans (car il se rencontre des personnes qui ont affaire aussi bien que vous en ces lieux). Le portier laisse passer les premiers, et étrangle les autres devant qu'ils passent. Vous lui empâterez ses trois gueules, en lui jetant dans chacune une de vos boules de cire, autant au retour. Elles auront aussi la force de l'endormir. Dès que vous serez sortie du labyrinthe, deux démons des Champs-Élysées viendront au-devant de vous, et vous conduiront jusqu'au trône de Proserpine. Adieu, charmante Psyché : que votre voyage vous soit heureux. Psyché remercie la tour, prend le panier avec l'équipage, descend dans la cave ; et, pour abréger, elle arrive saine et sauve au-delà du labyrinthe, malgré les spectres qui se présentèrent sur son passage. Il ne sera pas hors de propos de vous dire qu'elle vit sur les bords du Styx gens de tous états, arrivant de tous les côtés. Il y

avoit dans la barque, lorsque la belle passa, un roi, un philosophe, un général d'armée, je ne sais combien de soldats, avec quelques femmes. Le roi se mit à pleurer de ce qu'il lui falloit quitter un séjour où étoient de si beaux objets. Le philosophe au contraire loua les dieux de ce qu'il en étoit sorti avant que de voir un objet si capable de le séduire, et dont il pouvoit alors approcher sans aucun péril. Les soldats disputèrent entre eux à qui s'asseoiroit le plus près d'elle, sans aucun respect du roi, ni aucune crainte du général, qui n'avoit pas son bâton de commandement. La chose alloit à se battre, et à renverser la nacelle, si Caron n'eût mis le hola à coups d'aviron. Les femmes environnèrent Psyché, et se consolèrent des avantages qu'elles avoient perdus, voyant que notre héroïne en perdoit bien d'autres : car elle ne dit à personne qu'elle fût vivante. Son habit étonna pourtant la compagnie, tous les autres n'ayant qu'un drap. Aussitôt qu'elle fut sortie du labyrinthe, les deux démons l'abordèrent, et lui firent voir les singularités de ces lieux. Elles sont tellement étranges, que j'ai besoin d'un style extraordinaire pour vous les décrire. Polyphile se tut à ces mots; et, après quelques momens de silence, il reprit d'un ton moins familier :

Le royaume des morts a plus d'une avenue :
Il n'est route qui soit aux humains si connue.
Des quatre coins du monde on se rend aux enfers :
Tisiphone les tient incessament ouverts.
La faim, le désespoir, les douleurs, le long âge,
Mènent par tous endroits à ce triste passage;

Et quand il est franchi, les filles du destin
Filent aux habitans une nuit sans matin.
Orphée a toutefois mérité, par sa lyre,
De voir impunément le ténébreux empire.
Psyché, par ses appas, obtint même faveur:
Pluton sentit pour elle un moment de ferveur.
Proserpine craignit de se voir détrônée;
Et la boîte de fard à l'instant fut donnée.
L'esclave de Vénus, sans guide et sans secours,
Arriva dans les lieux où le Styx fait son cours.
Sa cruelle ennemie eut soin que le Cerbère
Lui lançât des regards enflammés de colère.
Par les monstres d'enfer rien ne fut épargné:
Elle vit ce qu'en ont tant d'autres enseigné.
Mille spectres hideux, les hydres, les harpies,
Les triples Gérions, les mânes des Tities,
Présentoient à ses yeux maint fantôme trompeur,
Dont le corps retournoit aussitôt en vapeur.
Les cantons destinés aux ombres criminelles,
Leurs cris, leur désespoir, leurs douleurs éternelles,
Tout l'attirail qui suit tôt ou tard les méchans,
La remplirent de crainte et d'horreur pour ces champs.
Là, sur un pont d'airain, l'orgueilleux Salmonée,
Triste chef d'une troupe aux tourmens condamnée,
S'efforçoit de passer en des lieux moins cruels,
Et par-tout rencontroit des feux continuels.
Tantale aux eaux du Styx portoit en vain sa bouche,
Toujours proche d'un bien que jamais il ne touche;
Et Sisyphe en sueur, essayoit vainement
D'arrêter son rocher pour le moins un moment.
Là, les sœurs de Psyché, dans l'importune glace
D'un miroir que sans cesse elles avoient en face,

Revoyoient leur cadette heureuse, et dans les bras,
Non d'un monstre effrayant, mais d'un dieu plein d'appas.
En quelque lieu qu'allât cette engeance maudite,
Le miroir se plaçoit toujours à l'opposite.
Pour les tirer d'erreur, leur cadette accourut;
Mais ce couple s'enfuit sitôt qu'elle parut.
Non loin d'elles, Psyché vit l'immortelle tâche
Où les cinquante sœurs s'exercent sans relâche.
La belle les plaignit, et ne put, sans frémir,
Voir tant de malheureux occupés à gémir.
Chacun trouvoit sa peine au plus haut point montée:
Ixion souhaitoit le sort de Prométhée;
Tantale eût consenti, pour assouvir sa faim,
Que Pluton le livrât à des flammes sans fin.
En un lieu séparé l'on voit ceux de qui l'ame
A violé les droits de l'amoureuse flamme,
Offensé Cupidon, méprisé ses autels,
Refusé le tribut qu'il impose aux mortels.
Là, souffre un monde entier d'ingrates, de coquettes;
Là, Mégère punit les langues indiscrettes;
Sur-tout ceux qui, tachés du plus noir des forfaits,
Se sont vantés d'un bien qu'on ne leur fit jamais.
Par de cruels vautours l'inhumaine est rongée;
Dans un fleuve glacé la volage est plongée;
Et l'insensible expie, en des lieux embrâsés,
Aux yeux de ses amans, les maux qu'elle a causés.
Ministres, confidens, domestiques perfides,
Y lassent, sous les fouets, les bras des Euménides.
Près d'eux sont les auteurs de maint hymen forcé,
L'amant chiche, et la dame au cœur intéressé;
La troupe des censeurs, peuple à l'Amour rebelle;
Ceux enfin dont les vers ont noirci quelque belle.

Vénus avoit obligé Mercure, par ses caresses, de prier de la part de cette déesse, toutes les puissances d'enfer, d'effrayer tellement son ennemie par la vue de ces fantômes et de ces supplices, qu'elle en mourût d'appréhension, et en mourût si bien, que la chose fût sans retour, et qu'il ne restât plus de cette beauté qu'une ombre légère. Après quoi, disoit Cythérée, je permets à mon fils d'en être amoureux, et de l'aller trouver aux enfers pour lui renouveler ses caresses. Cupidon ne manqua pas d'y pourvoir; et dès que Psyché eut passé le labyrinthe, il la fit conduire, comme je crois vous avoir dit, par deux démons des Champs-Élysées (ceux-là ne sont pas méchans). Ils la rassurèrent, et lui apprirent quels étoient les crimes de ceux qu'elle voyoit tourmentés. La belle en demeura toute consolée, n'y trouvant rien qui eût du rapport à son aventure. Après tout, la faute qu'elle avoit commise ne méritoit pas une telle punition. Si la curiosité rendoit les gens malheureux jusqu'en l'autre monde, il n'y auroit pas d'avantage à être femme. En passant auprès des Champs-Élysées, comme le nombre des bienheureux a de tout temps été fort petit, Psyché n'eut pas de peine à y remarquer ceux qui jusqu'alors avoient fait valoir la puissance de son époux, gens du Parnasse pour la plupart. Ils étoient sous de beaux ombrages, se récitant les uns aux autres leurs poésies, et se donnant des louanges continuelles sans se lasser. Enfin, la belle fut amenée devant le tribunal de Pluton. Toute la cour de ce dieu demeura surprise. Depuis Proserpine, ils ne se souvenoient point d'avoir vu d'objet qui leur eût touché

le cœur que celui-là seul. Proserpine même en eut de la jalousie; car son mari regardoit déja la belle d'une autre sorte qu'il n'a coutume de faire ceux qui approchent de son tribunal, et il ne tenoit pas à lui qu'il ne se défît de cet air terrible qui fait partie de son apanage : sur-tout il y avoit du plaisir à voir Rhadamante se radoucir. Pluton fit cesser quelques momens les souffrances et les plaintes des malheureux, afin que Psyché eût une audience plus favorable. Voici à peu près comme elle parla, adressant sa voix, tantôt à Pluton et à Proserpine conjointement, tantôt à cette déesse seule :

Vous, sous qui tout fléchit, déités, dont les lois
Traitent également les bergers et les rois :
Ni le desir de voir, ni celui d'être vue,
Ne me font visiter une cour inconnue.
J'ai trop appris, hélas! par mes propres malheurs,
Combien de tels plaisirs engendrent de douleurs.
Vous voyez devant vous l'esclave infortunée
Qu'à des larmes sans fin Vénus a condamnée.
C'est peu pour son courroux des maux que j'ai soufferts;
Il faut chercher encore un fard jusqu'aux enfers.
Reine de ces climats, faites qu'on me le donne.
Il porte votre nom; et c'est ce qui m'étonne.
Ne vous offensez point, déesse aux traits si doux;
On s'aperçoit assez qu'il n'est pas fait pour vous.
Plaire sans fard est chose aux déesses facile;
A qui ne peut vieillir cet art est inutile.
C'est moi qui dois tâcher, en l'état où je suis,
A réparer le tort que m'ont fait les ennuis.

Mais j'ai quitté le soin d'une beauté fatale.
La nature souvent n'est que trop libérale.
Plût au sort que mes traits, à présent sans éclat,
N'eussent jamais paru que dans ce triste état !
Mes sœurs les envioient; que mes sœurs étoient folles !
D'abord je me repus d'espérances frivoles.
Enfin l'Amour m'aima; je l'aimai sans le voir :
Je le vis; il s'enfuit; rien ne put l'émouvoir :
Il me précipita du comble de la gloire.
Souvenirs de ce temps, sortez de ma mémoire.
Chacun sait ce qui suit. Maintenant dans ces lieux
Je viens pour obtenir un fard si précieux.
Je n'en mérite pas la faveur singulière;
Mais le nom de l'Amour se joint à ma prière.
Vous connoissez ce dieu : qui ne le connoît pas?
S'il descend, pour vous plaire, au fond de ces climats,
D'une boîte de fard récompensez sa femme.
Ainsi durent chez vous les douceurs de sa flamme !
Ainsi votre bonheur puisse rendre envieux
Celui qui pour sa part eut l'empire des cieux !

Cette harangue eut tout le succès que Psyché pouvoit souhaiter. Il n'y eut ni démon ni ombre qui ne compâtît au malheur de cette affligée, et qui ne blâmât Vénus. La pitié entra, pour la première fois, au cœur des furies; et ceux qui avoient tant de sujet de se plaindre eux-mêmes, mirent à part le sentiment de leurs propres maux, pour plaindre l'épouse de Cupidon. Pluton fut sur le point de lui offrir une retraite dans ses états; mais c'est un asyle où les malheureux n'ont recours que le plus tard qu'il leur est possible. Proserpine empêcha ce coup : la jalousie la possédoit tellement, que,

sans

sans considérer qu'une ombre seroit incapable de lui nuire, elle recommanda instamment aux parques de ne pas trancher, à l'étourdie, les jours de cette personne, et de prendre si bien-leurs mesures, qu'on ne la revît aux enfers que vieille et ridée. Puis, sans tarder davantage, elle mit entre les mains de Psyché une boîte bien fermée, avec défense de l'ouvrir, et avec charge d'assurer Vénus de son amitié. Pour Pluton, il ne put voir sans déplaisir le départ de notre héroïne, et le présent qu'on lui faisoit. Souvenez-vous, lui dit-il, de ce qu'il vous a coûté d'être curieuse. Allez, et n'accusez pas Pluton de votre destin. Tant que le pays des morts continua, la boîte fut en assurance : Psyché n'avoit garde d'y toucher; elle appréhendoit que, parmi un si grand nombre de gens qui n'avoient que faire, il n'y en eût qui observassent ses actions. Aussitôt qu'elle eut atteint notre monde, et que, se trouvant sous ce conduit souterrain, elle crut n'avoir pour témoins que les pierres qui le soutenoient, la voilà tentée à son ordinaire. Elle eut envie de savoir quel étoit ce fard dont Proserpine l'avoit chargée. Le moyen de s'en empêcher? elle seroit femme, et laisseroit échapper une telle occasion de se satisfaire ! A qui le diroient ces pierres? Possible personne qu'elle n'étoit descendue sous cette voûte depuis qu'on l'avoit bâtie. Puis, ce n'étoit pas une simple curiosité qui la poussoit; c'étoit un desir naturel et bien innocent de remédier au déchet où étoient tombés ses appas. Les ennuis, le hâle, mille autres choses, l'avoient tellement changée, qu'elle ne se connoissoit plus elle-même. Il falloit abandonner les prétentions qui lui

restoient sur le cœur de son mari, ou bien réparer ces pertes par quelque moyen. Où en trouveroit-elle un meilleur que celui qu'elle avoit en sa puissance, que de s'appliquer un peu de ce fard qu'elle portoit à Vénus? Non qu'elle eût dessein d'en abuser, ni de plaire à d'autres qu'à son mari : les dieux le savoient; pourvu seulement qu'elle imposât à l'Amour, cela suffiroit. Tout artifice est permis, quand il s'agit de regagner un époux. Si Vénus l'avoit crue si simple que de n'oser toucher à ce fard, elle s'étoit fort trompée : mais, qu'elle y touchât ou non, Cythérée l'en soupçonneroit toujours; ainsi il lui seroit inutile de s'en abstenir. Psyché raisonna si bien, qu'elle s'attira un nouveau malheur. Une certaine appréhension toutefois la retenoit : elle regardoit la boîte, y portoit la main, puis l'en retiroit, et l'y reportoit aussitôt. Après un combat qui fut assez long, la victoire demeura, selon sa coutume, à cette malheureuse curiosité. Psyché ouvrit la boîte en tremblant; et à peine l'eut-elle ouverte, qu'il en sortit une vapeur fuligineuse, une fumée noire et pénétrante, qui se répandit, en moins d'un moment, par tout le visage de notre héroïne, et sur une partie de son sein. L'impression qu'elle y fit fut si violente, que Psyché soupçonna d'abord quelque sinistre accident; d'autant plus qu'il ne restoit dans la boîte qu'une noirceur qui la teignoit toute. Psyché alarmée, et se doutant presque de ce qui lui étoit arrivé, se hâta de sortir de cette cave, impatiente de rencontrer quelque fontaine, dans laquelle elle pût apprendre l'état où cette vapeur l'avoit mise. Quand elle fut dans la tour,

et qu'elle se présenta à la porte, les épines qui la bouchoient, et qui s'étoient d'elles-mêmes détournées pour laisser passer Psyché la première fois, ne la reconnoissant plus, l'arrêtèrent. La tour fut contrainte de lui demander son nom. Notre infortunée le lui dit en soupirant. Quoi ! c'est vous, Psyché ? Qui vous a teint le visage de cette sorte ? Allez vîte vous laver, et gardez bien de vous présenter en cet état à votre mari. Psyché court à un ruisseau qui n'étoit pas loin, le cœur lui battant de telle manière, que l'haleine lui manquoit à chaque pas. Enfin elle arriva sur le bord de ce ruisseau, et s'étant penchée, elle y aperçut la plus belle maure du monde. Elle n'avoit ni le nez ni la bouche comme l'ont celles que nous voyons ; mais enfin c'étoit une maure. Psyché étonnée, tourna la tête pour voir si quelque Africaine ne se regardoit point derrière elle. N'ayant vu personne, et certaine de son malheur, les genoux commencèrent à lui faillir, et les bras lui tombèrent. Elle essaya toutefois inutilement d'effacer cette noirceur avec l'onde. Après s'être lavée long-temps sans rien avancer : O destins ! s'écria-t-elle, me condamnez-vous aussi à perdre la beauté ? Cythérée, Cythérée, quelle satisfaction vous attend ! Quand je me présenterai parmi vos esclaves, elles me rebuteront ; je ferai le déshonneur de votre cour : qu'ai-je fait qui méritât une telle honte ? Ne vous suffisoit-il pas que j'eusse perdu mes parens, mon mari, les richesses, la liberté, sans perdre encore l'unique bien avec lequel les femmes se consolent de tous les malheurs ? Quoi ! ne pouviez-vous attendre que les années vous vengeassent ?

c'est une chose sitôt passée que la beauté des mortelles ! la mélancolie seroit venue au secours du temps. Mais j'ai tort de vous accuser ; c'est moi seule qui suis la cause de mon infortune ; c'est cette curiosité incorrigible, qui, non contente de m'avoir ôté les bonnes graces de votre fils, m'ôte aussi le moyen de les regagner. Hélas ! ce sera ce fils le premier qui me regardera avec horreur, et qui me fuira. Je l'ai cherché par tout l'univers, et j'appréhende de le trouver. Quoi ! mon mari me fuira? mon mari, qui me trouvoit si charmante ! Non, non, Vénus, vous n'aurez pas ce plaisir ; et puisqu'il m'est défendu d'avancer mes jours, je me retirerai dans quelque désert, où personne ne me verra ; j'acheverai mes destins parmi les serpens et parmi les loups : il s'en trouvera quelqu'un d'assez pitoyable pour me dévorer. Dans ce dessein, elle court à une forêt voisine, s'enfonce dans le plus profond, choisit, pour principale retraite, un antre effroyable. Là, son occupation est de soupirer et de répandre des larmes ; ses joues s'applatissent, ses yeux se cavent : ce n'étoit plus celle de qui Vénus étoit devenue jalouse ; il y avoit au monde telle mortelle qui l'auroit regardée sans envie. L'Amour commençoit alors à sortir ; et, comme il étoit guéri de sa colère aussi bien que de sa brûlure, il ne songeoit plus qu'à Psyché : Psyché devoit faire son unique joie ; il devoit quitter ses temples pour servir Psyché : résolution d'un nouvel amant. Les maris ont de ces retours ; mais ils les font peu durer. Ce mari-ci ne se proposoit plus de fin dans sa passion, ni dans le bon traitement qu'il avoit résolu de faire à sa femme. Son dessein étoit de

se jeter à ses pieds, de lui demander pardon, de lui protester qu'il ne retomberoit jamais en de telles bizarreries. Tant que la journée duroit, il s'entretenoit de ces choses : la nuit venue, il continuoit, et continuoit encore pendant son sommeil. Aussitôt que l'aurore commençoit à poindre, il la prioit de lui ramener Psyché ; car la fée l'avoit assuré qu'elle revien-droit des enfers. Dès que le soleil étoit levé, notre époux quittoit le lit, afin d'éviter les visites de sa mère, et s'alloit promener dans le bois où la belle Éthiopienne avoit choisi sa retraite : il le trouvoit propre à entretenir les rêveries d'un amant. Un jour Psyché s'étoit endormie à l'entrée de la caverne : elle étoit couchée sur le côté, le visage tourné vers la terre, son mouchoir dessus, et encore un bras sur le mouchoir pour plus grande précaution, et pour s'empêcher plus assurément d'être vue. Si elle eût pu s'envelopper de ténèbres, elle l'auroit fait. L'autre bras étoit couché le long de la cuisse. Il n'avoit pas la même rondeur qu'autrefois : le moyen qu'une personne qui ne vivoit que de fruits sauvages, et laquelle ne mangeoit rien qui ne fût mouillé de ses pleurs, eût de l'embonpoint ? La délicatesse et la blancheur y étoient toujours. L'Amour l'aperçut de loin. Il sentit un tressaillement qui lui dit que cette personne étoit Psyché. Plus il approchoit, et plus il se confirmoit dans ce sentiment ; car, quelle autre qu'elle auroit eu une taille si bien formée ? Quand il se trouva assez près pour considérer le bras et la main, il n'en douta plus : non que la maigreur ne l'arrêtât ; mais il jugeoit bien qu'une personne affligée ne pouvoit être en meilleur état. La

surprise de ce dieu ne fut pas petite; pour sa joie, je vous la laisse à imaginer. Un amant que nos romanciers auroient fait, seroit demeuré deux heures à considérer l'objet de sa passion sans l'oser toucher, ni seulement interrompre son sommeil: l'Amour s'y prit d'une autre manière. Il s'agenouilla d'abord auprès de Psyché, et lui souleva une main, laquelle il étendit sur la sienne; puis, usant de l'autorité d'un dieu et de celle d'un mari, il y imprima deux baisers. Psyché étoit si fort abattue, qu'elle s'éveilla seulement au second baiser. Dès qu'elle aperçut l'Amour, elle se leva, s'enfuit dans son antre, s'alla cacher à l'endroit le plus profond, tellement émue qu'elle ne savoit à quoi se résoudre. L'état où elle avoit vu le dieu, cette posture de suppliant, ce baiser dont la chaleur lui faisoit connoître que c'étoit un véritable baiser d'Amour, et non un baiser de simple galanterie, tout cela l'enhardissoit; mais de se montrer ainsi noire et défigurée à celui dont elle vouloit regagner le cœur, il n'y avoit pas d'apparence. Cependant, l'Amour s'étoit approché de la caverne; et repensant à l'ébène de cette personne qu'il avoit vue, il croyoit s'être trompé, et se vouloit quelque mal d'avoir pris une Éthiopienne pour son épouse. Quand il fut dans l'antre : Belle maure, lui cria-t-il, vous ne savez guère ce que je suis, de me fuir ainsi; ma rencontre ne fait pas peur : dites-moi ce que vous cherchez dans ces provinces? Peu de gens y viennent que pour aimer : si c'est-là ce qui vous amène, j'ai de quoi vous satisfaire. Avez-vous besoin d'un amant? je suis le dieu qui les fais. Quoi! vous dédaignez de me répondre! vous me fuyez!

Hélas! dit Psyché, je ne vous fuis point; j'ôte seulement de devant vos yeux un objet que j'appréhende que vous ne fuyiez vous-même. Cette voix si douce, si agréable, et autrefois familière au fils de Vénus, fut aussitôt reconnue de lui. Il courut au coin où s'étoit réfugiée son épouse. Quoi, c'est vous! dit-il; quoi, ma chère Psyché, c'est vous! Aussitôt il se jeta aux pieds de la belle. J'ai failli, continua-t-il en les embrassant : mon caprice est cause qu'une personne innocente, qu'une personne qui étoit née pour ne connoître que les plaisirs, a souffert des peines que les coupables ne souffrent point : et je n'ai pas renversé le ciel et la terre pour l'empêcher! je n'ai pas ramené le chaos au monde! je ne me suis pas donné la mort, tout dieu que je suis! Ah! Psyché, que vous avez de sujets de me détester! Il faut que je meure, et que j'en trouve les moyens, quelque impossible que soit la chose. Psyché chercha une de ses mains pour la lui baiser. L'Amour s'en douta, et se relevant : Ah! s'écria-t-il, que vous ajoutez de douceur à vos autres charmes! Je sais les sentimens que vous avez eus; toute la nature me les a dit : il ne vous est pas échappé un seul mot de plainte contre ce monstre, qui étoit indigne de votre amour. Et comme elle lui avoit trouvé la main : Non, poursuivit-il, ne m'accordez point de telles faveurs; je n'en suis pas digne : je ne demande pour toute grace que quelque punition que vous m'imposiez vous-même. Ma Psyché, ma chère Psyché, dites-moi, à quoi me condamnez-vous? Je vous condamne à être aimé de votre Psyché éternellement, dit notre héroïne; car que vous l'aimiez, elle

auroit tort de vous en prier : elle n'est plus belle. Ces paroles furent prononcées avec un ton de voix si touchant, que l'Amour ne put retenir ses larmes. Il noya de pleurs l'une des mains de Psyché, et pressant cette main entre les siennes, il se tut long-temps; et par ce silence, il s'exprima mieux que s'il eût parlé : les torrens de larmes firent ce que ceux des paroles n'auroient su faire. Psyché, charmée de cette éloquence, y répondit comme une personne qui en savoit tous les traits. Et considérez, je vous prie, ce que c'est d'aimer : le couple d'amans le mieux d'accord et le plus passionné qu'il y eût au monde, employoit l'occasion à verser des pleurs et à pousser des soupirs. Amans heureux, il n'y a que vous qui connoissiez le plaisir. A cette exclamation, Polyphile tout transporté laissa tomber l'écrit qu'il tenoit, et Acante se souvenant de quelque chose, fit un soupir. Gélaste leur dit avec un souris moqueur : Courage, messieurs les amans ! voilà qui est bien, et vous faites votre devoir. O les gens heureux, et trois fois heureux que vous êtes ! moi, misérable, je ne saurois soupirer après le plaisir de verser des pleurs. Puis ramassant le papier de Polyphile : Tenez, lui dit-il, voilà votre écrit; achevez Psyché, et remettez-vous. Polyphile reprit son cahier, et continua ainsi : Cette conversation de larmes devint à la fin conversation de baisers; je passe légérement cet endroit. L'Amour pria son épouse de sortir de l'antre, afin qu'il apprît le changement qui étoit survenu en son visage, et pour y apporter remède s'il se pouvoit. Psyché lui dit en riant : Vous m'avez refusé, s'il vous

en souvient, la satisfaction de vous voir, lorsque je vous l'ai demandée; je vous pourrois rendre la pareille à bien meilleur droit, et avec bien plus de raison que vous n'en aviez; mais j'aime mieux me détruire dans votre esprit, que de ne pas vous complaire. Aussi bien faut-il que vous cherchiez un remède à la passion qui vous occupe : elle vous met mal avec votre mère, et vous fait abandonner le soin des mortels et la conduite de votre empire. En disant ces mots, elle lui donna la main, pour le mener hors de l'antre. L'Amour se plaignit de la pensée qu'elle avoit, et lui jura par le Styx, qu'il l'aimeroit éternellement, blanche ou noire, belle ou non belle; car ce n'étoit pas seulement son corps qui le rendoit amoureux, c'étoit son esprit et son ame pardessus tout. Quand ils furent sortis de l'antre, et que l'Amour eut jeté les yeux sur son épouse, il recula trois ou quatre pas, tout surpris et tout étonné. Je vous l'avois bien promis, lui dit-elle, que cette vue seroit un remède pour votre amour : je ne m'en plains pas, et n'y trouve point d'injustice. La plupart des femmes prennent le ciel à témoin quand cela arrive : elles disent qu'on doit les aimer pour elles, et non pas pour le plaisir de les voir; qu'elles n'ont point d'obligation à ceux qui cherchent seulement à se satisfaire; que cette sorte de passion qui n'a pour objet que ce qui touche les sens, ne doit point entrer dans une belle ame, et est indigne qu'on y réponde : c'est aimer comme aiment les animaux; au lieu qu'il faudroit aimer comme les esprits détachés des corps. Les amans, les vrais amans, se mettent le plus qu'ils peuvent dans cet état; ils

s'affranchissent de la tyrannie du temps; ils se rendent indépendans du hasard et de la malignité des astres; tandis que les autres sont toujours en transe, soit pour le caprice de la fortune, soit pour celui des saisons. Quand ils n'auroient rien à craindre de ce côté-là, les années leur font une guerre continuelle : il n'y a pas un moment au jour qui ne détruise quelque chose de leur plaisir : c'est une nécessité qu'il aille toujours en diminuant; et d'autres raisons très-belles et très-peu persuasives. Je n'en veux opposer qu'une à ces femmes. Leur beauté et leur jeunesse ont fait naître la passion que l'on a pour elles; il est naturel que le contraire l'anéantisse. Je ne vous demande donc plus d'amour; ayez seulement de l'amitié, ou, si je n'en suis pas digne, quelque peu de compassion. Il est de la qualité d'un dieu comme vous, d'avoir pour esclaves des personnes de mon sexe : faites-moi la grace que j'en sois une. L'Amour trouva sa femme plus belle après ce discours, qu'il ne l'avoit encore trouvée. Il se jeta à son cou: Vous ne m'avez, lui repartit-il, demandé que de l'amitié; je vous promets de l'amour. Et consolez-vous : il vous reste plus de beauté que n'en ont toutes les mortelles ensemble. Il est vrai que votre visage a changé de teint, mais il n'a nullement changé de traits. Et ne comptez-vous pour rien le reste du corps? Qu'avez-vous perdu de lys et d'albâtre, en comparaison de ce qui vous en est demeuré? Allons voir Vénus. Cet avantage qu'elle vient de remporter, quoiqu'il soit petit, la rendra contente, et nous réconciliera les uns et les autres : sinon j'aurai recours à Jupiter, et je le prierai de

vous rendre votre vrai teint. Si cela dépendoit de moi, vous seriez déja ce que vous étiez lorsque vous me rendîtes amoureux; ce seroit ici le plus beau moment de vos jours : mais un dieu ne sauroit défaire ce qu'un autre dieu a fait; il n'y a que Jupiter à qui ce privilége soit accordé. S'il ne vous rend tous vos lys, sans qu'il y en ait un seul de perdu, je ferai périr la race des animaux et des hommes; que feront les dieux après cela? Pour les roses, c'est mon affaire; et pour l'embonpoint, la joie le ramènera. Ce n'est pas encore assez; je veux que l'Olympe vous reconnoisse pour mon épouse. Psyché se fût jetée à ses pieds, si elle n'eût su comme on doit agir avec l'Amour. Elle se contenta donc de lui dire en rougissant : Si je pouvois être votre femme sans être blanche, cela seroit bien plus court et bien plus certain. Ce point-là vous est assuré, repartit l'Amour : je l'ai juré par le Styx; mais je veux que vous soyiez blanche. Allons nous présenter à Vénus. Psyché se laissa conduire, bien qu'elle eût beaucoup de répugnance à se montrer, et peu d'espérance de réussir. La soumission aux volontés de son époux lui fermoit les yeux : elle se seroit résolue, pour lui complaire, à des choses plus difficiles. Pendant le chemin, elle lui conta les principales aventures de son voyage; la merveille de cette tour qui lui avoit donné des adresses; l'Achéron, le Styx, l'âne boiteux, le labyrinthe et les trois gueules de son portier; les fantômes qu'elle avoit vus, la cour de Pluton et de Proserpine; enfin son retour, et sa curiosité, qu'elle-même jugeoit très-digne d'être punie. Elle achevoit son récit quand

ils arrivèrent à ce château, qui étoit à mi-chemin de Paphos et d'Amathonte. Vénus se promenoit dans le parc. On lui alla dire de la part de l'Amour, qu'il avoit une Africaine assez bien faite à lui présenter : elle en pourroit faire une quatrième Grace, non-seulement brune comme les autres, mais toute noire. Cythérée rêvoit alors à sa jalousie; à la passion dont son fils étoit malade, et qui, tout considéré, n'étoit pas un crime; aux peines à quoi elle avoit condamné la pauvre Psyché, peines très-cruelles, et qui lui faisoient à elle-même pitié. Outre cela, l'absence de son ennemie avoit laissé refroidir sa colère; de façon que rien ne l'empêchoit plus de se rendre à la raison. Elle étoit dans le moment le plus favorable qu'on eût pu choisir pour accommoder les choses. Cependant, toute la cour de Vénus étoit accourue pour voir ce miracle, cette nouvelle façon de maure : c'étoit à qui la regarderoit de plus près. Quelque étonnement que sa vue causât, on y prenoit du plaisir; et on auroit bien donné une demi-douzaine de blanches pour cette noire. Au reste, soit que la couleur eût changé son air, soit qu'il y eût de l'enchantement, personne ne se souvint d'avoir rien vu qui lui ressemblât. Les Jeux et les Ris firent connoissance avec elle d'abord, sans se la remettre, admirant les graces de sa personne, sa taille, ses traits, et disant tout haut que la couleur n'y faisoit rien. Néanmoins ce visage d'Éthiopienne, enté sur un corps de Grecque, sembloit quelque chose de fort étrange. Toute cette cour la considéroit comme un très-beau monstre, et très-digne d'être aimé. Les uns assuroient qu'elle étoit fille

d'un blanc et d'une noire, les autres, d'un noir et d'une blanche. Quand elle fut à quatre pas de Vénus, elle mit un genou en terre : Charmante reine de la beauté, lui dit-elle, c'est votre esclave qui revient des lieux où vous l'avez envoyée. Tout le monde la reconnut aussitôt. On demeura fort surpris. Les Jeux et les Ris, qui sont un peuple assez étourdi, eurent de la discrétion cette fois-là, et dissimulèrent leur joie, de peur d'irriter Vénus contre leur nouvelle maîtresse. Vous ne sauriez croire combien elle étoit aimée dans cette cour. La plupart des gens avoient résolu de se cantonner, à moins que Cythérée ne la traitât mieux. Psyché remarqua fort bien les mouvemens que sa présence excitoit dans le fond des cœurs, et qui paroissoient même sur les visages; mais elle n'en témoigna rien, et continua de cette sorte : Proserpine m'a donné charge de vous faire ses complimens, et de vous assurer de la continuation de son amitié. Elle m'a mis entre les mains une boîte, que j'ai ouverte, bien que vous m'eussiez défendu de l'ouvrir. Je n'oserois vous prier de me pardonner, et je me viens soumettre à la peine que ma curiosité a méritée. Vénus, jetant les yeux sur Psyché, ne sentit pas tout le plaisir et la joie que sa jalousie lui avoit promise. Un mouvement de compassion l'empêcha de jouir de sa vengeance et de la victoire qu'elle remportoit; si bien que, passant d'une extrémité en une autre, à la manière des femmes, elle se mit à pleurer, releva elle-même notre héroïne, puis l'embrassa. Je me rends, dit-elle, Psyché; oubliez le mal que je vous ai fait. Si c'est effacer les sujets de haine que vous avez contre moi, et vous

faire une satisfaction assez grande que de vous recevoir pour ma fille, je veux que vous la soyiez. Montrez-vous meilleure que Vénus, aussi bien que vous êtes déja plus belle; ne soyez pas si vindicative que je l'ai été, et allez changer d'habit. Toutefois, ajouta-t-elle, vous avez besoin de repos. Puis, se tournant vers les Graces : Mettez-la au bain qu'on a préparé pour moi, et faites-la reposer ensuite; je l'irai voir en son lit. La déesse n'y manqua pas, et voulut que notre héroïne couchât avec elle cette nuit-là; non pour l'ôter à son fils, mais on résolut de célébrer un nouvel hymen, et d'attendre que notre belle eût repris son teint. Vénus consentit qu'il lui fût rendu; même qu'un brevet de déesse lui fût donné, si tout cela se pouvoit obtenir de Jupiter. L'Amour ne perd point de temps; et pendant que sa mère étoit en belle humeur, il s'en va trouver le roi des dieux. Jupiter, qui avoit appris l'histoire de ses amours, lui en demanda des nouvelles; comme il se portoit de sa brûlure, pourquoi il abandonnoit les affaires de son état. L'Amour répondit succinctement à ces questions, et vint au sujet qui l'amenoit. Mon fils, lui dit Jupiter en l'embrassant, vous ne trouverez plus d'Éthiopienne chez votre mère; le teint de Psyché est aussi blanc que jamais il fut : j'ai fait ce miracle dès le moment que vous m'avez témoigné le souhaiter. Quant à l'autre point, le rang que vous demandez pour votre épouse n'est pas une chose si aisée à accorder qu'il vous semble. Nous n'avons parmi nous que trop de déesses. C'est une nécessité qu'il y ait du bruit où il y a tant de femmes. La beauté de votre

épouse étant telle que vous dites, ce sera des sujets de jalousie et de querelles, lesquelles je ne viendrai jamais à bout d'appaiser. Il ne faudra plus que je songe à mon office de foudroyant; j'en aurai assez de celui de médiateur pour le reste de mes jours. Mais ce n'est pas ce qui m'arrête le plus. Dès que Psyché sera déesse, il lui faudra des temples aussi bien qu'aux autres. L'augmentation de ce culte nous diminuera notre portion. Déja nous nous morfondons sur nos autels, tant ils sont froids et mal encensés. Cette qualité de dieu deviendra à la fin si commune, que les mortels ne se mettront plus en peine de l'honorer. Que vous importe? reprit l'Amour : votre félicité dépend-elle du culte des hommes? Qu'ils vous négligent, qu'ils vous oublient, ne vivez-vous pas ici heureux et tranquille, dormant les trois quarts du temps, laissant aller les choses du monde comme elles peuvent, tonnant et grêlant lorsque la fantaisie vous en vient? Vous savez combien quelquefois nous nous ennuyons : jamais la compagnie n'est bonne, s'il n'y a des femmes qui soient aimables. Cybèle est vieille; Junon de mauvaise humeur; Cérès sent sa divinité de province, et n'a nullement l'air de la cour; Minerve est toujours armée; Diane nous rompt la tête avec sa trompe : on pourroit faire quelque chose d'assez bon de ces deux dernières; mais elles sont si farouches, qu'on ne leur oserait dire un mot de galanterie : Pomone est ennemie de l'oisiveté, et a toujours les mains rudes : Flore est agréable, je le confesse; mais son soin l'attache plus à la terre qu'à ces demeures : l'Aurore se lève de trop grand

matin; on ne sait ce qu'elle devient tout le reste de la journée. Il n'y a que ma mère qui nous réjouisse; encore a-t-elle toujours quelque affaire qui la détourne, et demeure une partie de l'année à Paphos, Cythère ou Amathonte. Comme Psyché n'a aucun domaine, elle ne bougera de l'olympe. Vous verrez que sa beauté ne sera pas un petit ornement pour votre cour. Ne craignez point que les autres lui portent envie: il y a trop d'inégalité entre ses charmes et les leurs. La plus intéressée c'est ma mère, qui y consent. Jupiter se rendit à ces raisons, et accorda à l'Amour ce qu'il demandoit. Il témoigna qu'il apportoit son consentement à l'apothéose, par une petite inclination de tête qui ébranla légérement l'univers, et le fit trembler seulement une demi-heure. Aussitôt l'Amour fit mettre les cygnes à son char, descendit en terre, et trouva sa mère qui elle-même faisoit office de Grace autour de Psyché; non sans lui donner mille louanges, et presque autant de baisers. Toute cette cour prit le chemin de l'olympe, les Graces se promettant bien de danser aux noces. Je n'en décrirai point la cérémonie, non plus que celle de l'apothéose: je décrirai encore moins les plaisirs de nos époux; il n'y a qu'eux seuls qui pussent être capables de les exprimer. Ces plaisirs leur eurent bientôt donné un doux gage de leur amour, une fille qui attira les dieux et les hommes dès qu'on la vit. On lui a bâti des temples sous le nom de la Volupté.

O douce Volupté, sans qui, dès notre enfance,
Le vivre et le mourir nous deviendroient égaux;
Aimant universel de tous les animaux,

Que



N. Colibert

B.R.

Que tu sais attirer avecque violence !
Par toi tout se meut ici bas :
C'est pour toi, c'est pour tes appas,
Que nous courons après la peine.
Il n'est soldat, ni capitaine,
Ni ministre d'Etat, ni prince, ni sujet,
Qui ne t'ait pour unique objet.
Nous autres nourrissons, si pour fruit de nos veilles
Un bruit délicieux ne charmoit nos oreilles,
Si nous ne nous sentions chatouillés de ce son,
Ferions-nous un mot de chanson ?
Ce qu'on appelle gloire, en termes magnifiques,
Ce qui servoit de prix dans les jeux olympiques,
N'est que toi proprement, divine Volupté.
Et le plaisir des sens n'est-il de rien compté ?
Pourquoi sont faits les dons de Flore ?
Le soleil couchant, et l'aurore ?
Pomone et ses mets délicats ?
Bacchus, l'ame des bons repas ?
Les forêts, les eaux, les prairies,
Mères des douces rêveries ?
Pourquoi tant de beaux arts qui tous sont tes enfans ?
Mais pourquoi les Cloris aux appas triomphans,
Que pour maintenir ton commerce ?
J'entends innocemment : sur son propre desir
Quelque rigueur que l'on exerce,
Encore y prend-on du plaisir.
Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas ; viens-t-en loger chez moi :
Tu n'y seras pas sans emploi.
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,

La ville et la campagne, enfin tout : il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
Viens donc; et de ce bien, ô douce Volupté,
Veux-tu savoir, au vrai, la mesure certaine?
Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté;
Car trente ans, ce n'est pas la peine.

Polyphile cessa de lire. Il n'avoit pas cru pouvoir mieux finir que par l'hymne de la Volupté, dont le dessein ne déplut pas tout-à-fait à ses trois amis. Après quelques courtes réflexions sur les principaux endroits de l'ouvrage : Ne voyez-vous pas, dit Ariste, que ce qui vous a donné le plus de plaisir, ce sont les endroits où Polyphile a tâché d'exciter en vous la compassion? Ce que vous dites est fort vrai, repartit Acante; mais je vous prie de considérer ce gris de lin, ce couleur d'aurore, cet orangé, et sur-tout ce pourpre, qui environnent le roi des astres. En effet, il y avoit très-long-temps que le soir ne s'étoit trouvé si beau. Le Soleil avoit pris son char le plus éclatant, et ses habits les plus magnifiques.

Il sembloit qu'il se fût paré
Pour plaire aux filles de Nérée.
Dans un nuage bigarré
Il se coucha cette soirée.
L'air étoit peint de cent couleurs :
Jamais parterre plein de fleurs
N'eut tant de sorte de nuances.
Aucune vapeur ne gâtoit,

Par ses malignes influences,
Le plaisir qu'Acante goûtoit.

On lui donna le loisir de considérer les dernières beautés du jour : puis, la lune étant en son plein, nos voyageurs, et le cocher qui les conduisoit, la voulurent bien pour leur guide.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

FIN.